



LA NOUVELLE
"EXPORT 500"

comprenant :

- | | |
|----------------------------|-----|
| 1 G. caisse 55X45 cm | 360 |
| 1 C. claire METAL 37X16 cm | 320 |
| 1 Tom MEDIUM 36X24 | 260 |
| 1 Tom BASSE 42X40 | 307 |

Les 4 pièces 1 250 F

FABRICATION FRANÇAISE

COMPLÈTE AVEC ACCES-
SOIRES IMPORTÉS
D'ANGLETERRE 1 390 F TTC

CRÉDIT POSSIBLE

SUR SIMPLE DEMANDE

RECEVEZ GRATUITEMENT

LE PLUS COMPLET

DES CATALOGUES

D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

ET DE SONORISATION



A LA LUTHERIE MODERNE VOUS POUVEZ LOUER INSTRUMENTS - AMPLIFICATEURS
ET SONORISATIONS - PRÉVENIR 48 HEURES A L'AVANCE

BON POUR UN CATALOGUE

NOM _____ PRÉNOM : _____

Adresse : _____

Profession : _____

LA LUTHERIE MODERNE

14, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e

MÉTRO PIGALLE Tél. : 874-19-50 et 744-73-21

DIRECTION GÉRARD MORI

n°17 avril 68 2,50 f
rock & folk

POP MUSIC RHYTHM AND BLUES ET JAZZ

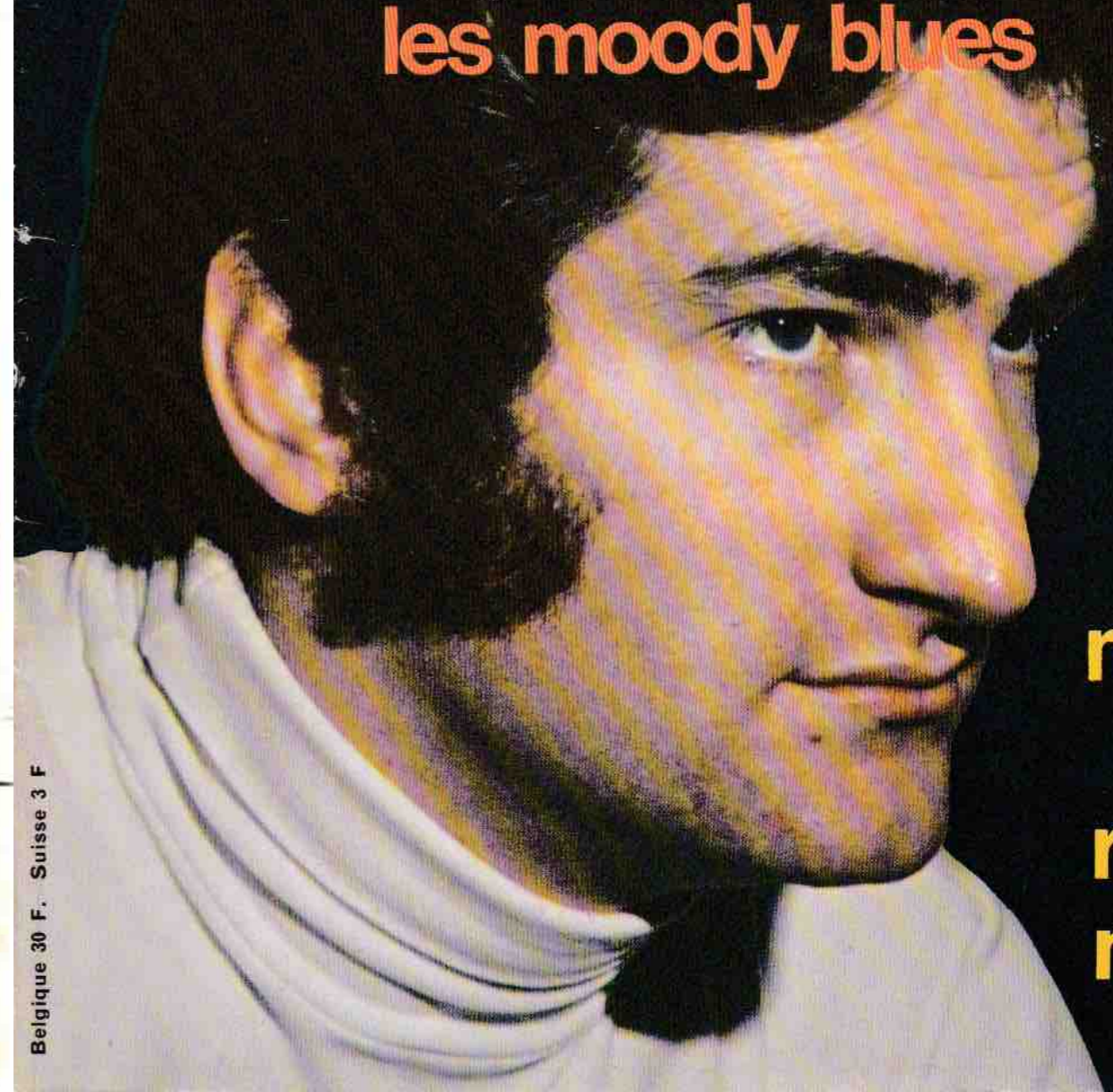
serge reggiani

aretha franklin phil ochs

herbert leonard eddie cochrane

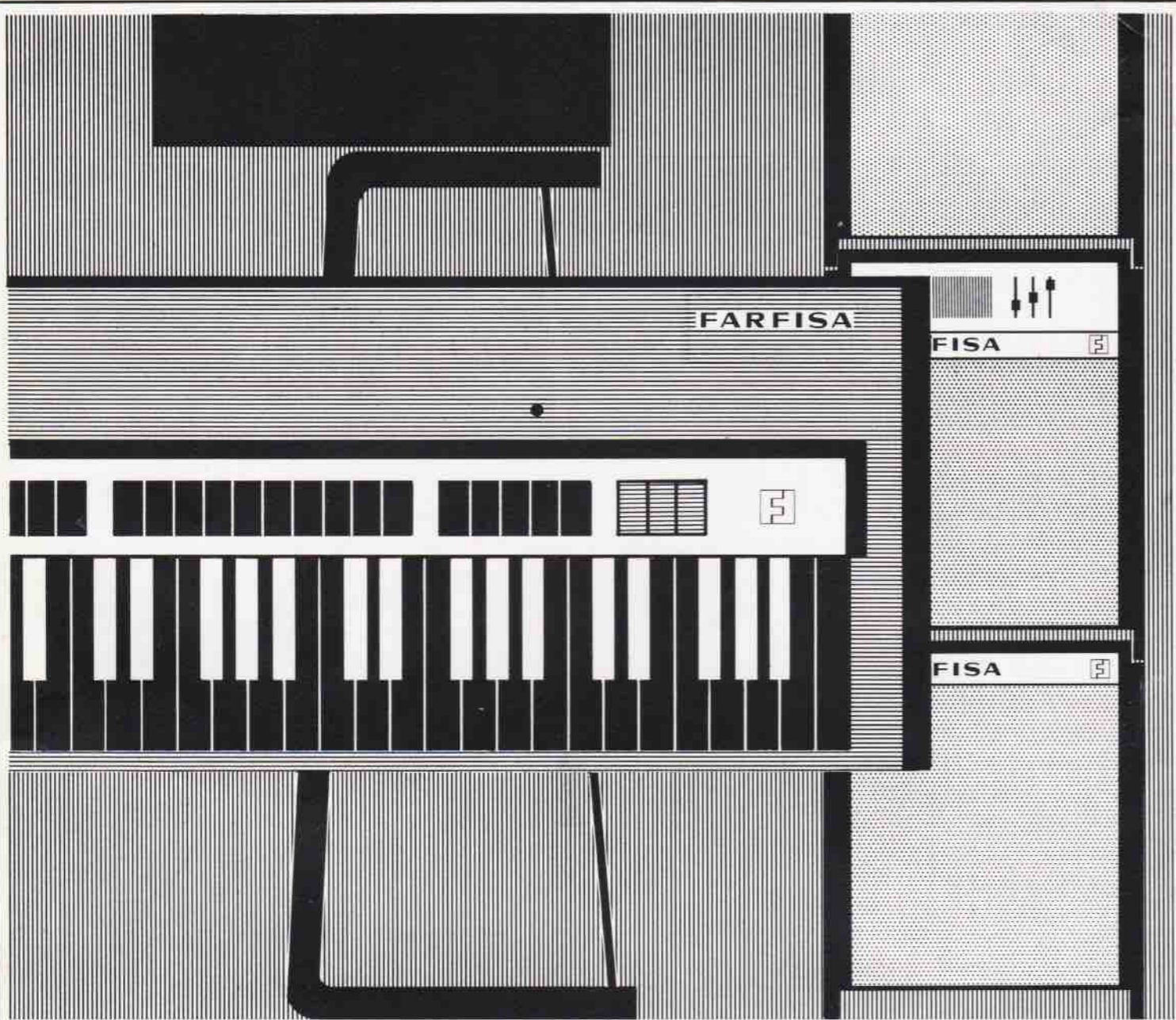
le cinema beatnik

les moody blues



eddy
mitchell
et le
rhythm'
n'blues

Belgique 30 F. Suisse 3 F



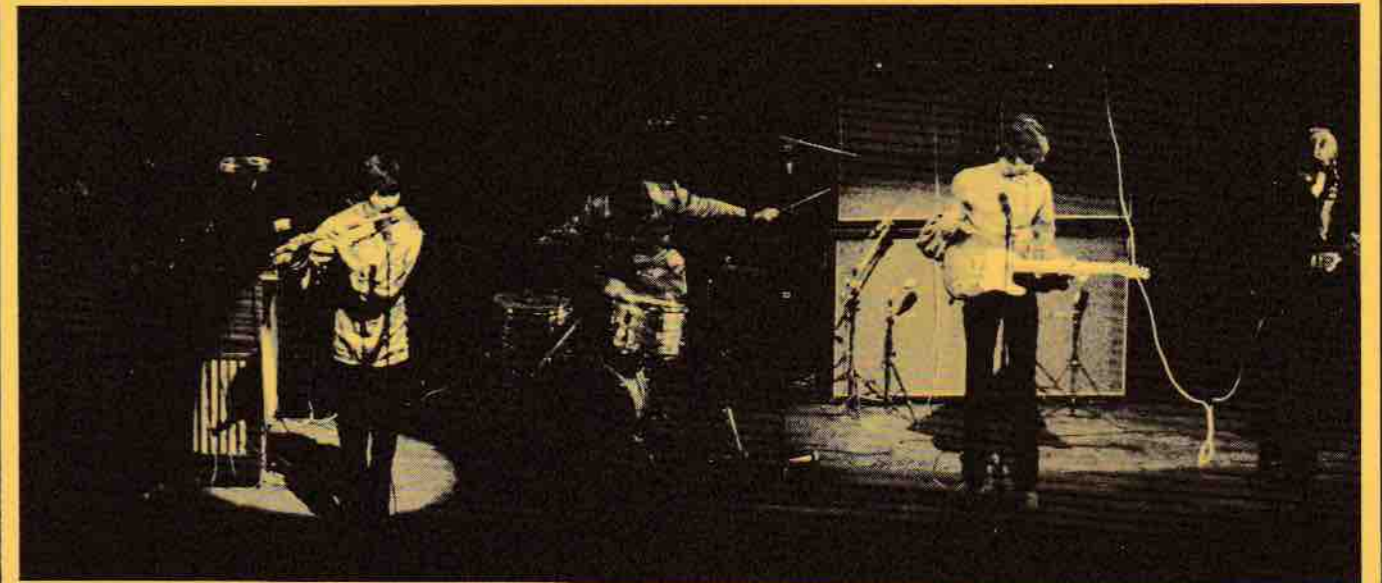
REVOLUTIONNAIRES

*les caractéristiques
de la nouvelle gamme
d'orgues électroniques
et d'amplificateurs Farfisa*

g. becker
54, rue des petites-écuries
paris 10^e - tél. 770-17-18
se tient à votre disposition
pour envoi de documentation
complète et gratuite



Pub. Lafourcade - Mag. Solvignon



LES MOODY BLUES
Prêts pour le voyage.



Le show des Moody Blues

Un Musicorama vraiment exceptionnel. Une salle bien remplie, toutefois pas comme d'habitude. Le public qui était venu, ce soir-là, semblait averti, nullement attiré par le seul succès de « Nights in white satin », décidé à assister à un spectacle de qualité. En coulisse, pas de foule ; seulement M. Coquatrix et l'État-Major français de chez Decca, ainsi que l'équipe anglaise de Deram... Évidemment, la surprise est de choc. Les Moody Blues, assurément, à eux seuls, la totalité du programme, pre-

**Rock & Folk
Actualités**
par
**Jacques Barsamian,
Jocelyne Boursier,
Jean-Noël Coghe,
Jean-Bernard Hebey,
Kurt Mohr.**

mière et seconde partie. Les Moody ont beau m'expliquer qu'ils tentent à l'Olympia une expérience, je leur fais confiance.

La première partie commence donc. Il s'agit d'un show puissamment orchestré, clair, net, sans bavures. Ils débutent par « Fly me high », enchaînent avec « Ain't it necessary so », présentent leur nouvelle création, « What am' I doing here », continuent avec une formidable version de « Don't let me be misunderstood », et, sous de fortes ovations, ils en viennent à « Bye Bye bird ». Un délire. Balayés par les projecteurs, et ainsi bizarrement colorés, sûrs d'eux, ils prennent leur revanche. De tout cœur, je suis avec eux, derrière cette scène. « Bye Bye bird » est long, long. Les applaudissements crépitent et résonnent longtemps. La première partie s'achève.

A leur sortie de scène,

Graham Edge me glisse un clin d'œil et me dit en français : « Pas morts, les Moody Blues »...

A une époque où l'on ne parlait guère de James Brown, ils déclaraient s'en inspirer. Ils disaient alors : « Le rock and roll est la musique de l'Homme Blanc, en réponse au rhythm and blues, musique de l'Homme Noir »... Puis, alors que tout le monde se réclamait de Brown, les Moodies proposèrent un style qui leur était propre et qui progressa sans cesse, à travers chacune de leurs œuvres, de « Go now » à « Nights in white satin » en passant par « From the bottom of my heart », « Boulevard de la Madeleine », « Fly me high ». Du « soul » à la mesure de l'Homme Blanc...

Leur musique se définit par un mélange hargneux de rhythm, de soul, de blues. Chacun d'eux est un individualiste doué d'une forte personnalité qui, pour le

bien du groupe, s'y intègre très nettement et lui donne ainsi cette cohésion nécessaire...

Justin Hayward, en tant que soliste, introduit une tonalité de guitare des plus aiguës, des plus pointues. Mike Pinder, du piano au mélotron, fournit l'un des traits les plus caractéristiques du « Sound Moody Blues ». Graham Edge, à la batterie, est la force propulsive du groupe. Ray Thomas, à l'harmonica, et surtout à la flûte, rehausse l'originalité de leurs sonorités. Quant à John Lodge, à la basse, d'un genre carré, rondement mené, il contribue pleinement à équilibrer leurs personnalités musicales.

Les Moody Blues sont graves. Tout ce qu'ils font est réfléchi. Ils ont l'air sévères. Leurs visages semblent marqués, leur tenue est sobre. Parfois, on les pense tristes, maussades. On les croit distants, méfiants même. Mais il n'en est rien. Car, que ce soit sur scène, ou en privé, ils sont absolument sincères. Historiquement, le groupe est originaire de Birmingham. A la base, il y avait Mike Pinder, Ray Thomas, Graham Edge, et aussi Denny Laine et Clint Warwick. En 1964, déjà, et juste après le boum du Liverpool Sound, grâce à un alliage des qualités vocales et instrumentales, ils obtenaient un immense succès qui leur permettait d'étendre leur réputation jusque Londres et de devenir l'un des groupes les plus populaires du Marquee Club. Ils enregistrèrent leur premier disque pour Decca. En décembre 1964, « Go now » les consacrait mondialement. En 1965, Brian Epstein les engageait. Ils sillonnèrent alors l'Europe, les États-Unis. En France, ils effectuèrent divers Musicoramas, et, avec « Bye Bye Bird », devinrent une des meilleures ventes anglaises. Le temps passant, l'usure gagnant, Clint Warwick délaissa le groupe. Bientôt suivi par Denny Laine. Ils étaient successivement remplacés par Rod Clark, avant

de l'être définitivement par John Lodge et Justin Hayward. Ils restèrent alors trois mois en Belgique, à la frontière française. Ils logeaient à dix minutes de chez moi et l'on se voyait tous les jours. A Paris, à Londres, on les disait finis. On avait tort. Une fois le groupe de retour à Londres, il sortit un nouveau disque, « Fly me high », assez bien accueilli, et annonçant « Nights in white satin »...

Une nouvelle fois, les gens crièrent au génie. Les portes se rouvrirent. On parla alors d'un 30 cm, fabuleux à ce que l'on disait. Une sorte d'opéra enregistré avec le London Festival Orchestra... « Days of Future Passed ». Et c'est à ce pop-opéra que la seconde partie du One Group Show est consacrée. C'est alors l'heure du ravissement, de l'enchantement, de l'évasion. Bien calés dans leurs fauteuils, les spectateurs sont prêts à effectuer le voyage. Et cette fois, d'une façon bien naturelle, sans artifices. Le mélotron de Mike Pinder va alors prendre toute sa signification. Fidèles à leur nouveau style, les Moody Blues n'ont plus de chanteur solo, mais trois interprètes. La musicalité atteint la perfection et les chœurs, magistralement rendus, sont d'une justesse incroyable. Dans son intégralité, l'interprétation de « Days of Future Passed » est démente, quoique un peu vulgarisée, si l'on tient compte du fait que la chronologie n'a guère été respectée. Ils entament d'abord « Peak hour », de « Lunch break », titre au tempo le plus rapide. Tour à tour, les morceaux se succèdent, chantés par Thomas, « Another morning », Pinder, « The Sun Set »; Hayward, « Dawn is a feeling », « Forever afternoon (Tuesday) », « Nights in white satin ». Néanmoins, les spectateurs qui ne connaissent pas le disque sont sans doute et malgré tout déçus.

Ils finissent par « Nights in white satin », comme cela se doit. Mais bisés, rappelés, ils se laissent aller à jouer un autre morceau, dont je n'ai

pu retenir le titre, certainement une nouvelle composition. Puis, de nouveau, c'est « Nights in white satin ». Dans un silence total, auquel succède un déchaînement d'applaudissements.

Le Show Moody Blues est terminé. Certains lui auront reprochés d'être trop professionnel. Ce n'est pas mon cas. J'ose même espérer qu'un jour l'on montera ce pop-opéra, avec costume, décors et acteurs. Mais je crains que l'on n'en soit pas encore là.

JEAN-NOEL COGHE



PORTAL PRIMÉ
Michel Portal, musicien de jazz français, a remporté le Prix Django Reinhardt de l'Académie du Jazz. L'Oscar a été à Archie Shepp (Mama too tight), le prix de la réédition à Bix Beiderbecke (Bix Beiderbecke Story) et le prix du blues à Otis Redding (Otis Redding Story).



Tout a commencé le 3 février dernier lorsque Andy Fairweather, chanteur des Amen Corner a déclaré : « Le rock'n'roll est de retour. Dans les clubs et les dancings lorsque nous jouons « Tutti frutti », « Hound dog » et tous les Little Richard, nous faisons un tabac monstre ». Ils devaient ajouter : « Après le mouvement flower power, les jeunes ont besoin de quelque chose de violent. Nous aimerions être le groupe rock de 1968. Cela sera très difficile car beaucoup d'artistes vont enregistrer sur ce rythme cette année ». Il faut rappeler que les Amen Corner

viennent d'avoir deux tubes consécutifs au cours de ces derniers mois avec « Gin house blues » et « Bend me, shape me ». Leur prise de position est donc de bon augure pour le mouvement. Les Move, eux, ont annoncé : « La progression musicale a atteint une certaine saturation, aussi désirons-nous retourner aux sources et nous plonger dans les répertoires d'Eddie Cochran, Jerry Lee Lewis, Fats Domino et Cie. Sur notre nouvel album 33 t, nous avons une version 68 du « Week end » de Cochran ». Ceux qui connaissent « Fire brigade » ont pu remarquer l'influence de Duane Eddy sur la guitare solo. L'un deux, Carl Wayne, est décidé à s'habiller comme le faisaient les rockers il y a quelques années.

Le dernier Beatles, « Lady Madona », est un rock qui rappelle étrangement certains enregistrements de Fats Domino et Jerry Lee Lewis. Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich ont mis plusieurs rocks, dont « I gotta feelin' » (Ricky Nelson), sur leur 33 t qui sort dans le courant du mois. Jeff Beck, qui a ajouté un pianiste de rock'n'roll à son combo, a souligné qu'il était très content de ce retour vers la bonne vieille époque. Reg Presley, chanteur des Troggs a confirmé : « Je ne serai pas surpris si le rock ramenait le piano au premier plan, car c'est le style Jerry Lee Lewis qui devrait avoir le plus de succès ». P.J. Proby rechante « Jailhouse rock » dans ses galas. Les Foundations, Zoot Money, Cliff Bennett et Peter Green's Fleetwood Mac se mettent au rock'n'roll.

Il y a aussi des nouveaux noms : Gerry Temple, qui vient d'enregistrer « Lovin' up a storm » (Jerry Lee Lewis) chez RCA ; le Rock'n'Roll Revival Show qui a sorti « Oh boy » (Buddy Holly) chez MGM, très demandé en club et dont le répertoire est constitué de titres d'Elvis, Buddy, Gene Vincent et Jerry Lee Lewis ; le « At Last The 1958 Rock'n'Roll Show » (avec au



AMEN CORNER
Le rock and roll est de retour.

chant : Freddy Finger Lee) dont NEMS (agence des Beatles) lance le spectacle, un pot-pourri de succès de Jerry Lee Lewis, Little Richard et Chuck Berry, dure une heure. La NEMS a déjà signé d'innombrables contrats pour eux, à des sommes fabuleuses. Et puis il y a toujours les pionniers : Elvis Presley, dont « Guitar man » est le meilleur enregistrement depuis plusieurs mois, qui est de retour dans les best-sellers britanniques ; Little Richard, qui a un titre rock qui tombe à pic : « She's together » ; la firme RCA réédite Bill Haley (Rock around the clock/Shake, rattle and roll) et Buddy Holly (Peggie Sue/Rave on). Bill Haley sera en Angleterre à la fin du mois, Carl Perkins et les Everly Brothers en mai. Que ce soit à Londres, à Birmingham, à Manchester, ou à Edimbourg, les discothèques passent de nouveau un nombre important de pionniers du rock. Les vieux disques Sun (Presley, Perkins, Orbison, Billy Lee Riley, Charlie Rich, Ray Smith, Sonny Burgess, Warren Smith, etc...), les LP « Bellyful of blue thunder » et « Rough house 88 » de Merrill E. Moore, les simples Silver, Crest et Ekko de Cochran se vendent à prix d'or.

Le Revival atteint déjà la France : Rosko, qui, dans « Middy spin » pour la radio anglaise, a passé tous les grands pionniers, diffuse de plus en plus du rock pur. Pierre Lattès, de retour de Londres, a décidé d'allonger sa séquence rock au Pop Club. Les Yardbirds, à « Bouton rouge », ont chanté « The train kept on rollin' » que les amateurs de Johnny Burnette connaissent bien. Encore une affaire à suivre.

J. B.



Le succès énorme remporté sur le marché international par « Judy in disguise » a attiré l'attention sur John Fred et les Playboys, un groupe jusqu'alors à peine connu en dehors de la Louisiane. Pourtant cette formation ne date pas d'hier. En 1959 les Playboys, alors un quartet, avec Johnny Clark comme chanteur, faisaient leur premier enregistrement : « Believe it or

not » (Souvenir 1001). Quelques mois plus tard, John Fred, à peine âgé de 18 ans, débutait avec « Good lovin' » (Montel 1007). A partir de 1964, John Fred et les Playboys s'associèrent pour enregistrer sur la marque Jewel, de Shreveport en Louisiane. Leurs disques connurent un bon succès dans les États du Sud mais ne parvinrent guère à toucher le reste des États-Unis.

En l'espace de quelques années, la firme Jewel, ainsi que ses sous-marques Paula, Ronn et Murco, parvint à élargir son catalogue et à s'assurer une distribution internationale. C'est à ce moment que John Fred eut la chance de pondre son petit « Judy » qui eut l'honneur de faire les délices aussi bien des New-Yorkais que des Anglais et des Norvégiens. John Fred ne devait y croire qu'à moitié car son troisième LP, intitulé à l'origine « Agnes English », n'accordait aucune mention

spéciale au dit « Judy ». Ce n'est qu'après le démarrage aussi imprévu que mondial, que l'album fut rebaptisé. John Fred est né le 8 mai 1942 à Baton-Rouge, la capitale de la Louisiane. Il joue de l'harmonica, chante et compose la plupart de ses chansons. Comme artiste favori, il cite Eric Burdon et les Animals. Quant à son plat préféré, c'est le pudding au chocolat. Les Playboys sont composés de Ronnie Goodson (trompette), Andrew Bernard (saxo baryton), Tommy De Generes (piano et orgue), Jimmy O'Rourke (guitare), Harold Cowart (basse) et Joe Micelli (drums). Pour leur dernier LP, comprenant « Judy », enregistré l'automne passé à Tyler (Texas), ils ont en outre utilisé les violonistes de l'orchestre symphonique de Dallas.

Il est fort possible que John Fred ne réussisse plus de coup d'éclat comme avec « Judy », mais la qualité

Les Beatles et le « rock revival »

Le Rock and Roll de grand-papa a l'air de vouloir renaître de ses cendres. Une fois de plus, les géniaux Beatles ont su cristalliser un mouvement qui planait sur ce métier. Leur dernière production, « Lady Madonna », n'a rien à envier à Jerry Lee Lewis pour le piano, au King pour le timbre de voix, aux Jordanaïques pour les Wap Wap Wap, à Gégène (où y'a Gégène y a pas de plaisir) pour les breaks... Pour toute autre comparaison voir votre phonographe à pavillon habituel. A mon humble avis, il n'est pas encore temps pour nous de tourner des yeux embués vers nos folles années. Mais à tout prendre, mieux vaut un bon vieux rock de derrière les Cochran qu'une fadaise gominée. Il faut avouer que les productions actuelles sont plutôt navrantes et que les portes psychédéliques, un instant entrouvertes, ont laissé passer plus de courants d'air que de talents nouveaux et véritables. Les Beatles ont-ils eu peur ? Peur d'aller plus loin dans leurs recherches ? Peur de faire peur à leur public, peur de ne plus surprendre, peur de tomber dans la fadaise engleberrienne (le chanteur sûr de lui qui vous rend sûr de vous) ? Et si, après tout, ce n'était qu'un gag, un gag sentimental ? Le retour aux premières amours. Rock and Roll music. Roll over Beethoven. And twist again one more time.

Ou bien, autre hypothèse, seraient-ils arrivés au bout de leurs voyages avec le Maharashi Mahesh Yogi, leur Guru attiré, et en seraient-ils revenus dans tous les sens du mot. Le rock, par sa candeur, donc sa violence et sa sincérité, serait-il après tout la plus représentative des musiques des années 60 ? Car les Beatles, plus qu'une musique, c'est une façon de penser ; les notes ne sont que l'aboutissement logique d'une position intellectuelle déterminée. A l'acné juvénile répondait « I want to hold your hand », aux herbes « Day in the life », etc... D'ailleurs, le rock refait partout son apparition : en France, on annonce des rééditions de Carl Perkins, Big Bopper, Ritchie Valens, Eddie Cochran. Dans un bureau exigü de l'avenue Hoche, on annonce même un album Mémorial de Sam Cooke. Qui, parmi la jeune génération, sait encore que le génial « Shake » de l'Enchanteur Redding était une composition de Sam Cooke ? Sans pour autant avoir le culte des ancêtres, il faut savoir que les pionniers d'hier furent le creuset des légendes vivantes d'aujourd'hui. Il est bon parfois non pas de revenir sur ses pas, mais de marquer un break. Les premiers, les Beatles ont su le faire. Nous ne leur rendrons jamais assez hommage. En toute humilité.

JEAN-BERNARD HEBEY

Pour la première fois, il ne sera pas accompagné par les Lemons, mais par vingt-huit musiciens de studio. Rikki Stein, un jeune anglais qui vient de s'installer en France, dirigera la séance. Depuis le début de l'année, Vigon n'a pas arrêté de se produire dans les clubs de Suisse, Italie, Espagne, Maroc, Belgique et France. Il a effectué un enregistrement spécial pour le marché italien, fait un gala en américaine de Wilson Pickett à Rome et attend impatiemment le spectacle de Courtraï (à côté de Roubaix), qui aura lieu le 5 avril avec également Johnny Hallyday, Jimmy James et les Vagabonds. Les Lemons (qui l'accompagnent en public), se spécialisent de plus en plus vers la formule « show » pour abandonner les fonctions d'orchestre de danse. Ses musiciens sont : Mike Benforth (guitare solo), Gérard Mondon (guitare basse), Jean Padovali (l'un des meilleurs batteurs dans le style en Europe. Il est avec Vigon depuis ses débuts), Peter McGregor (saxo ténor), Michel Picart (ancien saxophoniste ténor des Chaussettes Noires) et Pierrot Ploquin (trompette, qui accompagna durant plusieurs mois Johnny Hallyday). Vigon a battu tous les records d'affluence de la saison au Bus Palladium les 1^{er}, 2 et 3 mars dernier. C'est muni de mon électrophone portatif que je l'ai rencontré dans les coulisses de ce club. Avec enthousiasme, il a donné son opinion sur chacune des plages que je lui ai proposées :

DAYS OF PEARLY SPENCER (David McWilliams)

Voici David McWilliams. Tu vois, je le reconnais dès l'introduction. Cette chanson est extra en raison de sa qualité musicale et non du chanteur. Elle me rappelle certains morceaux de mon pays natal, le Maroc. Moi aussi, j'aurai des violons pour mon prochain enregistrement.

HIGH HEEL SNEAKERS (Elvis Presley)



VIGON
Beaucoup de clubs.

C'est « High heel sneakers », quant à l'interprète, ce ne serait pas Presley, par hasard ? Oui, eh bien, il a déjà fait beaucoup mieux. La voix est là, mais ce n'est pas l'une de ses meilleures interprétations.

HOLD ON I'M COMING (Sam & Dave)

Alors là, pas de problème : Sam & Dave dans « Hold on I'm coming ». C'est, avec « Somethin' is wrong with my baby », leur titre que j'ai préféré à l'Olympia. Sam & Dave sont, avec James Brown, les plus grands showmen du rhythm'n'blues.

UN PEU DE TENDRESSE (Sylvie Vartan)

C'est Sylvie, non ?... Je ne connais pas cette plage. La seule chanson que je connais vraiment d'elle est « 2'35 de bonheur » qui est au hit parade italien. J'aime bien. Sylvie a su changer de style.

IT'S WONDERFUL (Young Rascals)

Les Young Rascals... Je préférerais « Groovin' ». Quand à mon groupe américain favori, c'est de loin celui des Vanilla Fudge. Quelle merveille, leur « You keep me hangin' on » !

NOBODY (Larry Williams)

Introduction à la guitare très bizarre. Sans blague ? c'est Johnny Watson avec Larry Williams. J'adore ces types. Larry Williams, après avoir été l'un des grands méconnus du rock, est en passe de devenir l'un

des grands méconnus du rhythm'n'blues.

JE TRAVAILLE A LA CAISSE (Jelly Roll)

C'est « Try a little tenderness » d'Otis Redding. Qui est-ce qui chante ? Les Jelly Roll, ah oui les anciens Piteuls. C'est un disque bien fait, très propre.

CALL MY NAME (James Royal)

Alors là, je connais : James Royal, avec qui je passais au Bus Palladium en mai 66. Il chantait avec les Quotations. James « Call my name » Royal est avec Julie Driscoll l'une des révélations anglaises de l'année, mais il est plus personnel qu'elle.

BALD HEADED WOMAN (Who)

« Bald headed woman » par les Who. Ceci me rappelle plein de souvenirs puisque je suis passé plusieurs fois avec eux au Golf Drouot et à la Locomotive.

I'LL TAKE CARE OF YOU (Bobbie Bland)

Quelle voix ce Bobbie Bland, c'est vraiment le pied. Moi-même, j'interprète cette chanson monumentale à la manière de Wes, l'ex-bassist de Rocky Roberts.

LES OISEAUX DANS LA VILLE (Gil Now)

Tu parles que je connais : Gil Now. Il me rappelle les bons vieux temps du rock et

Pour la première fois, il ne sera pas accompagné par les Lemons, mais par vingt-huit musiciens de studio. Rikki Stein, un jeune anglais qui vient de s'installer en France, dirigera la séance. Depuis le début de l'année, Vigon n'a pas arrêté de se produire dans les clubs de Suisse, Italie, Espagne, Maroc, Belgique et France. Il a effectué un enregistrement spécial pour le marché italien, fait un gala en américaine de Wilson Pickett à Rome et attend impatiemment le spectacle de Courtraï (à côté de Roubaix), qui aura lieu le 5 avril avec également Johnny Hallyday, Jimmy James et les Vagabonds. Les Lemons (qui l'accompagnent en public), se spécialisent de plus en plus vers la formule « show » pour abandonner les fonctions d'orchestre de danse. Ses musiciens sont : Mike Benforth (guitare solo), Gérard Mondon (guitare basse), Jean Padovali (l'un des meilleurs batteurs dans le style en Europe. Il est avec Vigon depuis ses débuts), Peter McGregor (saxo ténor), Michel Picart (ancien saxophoniste ténor des Chaussettes Noires) et Pierrot Ploquin (trompette, qui accompagna durant plusieurs mois Johnny Hallyday). Vigon a battu tous les records d'affluence de la saison au Bus Palladium les 1^{er}, 2 et 3 mars dernier. C'est muni de mon électrophone portatif que je l'ai rencontré dans les coulisses de ce club. Avec enthousiasme, il a donné son opinion sur chacune des plages que je lui ai proposées :

DAYS OF PEARLY SPENCER (David McWilliams)

Voici David McWilliams. Tu vois, je le reconnais dès l'introduction. Cette chanson est extra en raison de sa qualité musicale et non du chanteur. Elle me rappelle certains morceaux de mon pays natal, le Maroc. Moi aussi, j'aurai des violons pour mon prochain enregistrement.

HIGH HEEL SNEAKERS (Elvis Presley)



VIGON
Beaucoup de clubs.

C'est « High heel sneakers », quant à l'interprète, ce ne serait pas Presley, par hasard ? Oui, eh bien, il a déjà fait beaucoup mieux. La voix est là, mais ce n'est pas l'une de ses meilleures interprétations.

HOLD ON I'M COMING (Sam & Dave)

Alors là, pas de problème : Sam & Dave dans « Hold on I'm coming ». C'est, avec « Somethin' is wrong with my baby », leur titre que j'ai préféré à l'Olympia. Sam & Dave sont, avec James Brown, les plus grands showmen du rhythm'n'blues.

UN PEU DE TENDRESSE (Sylvie Vartan)

C'est Sylvie, non ?... Je ne connais pas cette plage. La seule chanson que je connais vraiment d'elle est « 2'35 de bonheur » qui est au hit parade italien. J'aime bien. Sylvie a su changer de style.

IT'S WONDERFUL (Young Rascals)

Les Young Rascals... Je préférerais « Groovin' ». Quand à mon groupe américain favori, c'est de loin celui des Vanilla Fudge. Quelle merveille, leur « You keep me hangin' on » !

NOBODY (Larry Williams)

Introduction à la guitare très bizarre. Sans blague ? c'est Johnny Watson avec Larry Williams. J'adore ces types. Larry Williams, après avoir été l'un des grands méconnus du rock, est en passe de devenir l'un

des grands méconnus du rhythm'n'blues.

JE TRAVAILLE A LA CAISSE (Jelly Roll)

C'est « Try a little tenderness » d'Otis Redding. Qui est-ce qui chante ? Les Jelly Roll, ah oui les anciens Piteuls. C'est un disque bien fait, très propre.

CALL MY NAME (James Royal)

Alors là, je connais : James Royal, avec qui je passais au Bus Palladium en mai 66. Il chantait avec les Quotations. James « Call my name » Royal est avec Julie Driscoll l'une des révélations anglaises de l'année, mais il est plus personnel qu'elle.

u.s. news

TOURNÉES

• James Brown et sa troupe (35 personnes en tout) ont été invités par le gouvernement de la Côte d'Ivoire à se produire le 31 mars au Gala annuel de la Radio & Télévision, à Abidjan. C'est à la suite d'un référendum des auditeurs où James Brown fut élu l'artiste le plus populaire, que l'offre lui fut transmise.

• A l'heure où paraîtront ces lignes, les amateurs Parisiens auront peut-être déjà eu le plaisir d'applaudir pour la troisième fois Arthur Conley, dont une nouvelle tournée devait débiter en Europe le 18 mars, accompagné par un orchestre de sept musiciens. Arthur Conley monte actuellement au hit parade avec son nouveau titre « Funky Street » (Atco).

• Nouvelle tournée prévue du 19 au 29 avril pour Ike & Tina Turner, accompagnés des (nouvelles) Ikettes et d'un orchestre de dix musiciens. On se demande pourquoi ce show, pourtant réputé sensationnel, n'est jamais prévu pour la France. La distribution intermittente et confidentielle de leurs disques y serait-elle pour quelque chose ?

DÉCÈS

• Le 27 février Frankie Lyman a été trouvé mort dans sa chambre à New York. Le décès est probablement dû à la drogue, dont le jeune chanteur était la victime. Encore tout gamin, Frankie Lyman connut un succès énorme avec son groupe vocal, les Teenagers. C'est en 1956 et 1957 qu'il réalisa tous ses gros tubes (dont « Why do fools fall in love » et « I'm not a juvenile delinquent ») pour la marque Gee, distribuée en France par Pathé-Marconi.

• Le 29 février disparaissait à l'âge de 66 ans l'actrice et chanteuse Juanita Hall. Devenue célèbre pour son rôle dans la

BALD HEADED WOMAN (Who)

« Bald headed woman » par les Who. Ceci me rappelle plein de souvenirs puisque je suis passé plusieurs fois avec eux au Golf Drouot et à la Locomotive.

I'LL TAKE CARE OF YOU (Bobbie Bland)

Quelle voix ce Bobbie Bland, c'est vraiment le pied. Moi-même, j'interprète cette chanson monumentale à la manière de Wes, l'ex-bassist de Rocky Roberts.

LES OISEAUX DANS LA VILLE (Gil Now)

Tu parles que je connais : Gil Now. Il me rappelle les bons vieux temps du rock et

TOURNÉES

• James Brown et sa troupe (35 personnes en tout) ont été invités par le gouvernement de la Côte d'Ivoire à se produire le 31 mars au Gala annuel de la Radio & Télévision, à Abidjan. C'est à la suite d'un référendum des auditeurs où James Brown fut élu l'artiste le plus populaire, que l'offre lui fut transmise.

• A l'heure où paraîtront ces lignes, les amateurs Parisiens auront peut-être déjà eu le plaisir d'applaudir pour la troisième fois Arthur Conley, dont une nouvelle tournée devait débiter en Europe le 18 mars, accompagné par un orchestre de sept musiciens. Arthur Conley monte actuellement au hit parade avec son nouveau titre « Funky Street » (Atco).

• Nouvelle tournée prévue du 19 au 29 avril pour Ike & Tina Turner, accompagnés des (nouvelles) Ikettes et d'un orchestre de dix musiciens. On se demande pourquoi ce show, pourtant réputé sensationnel, n'est jamais prévu pour la France. La distribution intermittente et confidentielle de leurs disques y serait-elle pour quelque chose ?

DÉCÈS

• Le 27 février Frankie Lyman a été trouvé mort dans sa chambre à New York. Le décès est probablement dû à la drogue, dont le jeune chanteur était la victime. Encore tout gamin, Frankie Lyman connut un succès énorme avec son groupe vocal, les Teenagers. C'est en 1956 et 1957 qu'il réalisa tous ses gros tubes (dont « Why do fools fall in love » et « I'm not a juvenile delinquent ») pour la marque Gee, distribuée en France par Pathé-Marconi.

• Le 29 février disparaissait à l'âge de 66 ans l'actrice et chanteuse Juanita Hall. Devenue célèbre pour son rôle dans la

du Golf Drouot. On y passait fréquemment ensemble. Gil est un chanteur extra.

I NEED LOVE (Little Richard)

On peut dire ce que l'on veut de Little Richard, mais après avoir été l'un des plus grands chanteurs de rock'n'roll, il est l'un des meilleurs en soul music. Il est absolument anormal que ses derniers disques ne soient pas montés plus haut au hit parade. Je l'adore, tout comme les nombreux musiciens anglais que je rencontre.

TIN SOLDIER (Small Faces)

Quatre Anglais : Les Small Faces ; ils gagneraient à être plus connus en France. Je les ai vu l'autre jour à l'émission télévisée « Bouton rouge »...

CONFESSION (Christophe)

L'homme à la Ferrari : Christophe qui venait me voir tous les matins lorsque je me produisais au Club de l'Étoile. Ce disque est typique de son style, mais il aurait intérêt à se renouveler pour reconquérir les foules.

DOCK OF THE BAY (Otis Redding)

J'ai les larmes aux yeux en entendant ce disque, j'ai la chair de poule en écoutant Otis Redding, le plus grand et le plus méconnu. Je regrette que toute l'Europe ne l'ai pas entendu. J'ai participé à son premier Musicorama. Et à Rome, j'ai retrouvé son batteur avec Wilson Pickett. Quel chef-d'œuvre, quel testament, ce « Dock of the bay ».

Mais déjà je dois quitter

Vigon car le public du Bus l'attend. Dans quarante-huit heures il sera au Maroc où les journaux annoncent à la une le retour de l'enfant prodige. J. B.



Ils sont six ? Jean-Paul Battigne, Gabriel Bouchet, Jean-Paul Finkbeiner, Detlef-Henri Kieffer, Claude Ricou, Georges Van Gucht — aux commandes d'un fascinant matériel, peau, métal et bois. Ils battent, pattes de velours ou griffes d'acier, sur tout ce qui se percute et se répercute.

Ils ont fait « amph » comble le 28 février, à la Faculté de Droit, rue d'Assas, pour un unique récital à Paris. Ils ont conquis un nouveau public d'étudiants et d'intellectuels pas trop fatigués, qui les change de celui plus initié et plus guindé du Domaine Musical où ils ont donné déjà plusieurs concerts.

Ils donnent autant à voir qu'à entendre. D'abord l'arsenal étonnant des instruments (140 au total), réseau de tubes et de disques, de tuyaux et de sphères, appartenant à toutes les traditions musicales et aux propres innovations du groupe : éléments classiques (timbales,

tambours, cymbales), ou d'origine orientale (tam-tams, gongs thaïlandais, tablas-tarengs indiens, mokuboyos japonais, sortes de grosses coquilles en bois sculpté dont la fonction est rituelle). Ce qui frappe, ce sont les créations instrumentales des interprètes : jeux chromatiques de crotales — disques métalliques montés sur tiges —, claviers de cloches à vaches, hiérarchisées selon la taille et la tonalité sur de longues portées horizontales, cencerros. Étranges sculptures sombres, qui correspondent parfaitement aux intentions musicales du groupe, qui tente de tirer le maximum d'effets chromatiques classiques d'éléments hétéroclites et bizarres.

Toutes les œuvres au programme (sauf « Ionisation » de Varèse) sont des créations écrites spécialement par Kabelac, Amy et Serocki pour eux.

Œuvres difficiles et libres, structurées et explosives, qui laissent peu de place à l'improvisation. L'interprétation de telles œuvres exige des prouesses d'adresse, des jongleries de baguettes, brosses, marteaux. Cela tient de la foire et du laboratoire.

« Ionisation » de Varèse était prévue pour 14 exécutants. Le groupe l'adapte pour six exécutants, ce qui les oblige à remplacer les « sirènes » par un appareil électronique (le seul de la formation) conçu avec un système de pédales pour libérer les mains et permettre à l'instrumentiste de manipuler en même temps d'autres accessoires de la partition.

Pour « Continuum » de Serocki, ils se dispersent en 6 points de l'espace, englobant le public qui se trouve au cœur des interférences sonores.

Eux battent d'un même cœur : affairés autour de leurs tableaux de bord, rutilants et précis, devant la fresque mouvante de leurs ombres immenses, ils semblent célébrer quelque fête sidérale. 3 grands projets : Xénakis, Béjart, et les U.S.A.

FRANÇOISE SÉLORON



Les Jelly Rolls viennent de faire l'adaptation du « Try a little tenderness » d'Otis Redding. « C'est une expérience, m'ont-ils dit, parce que la plupart des programmeurs de radio ne croient pas aux groupes français, mais nous, nous espérons reprendre le flambeau abandonné par les Chaussettes Noires ». Pour ce titre, ils ont voulu garder l'esprit Redding, ce chanteur qui respirait la joie et l'enthousiasme. Les Jelly Rolls pensent qu'ils ont adapté « Try a little tenderness » tel qu'Otis l'eût désiré. Plusieurs grandes vedettes françaises voulaient ce titre, les Jelly Rolls l'ont obtenu. Les Jelly Rolls ne sont autres que trois des anciens Piteuls : Serge (solo), Richard (basse), Richard (batterie) et deux des anciens Rockers : Jacques (rythmique), Christian (orgue). Tous cinq chantent et sont capables, séparément, de faire une carrière d'artiste solo. Ils ont beaucoup d'admiration pour Richard Bennett, leur directeur artistique. Les Jelly Rolls constituent l'un des orchestres pop français qui travaillent le plus actuellement. Ils sont capables d'animer une soirée entière. Par leur humour, ils font passer d'agréables moments à ceux qui viennent les voir. « Il doit toujours se passer quelque chose sur scène », affirment-ils.

Si ce premier disque des Jelly Rolls a un certain retentissement, ils en feront un second composé de morceaux originaux, afin de prouver qu'en France, les groupes peuvent faire quelque chose. J. B.

Suite du Rock & Folk Actualités page 57

FRANCE

Nicoletta fera une grande tournée américaine en septembre ■ Tout comme en Angleterre, Elvis Presley remonte sérieusement sa côte dans notre pays avec « Guitar man » ■ « Paris-Match » et « Bouton Rouge » s'étaient déplacés pour assister à l'excellent passage de Julie Driscoll au Trident le 10 mars ■ Nicoletta a fait l'adaptation d'« Everlasting Love » des Love Affair ■ Sortie probable chez Pathé-Marconi du 33 t « Pleasure of the harbor » de Phil Ochs ■ Les Charlots chanteront au Golf Drouot le 19 avril ■ Les disques de Dick Rivers sont produits à l'étranger par Mickie Most ■ Donovan se produira dans un Musicorama courant avril ■ Nino Ferrer a enregistré « The telephone », son plus grand succès, pour le marché anglais ■ Les Moody Blues apprécient beaucoup la musique d'Alan Stivell qu'ils ont entendu au Pop Club ■ Vince Taylor et les Rock'n'Roll Gang seront à La Caverne de Maurecourt le 6 avril ■ Sylvie Vartan débute le tournage du film « Cécilia, médecin de campagne » ■ Johnny Hallyday et les Beatles sont de loin les artistes que les auditeurs de Rosko préfèrent ■ Graeme Allwright a remporté un gigantesque succès lors d'un Hootenany le 8 mars ■ Jacques Dutronc a acheté une Lamborghini Muira à Jean-Pierre Beltoise ■ Les Murators, les Gypsies et les Mayfairs sont les groupes français en hausse actuellement ■ Pour la quatrième fois au Trident, le 7 avril : Jimmy James accompagné par dix musiciens ■ Il paraît que Michel Polnareff et Julie Driscoll sont inséparables. Michel va lui rendre visite à chaque fois qu'il est à Londres ■ Les Murators ont fait beaucoup d'impression à José Artur, Pierre Lattès, Claude Villers et tous les habitués du Pop Club lors de leur passage à cette émission ■ Noël Deschamps vient d'acheter un appartement qu'il décore lui-même ■ CBS sort « Sitting in the station » par James Royal, titre qui serait aussi fort que « Call my name » ■ Prochainement, sortie d'un 33 t du Golf Drouot avec Burt Blanca, les Murators, Paul Harris Group, le Rock'n'Roll Gang et les Pyranas ■ Jacques Barsamian fait une séquence rock à chaque fois qu'il se rend au club le Majestic à La Bassée ■ Françoise Hardy, dont le nouveau 45 t anglais est « Now you want to be loved », se produira au Savoy Hotel de Londres ■ Rosko a programmé le dernier Gil Now à la radio anglaise. Il a reçu un millier de lettres lui demandant de le rediffuser ■ Les habitués du Tour Club ont beaucoup apprécié Eddie Lee Mattison dans sa version de « Dock of the bay » ■ Chriss Dussuchaud présente « 33-45 rock » à présent tous les jeudis à 19 h 25 sur radio Limoges ■ « La bande à Bonnot », le dernier succès de Joe Dassin, se vend au rythme des « Daltons » ■ Lionel Rocheman présente les 5 et 28 avril des hootenany à la Maison des jeunes et de la culture du XVI^e ■ Jacques Talbot, frère de Serge (Music Center), vient de publier chez Vogue un nouveau 45 t, « Evasion » ■ Grapefruit, le groupe des Beatles, est passé à Paris ■ En mai, nouveau Musicorama Hendrix-Burdon.

GRANDE-BRETAGNE

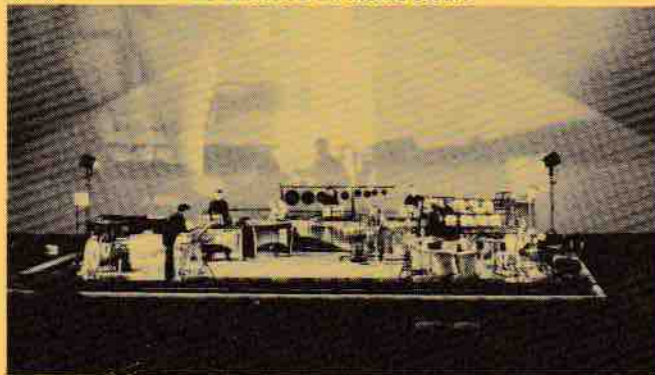
Les Rolling Stones seront les principales vedettes du Festival Pop de Rome du 4 au 10 mai ■ John Mayall vient d'engager un bassiste de 15 ans, Andy Fraser ■ « Quiet rightly » est le titre du dernier Procol Harum ■ Manfred Mann, n° 1 en Suède avec « Mighty Quinn », ira dans ce pays du 18 au 26 mai ■ Les Bee Gees, qui ont obtenu un succès fantastique en Allemagne, feront une tournée aux États-Unis cet été ■ Pete Townsend, soliste des Who, fait des recherches dans les vieilles chansons d'Eddie Cochran ■ Ringo Starr, dans le Melody Maker : « Je ne pense pas que le rock redeviendra ce qu'il était il y a dix ans, malheureusement » ■ Julie Felix donnera un récital au Royal Albert Hall de Londres le 18 avril ■ Les Moody Blues iront en tournée de promotion aux États-Unis à la fin du mois ■ Tony Barrow, l'attaché de

presse des Beatles vient de former sa propre organisation de relations publiques d'artistes ■ Les Love Affair chantent « Let it be me », l'ancien succès des Everly Brothers sur leur premier LP ■ Donovan a dit : « Je veux chanter des mélodies simples et des paroles de la conversation de tous les jours » ■ Mike d'Abo, qui partira faire des télévisions ce mois avec Manfred Mann, a déclaré : « Je suis heureux du retour du rock, c'est une musique fantastique » ■ « Where's Jack » est le titre du nouveau film que tourne Tommy Steele ■ Cat Stevens a du annuler plusieurs contrats à cause d'une broncho-pneumonie ■ « Lonesome hobo », le nouveau simple de Julie Driscoll, est une chanson extraite du dernier 33 t de Bob Dylan ■ Stevie Winwood et le Traffic écrivent la musique d'un film pour la 20th Century Fox, « The touchables » ■ Reg Presley, chanteur des Troggs pense que son « Little girl » est le meilleur titre qu'il ait jamais écrit. Thème : L'histoire d'une fille-mère ■ Les Amen Corner iront au mois de juin en Hongrie ■ Lou Rawls sera au Royal Albert Hall le 16 mai ■ Roy Orbison a raconté ses débuts chez Sun dans une série d'articles pour le Record Mirror ■ Georgie Fame et Count Basie feront plusieurs galas ensemble du 20 au 30 avril ■ Les Move ont enregistré un EP en direct du Marquee ■ Donovan a écrit le scénario d'un film dont il sera la vedette. Paul McCartney figurerait au générique ■ Esther et Abi Ofarim (n° 1 au M.M.) sont deux Israéliens très populaires en Allemagne ■ « Nights in white satin » (Moody Blues) : plus de 500.000 disques vendus, dont la moitié en France.

ETATS-UNIS

Joan Baez vient d'enregistrer son dernier album Vanguard à New York ■ Ventes prometteuses pour « Elvis' Golden records, volume 4 » ■ Les Beach Boys feront une tournée américaine de trois semaines avec le Maharashi Yogi en mai ■ Les Who ont enregistré un 33 t public au Fillmore Auditorium ■ Simon & Garfunkel étaient à Londres le mois dernier afin de promouvoir leurs titres « Scabourough fair/Canticle » ■ Jimmy Reed, John Lee Hooker et T-Bone Walker seront les principales vedettes de l'American Folk Blues Festival 68 ■ John et Michelle, des Mama's & Papa's, ont eu une petite fille ■ Mike Nesmith, des Monkees, écrit une symphonie rock avec le trompettiste Shorty Rogers. Titre : « The wichita train whistle » ■ La presse américaine compare Jimi Hendrix à un Presley noir ■ « Mary Jane », le dernier 45 t de Ronnie Hawkins, est un arrangement de son vieux succès « Mary Lou » ■ Lou Rawls se produit pour 15 jours à la « Cave » de Vancouver ■ Les Young Rascals ont fêté leur quatrième année d'existence le 1^{er} mars ■ Excellente critique dans Cash Box pour « Catch My soul » par Jerry Lee Lewis ■ James Brown est allé faire un gala à Abidjan pour un cachet de 70 000 dollars ■ Eric Burdon va tourner un film à Hollywood en compagnie de Rod Steiger. Titre : « The death of Harry Farmer » ■ Wanda Jackson a fait une rentrée très remarquée au Nashville Room de New York avec son orchestre les Party Timers ■ « Lady soul » d'Aretha Franklin est l'album Pop qui se vend le mieux ■ Ike & Tina Turner, dont le dernier 45 t est « All along the watchtower » en Angleterre du 19 au 29 avril ■ Elvis Presley a déclaré : « Je ne me suis pas marié seulement par amour, mais parce que j'en avais assez d'être pourchassé par un tas de filles » ■ Diana Ross est une fervente admiratrice du danseur Rudolph Nureyev ■ Il paraît que « Take time to know her » est le meilleur disque de Percy Sledge depuis « When a man loves a woman » ■ Le chanteur Tim Rose reviendra en Europe au mois de juillet ■ Excellentes critiques dans la presse pour « US male/Stay away », dernier 45 t d'Elvis Presley ■ La CBS a des problèmes avec Bob Dylan. Son nouveau simple, « I'll be your baby to night », a dû être ajourné.

JACQUES BARSAMIAN



PERCUSSIONS DE STRASBOURG Ils battent d'un même cœur.



**les
plus vendues
aux
U.S.A.**

batteries PEARL

importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1392^F (cymbales en sus)
peau plastique
garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18
a. le meur 94, rue bernardin de st pierre. 76-le havre - tél. : 42.50.54

**jazz
actualités**

Parmi
les disques du
mois,
la sélection
de Kurt Mohr

**CANNONBALL
ADDERLEY**
Oh babe. Why am I treated so bad.
CAPITOL CLF 2.064 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Capitol)

Deux titres enregistrés en cabaret devant un public qui manifeste une extase surfaite — pourquoi ces cris délirants sur « Why » alors qu'il ne s'y passe rien, musicalement parlant? On comprend déjà mieux sa joie à entendre Nat Adderley chanter le bon vieux blues sur « Oh babe ». C'est sympa, sans ironie, ni emphase. Mais pour vraiment bien faire, il aurait fallu enregistrer ça devant un public de pauv'mecs, pour qui le blues est la seule détente et non pas seulement une amusante fantaisie.

**JIMMY RUSHING &
COUNT BASIE**
BLUES I LOVE TO SING:
Exactly like you. I may be wrong. Good morning blues. Don't you miss your baby. Georgianna. Sent for you yesterday. Mama don't want no peas. The blues I love to hear. Do you wanna jump children. Evil blues. Blues in the dark. Stop beatin' around the mulberry bush.
ACE OF HEARTS 00.119
(30 cm - 19,95 F)
(U.S. Decca)

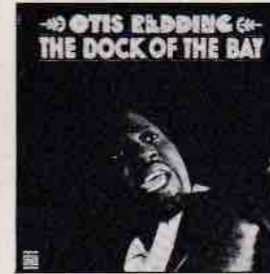
Amateurs de jazz, c'est pas à vous que j'cause; vous avez déjà ces enregistrements (du moins j'ose l'espérer), alors bouclez-la! C'est aux autres, aux amateurs de rock, de pop, que sais-je, à ceux qui savent vaguement qu'il y avait une fois Bechet et que maintenant, ma foi, le jazz c'est plutôt compliqué, c'est pour

les intellectuels mais quand on aura une fois un moment, on tâchera de s'y mettre. Bon, sans blagues, si vous avez un moment, écoutez ce disque. Écoutez-le même plusieurs fois, car il sonne assez différent de ce qu'on entend aujourd'hui et il risque de ne pas vous emballer la première fois. Les enregistrements datent de 1937 à 1939. Ils représentent indiscutablement l'un des sommets du jazz: l'orchestre de Count Basie a son apogée, avec le chanteur Jimmy Rushing. D'accord, le jazz avait déjà connu d'aussi grands moments, et en a encore connus depuis: mais pas dans le même style. Vous verrez que ce jazz-là n'était pas du tout « compliqué », qu'il s'écoute très facilement, qu'il est même très détendu. Son dynamisme (son swing), provient surtout de sa souplesse. Le batteur ne cogne pas comme un sourd, les cuivres ne hurlent pas et pourtant l'orchestre joue avec un élan irrésistible. Tout le secret réside dans la finesse et il régnait entre les musiciens une entente musicale qu'on a vainement par la suite cherché à recréer. Voilà ce qu'une bande de gars entre 20 et 35 ans faisaient en 1938. Il y avait Buck Clayton (tous les solos de trompette, sauf Bobby Moore dans « Exactly », Harry Edison dans « Sent for you » et Ed Lewis dans « Evil Blues »), Hershhal Evans (solos de saxo ténor sauf le dernier de « Georgianna » par Lester Young) et tout et tout! Voilà, si vous voulez parfaire votre éducation musicale, de façon agréable, achetez ce disque: il est vraiment sensationnel.

what's new?

STAX · ATCO · CHESS

OTIS REDDING



Dock of the Bay
Home in your heart
I want to thank-you
Your one and only man
Nothing can change this love
It's too late
For your precious love
Keep your arms around me
Come to me
Woman, lover, a friend
Chained and bound
That's how strong my love is

33 tours 30 cm Stax 69.009



ETTA JAMES
TELL MAMA

45 tours simple Chess 169.505

ALBERT KING



COLD FEET

45 tours simple Stax 169.029



THE DELLS



THERE IS

45 tours simple Chess 169.508



TOMMY TUCKER



I'M SHORTY

45 tours simple Chess 169.509

CHESS

**JUNIOR &
THE CLASSICS**



KILL THE PAIN

45 tours simple Atco 64

SAM & DAVE
I THANK YOU

45 tours simple Stax 169.028

LAURA LEE
DIRTY MAN

45 tours simple Chess 169.507

distribution exclusive C.E.D.

A TOUS LES LECTEURS DE ROCK & FOLK

LE METIER LE METIER LE METIER
LE METIER

LE METIER LE METIER

Depuis un mois, c'est fait ! Tout le métier l'attendait. Le supplément « Le métier » est destiné à tous les professionnels du show business : disque, radio, télévision, édition musicale, auteurs, interprètes, musiciens, imprésarios, etc. Le supplément « Le métier » est également destiné à nos lecteurs s'ils veulent en savoir plus, s'ils désirent mieux comprendre. Ce supplément est encarté, tous les mois, au centre du numéro habituel de « Rock & Folk » et il est distribué UNIQUEMENT PAR ABONNEMENT. Pour 50 F par an, vous recevrez chaque mois le numéro habituel de « Rock & Folk » avec le cahier « Le métier ».

AU SOMMAIRE D'AVRIL

- Le Festival du Son.
- Jean Vanloo, producteur-manager belge.
- Les hit-parades véritables des Maisons de Disque, des Prisunic et des Monoprix et Supermarchés.
- L'actualité professionnelle aux États-Unis.
- Les coulisses du métier, par Philippe Adler.
- L'opération cassette-EP.
- L'industrie française du disque: enfin des chiffres !
- Le palmarès complet des Grands Prix du Disque.
- Le lancement du cassetophone.
- Toutes les informations professionnelles (signatures de contrats, etc. . .).

BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

"Rock & Folk" + "Le Métier" (à remplir ou à recopier)

NOM : Prénom :

Adresse : Profession :

Je désire recevoir pendant 1 an — 6 mois (1) Rock & Folk (11 ou 6 n^{os}) et son supplément "Métier" à partir du mois de Ci-joint la somme de que je verse par chèque bancaire — chèque postal ou mandat aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e (C.C.P. Paris 1964-22).

Tarif d'abonnement "Rock & Folk" + "Le Métier" (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres Pays	32,50 FF	60 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.
(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Eddy Mitchell	1		Ph. Monsel (Studio Leloir)
R & F Actualités	3 à 9, 57, 58		
Moody Blues	3, 4	J.-N. Coghe	J.-P. Leloir
Rock Revival	4, 5	J. Barsamian	Decca
John Fred	5, 6	K. Mohr	
Beatles	5	J.-B. Hebey	
Don Partridge	6	J.-B. Hebey	
Vigon	6, 7, 8	J. Barsamian	
U.S. News	7	K. Mohr	
Percussions	8	F. Seloron	Massal
Télégrammes	9	J. Barsamian	
Clubs R & F	15		
Courrier	17, 55		
Hit-Parade	19		
Aretha Franklin	20 à 22	K. Mohr	G. Kopelowicz, Atlantic
Charlots	23, 24	J. Tronchot	Vogue
Eddy Mitchell	25 à 28	Ph. Kœchlin	Ph. Monsel (Studio Leloir)
Herbert Leonard	29, 30	P. Chatenier	J.-P. Leloir
Phil Ochs	31 à 33	J. Vassal	AM
Serge Reggiani	34 à 39	F.-R. Cristiani	J.-P. Leloir
Cinéma beatnik	40 à 44, 53	F. Seloron	40 : Cauriat, 41 : Nencioli, 43 : Massal
Eddie Cochran	45 à 47	J. Barsamian	45 : Lionel, McLeod
Golf Drouot	49, 51	J. Barsamian	49 : Dizier, 51 : Spitzer, Vogue, Dereux
Love Affair	57	J.-B. Hebey	
Groupes	58	Jo Boursier	
Disques du mois 59			
Editions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9 ^e . Tél. : 874-44-82 et 71-37.			
Revue mensuelle. Numéro 17, Avril 1968.			
Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.			
Service Photo : Jean-Pierre Leloir.			
Abonnements : France et zone franc, 1 an (11 numéros) : 22,50 F; 6 mois (6 numéros) : 13 F.			
Étranger, 1 an : 32,50 F français; 6 mois : 18 F français. Voir bulletin d'abonnement page 56.			
Editions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.			
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.			
Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire Général : Jean Tronchot.			
Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Editions du Kiosque 1968.			

LA MAISON DU JAZZ

24, rue Victor-Massé, PARIS-IX^e
Métro Pigalle Tél. : 878.29.61

- GUITARES ÉLECTRIQUES - BATTERIES
- AMPLIFICATEURS - SONORISATIONS
- SAXOPHONES - TROMPETTES
- CLARINETTES - VIBRAPHONES
- GUITARES CLASSIQUES
- ORGUES ÉLECTRONIQUES - TYPIQUES



Premier	Ludwig	ASDA
Fender	HOHNER	GRETSCH
FARFISA	Gibson	QUESNON
Selmer	Framus	VOX
WELSON	AKG	KLEMT

HERBERT LEONARD

j'ai l'amour
dans les
mains



quelque chose
tient mon coeur

N° 154.617



SOCIÉTÉ PHONOGRAPHIQUE PHILIPS



Série
PARADE

6^F
50

CLUBS ROCK & FOLK

LES CLUBS DE PARIS

GOLF DROUOT. 2, rue Drouot. Métro : Richelieu-Drouot. Ouvert tous les jours sauf le mardi de 15 h à 19 h et en soirée le vendredi et le samedi de 21 h à 2 h (entrée : 4 F) (week-end : 8 F). Animateur : Henri Leproux.

WEEK-END-CLUB. 20 bis, rue de la Gaîté. Métro : Edgar-Quinet et Gaîté. Ouvert samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F). Dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 7 F). Animateur : Alain Pillant.

BUS PALLADIUM. 6, rue Fontaine. Métro : Pigalle. Ouvert tous les soirs de 21 h à l'aube et le dimanche en matinée de 15 h à 19 h. Prix : 10 F. Animatrice : Madame Collin.

TOUR CLUB. 8, rue de Tanger. Métro : Stalingrad. Ouvert le vendredi de 21 h à 1 h du matin ; le samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F) ; le dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 8 F).

RÉGION PARISIENNE

CLUB DU CENTAURE. 34, avenue Kellermann, Soisy-sous-Montmorency. Ouvert le samedi de 21 h à 2 h (entrée : 6 F) et le dimanche de 14 h 30 à 19 h (entrée : 10 F) avec orchestre. Animateurs : Max et Alain.

LE TERMINUS. En face de la gare de Corbeil. Ouvert tous les dimanches de 14 h 30 à 19 h 30 (entrée avec consommation : 10 F). Animateur : Robert.

LE TRIDENT. 23, avenue des Fauvettes, Neuilly-Plaisance. Ouvert tous les dimanches de 14 h à 20 h (entrée : 8 F). Animateur : Jean-Claude Passault.

RÉGION PARISIENNE

REGISKAI CLUB.

Meudon-la-Forêt. Ouvert jeudi et vendredi de 21 h à 2 h ; samedi de 21 h à l'aube ; dimanche de 15 h à 19 h 30. Animateur : Régis.

PROVINCE

LE MAJESTIC. 90, route de Lens, (59) La Bassée. Ouvert le dimanche de 16 à 22 h. Entrée : 5 F (avec la consommation). Animateur : Christian Martin.

EDEN RANCH. 134, route de Lens, Loison-sous-Lens. Ouvert le samedi de 21 h à l'aube et le dimanche de 16 h à 1 h du matin sans interruption (entrée : 5 F). Animateur : Eugène Bernhard.

LE SOUPIRAIL. Rue Curiel, Marseille-13^e. Ouvert tous les jours de 15 h à 19 h et le samedi de 21 h à l'aube (entrée : 4 F semaine) (10 F week-end). Animateur : Francis.

LA CHAUMIÈRE. Place Gambetta, (62) Carvin. Ouvert tous les dimanches après-midi. Entrées de 5 à 10 F. Animateur : Yves Moyaert.

LE CABARET DU PORT. Ile de Bourguine, Angoulême. Ouvert dimanches et jours fériés de 15 h à 19 h 30. Consommation : 5 F. Animateur : Abel Généraux.

LE VROOM VROOM. 114, faubourg des Casseaux (87) Limoges. Ouvert tous les jours à partir de 15 h en matinée et à partir de 21 h en soirée. Animateur : Coco.

FRESNOY DANCING. Bd Descats (59) Tourcoing. Ouvert le dimanche de 15 à 21 h (entrée : 5 à 10 F) Animateur : Philippe Deconinck.

PROGRAMMES DE L'OLYMPIA : à partir du 18 avril, Jacqueline Mailland. MUSICORAMAS D'EUROPE N° 1 : le 8, Sylvie Vartan, David McWilliams ; le 16, Donovan.

amis musiciens

(amateurs ou professionnels)

une bonne nouvelle crédit total JAREX

sur toute la gamme des instruments de musique
+ une offre spéciale

L'opération "crédit guitare" de JAREX a été un succès... un tel succès que JAREX a maintenant décidé de vous ouvrir les mêmes facilités de crédit pour tous les instruments de musique de sa gamme la plus complète :

■ guitares, batteries, amplis ■ ■ ■

oui, tout un choix des meilleures marques, depuis la guitare du débutant jusqu'à la prestigieuse sono **SOUND CITY** de Jimmy Hendrix.

Grâce à sa formule et son volume de ventes,

JAREX

1^{er} de la vente par correspondance des instruments de musique va vous offrir des prix absolument extraordinaires, plus un crédit total

avec des mensualités légères.

Par exemple :

- Toutes les guitares électriques
- Batteries complètes accessoires, cymbales et charleston
- Amplis anglais 100 w écho et reverb. avec colonnes
- Orgue portatif

Par mois :

- 100 F
- 200 F
- 200 F
- 200 F

Documentation et conditions sur demande (remplissez le bon à découper ci-dessous).

OFFRE SPÉCIALE LIMITÉE AUX 50 PREMIERS

La fameuse guitare ARIA avec ampli Hagstrom : 800 F à crédit avec **100 F** par mois.

Pour la recevoir, complétez et renvoyez le bon à découper, faites vite : offre limitée à 50 ensembles !

Bon à découper à compléter et envoyer à JAREX :
277, rue St-Honoré - Paris 8^e - Métro Concorde

Nom _____

Adresse _____

Veillez m'envoyer :

■ Votre documentation sur (indiquer le matériel désiré). Je joins 2 timbres à 0,30 F pour frais d'envoi.

■ Votre ensemble ARIA/HAGSTROM à 800 F ; je joins 100 F par mandat chèque bancaire chèque postal pour le 1^{er} versement.

NOUVEAUTES

RHYTHM & BLUES FORMIDABLE - Volume 4



Chain of fools
You better check yourself
Shoo fly pie
It ain't what you got
What can you do
I've been loving you too long
Night Life
Storybook children
Don't give up
It's just a matter of time
That's how strong my love is
Detroit City
Papa-Momma-Romper-Stomper
Just one Look

ARETHA FRANKLIN
SOUL BROTHERS SIX
PAUL "SIR RAGGEDY" FLAGG
JIMMY HUGHES
SOUL BROTHERS SIX
THE SWEET INSPIRATIONS
ARETHA FRANKLIN
BILLY VERA & JUDY CLAY
JOE TEX
BENNY LATIMORE
THE SWEET INSPIRATIONS
SOLOMON BURKE
PAUL "SIR RAGGEDY" FLAGG
DORIS TROY
33 tours 30 cm ATLANTIC 0820.170



distribution
exclusive
BARCLAY



ERIC BURDON
&
the animals

Winds of change
Poem
By the sea
Paint it black
The black plague
Yes, I am experienced
San Franciscan nights
Man woman
Hotel Hell
Good times
Anything
It's all meat

33 tours 30 cm
BARCLAY 0820.171

ARETHA FRANKLIN SINCE YOU'VE BEEN GONE

45 tours simple ATLANTIC 650.081

CAPTAIN BEEFHEART & his magic band SURE 'NUFF 'N YES I DO

45 tours simple BUDDAH 610.006

1910 FRUITGUM Co. SIMON SAYS

45 tours simple BUDDAH 610.008

JIMI HENDRIX EXPERIENCE FOXY LADY

45 tours simple BARCLAY 60.902 - Licence Yameta

ERIC BURDON & the animals SKY PILOT

45 tours simple 60.916 - Licence Yameta

LE CIRQUE LAND OF OZ

45 tours simple BUDDAH 610.002

courrier des lecteurs

PLUS DE ROCK

Je vous écris pour vous demander un peu plus d'articles sur les chanteurs de rock. Car, depuis quelques numéros, J. Barsamian est réduit à écrire de tout petits articles sur les pionniers. Ce n'est pas parce que le vent a tourné au R'n'B qu'il faut oublier les rockers. Remarquez, je n'ai rien contre le R'n'B actuel (ni contre la pop music; d'ailleurs, qu'est-ce la pop music sinon du rock modernisé?). Ça ne m'empêche pas d'adorer Gene, Bo, Larry, Vince, Ronnie Hawkins ainsi que tous les autres. Je ne suis pas du genre borné à un style.

Noël Illend,
15, rue Augustin,
33 - Mérignac.
Représentant à Bordeaux du Rock Story Club, Shake et Reminising.

BASSE PORNOGRAPHIE

Les spectacles pop, louvoyant dans l'érotisme et se complaisant à nous montrer Messieurs Hendrix et Burdon dans leurs divagations sexuelles conduiront sans doute à la faillite les

cinémas de basse pornographie de Pigalle. Ayant assisté au spectacle de la fenêtre rose, mon étonnement fut à son comble lorsqu'une fille à moitié nue se mit à danser sous les regards des caméras et des projecteurs (qui avaient presque délaissé les Tomorrow évoluant sur scène). Je ne m'étendrai pas sur ces groupes qui n'attirèrent le regard du public qu'avec une fille dévêtue et gesticulant sous la lumière crue. Par contre, les projections étonnantes de Mark Boyle, étroitement liées à la musique des Soft Machine, s'appliquèrent à créer une fascination sur l'esprit telle que la peur m'envahit.

Peur de quoi? Du monde, de cette musique, de tout. Comme pris par la nausée, je ne sais pas... P.S. Excellente idée de R & F de créer une revue sur « Le Métier ». Jean-François Puybras,
122, rue d'Isle,
87 - Limoges.

ET GAC ?

Nous sommes huit étudiants canadiens qui habitons Paris depuis

deux mois et nous avons été très contents de trouver une revue française spécialisée en pop music. Tous les articles sont intéressants et très complets, cependant nous sommes très étonnés de ne pas voir figurer le nom de Willy Gac. C'est un chanteur français qui possède une voix extraordinaire, il chante du rhythm'n'blues et passait dans toutes les boîtes de notre pays en compagnie d'une formation belge, les Pips, pendant les mois de juillet et août.

Étudiants canadiens,
Cité Universitaire,
Boulevard Jourdan,
Paris - 14^e.

PAUVRE OTIS

C'est vraiment dégoûtant! Trois mois à peine après sa mort voilà ce que vous osez proposer comme titre d'un article paru dans votre Rock & Folk de mars: « A New York, Guy Kopelowicz a assisté au show Wilson Pickett, le successeur d'Otis Redding... » Quelle hypocrisie! Quand je pense qu'il y a quelques temps on

(suite page 55)



IMPORTE ET GARANTI :

FRANCE : S.A.R.L. A.P. FRANCE
28 30 avenue des Fleurs LA MADELEINE / LILLE
BELGIQUE : Ets. A. PREVOST & FILS S.P.R.L.
107 avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3

Distributeurs pour le sud de la France :

TECMA 161, avenue des Chartreux MARSEILLE
TECMA 10, rue d'Armagnac TOULOUSE
RADIOVISION 7, Cours de la Liberté LYON

instruments
de
musique

HENRI
SELMER
PARIS

SAG-PARIS 2890

HIT-PARADE ANGLAIS

L'Angleterre jouant actuellement un rôle primordial dans l'évolution de la « pop music », nous avons cru intéressant de publier le hit-parade de notre confrère britannique « Melody Maker ». Sa provenance explique que la quasi-totalité des chansons et artistes cités soient anglais (ou américains). Le premier chiffre indique le classement actuel, le second (entre parenthèses) celui de la semaine précédente. Les marques mentionnées sont également celles de la distribution en Angleterre. Nos lecteurs trouveront dans nos chroniques de disques les références discographiques valables sur le marché français. Listes reproduites avec l'aimable autorisation de

Melody
Maker

MELODY MAKER, February 24, 1968

1	(1)	MIGHTY QUINN	Manfred Mann, Fontana
2	(3)	BEND ME, SHAPE ME	Amen Corner, Deram
3	(4)	SHE WEARS MY RING	Solomon King, Columbia
4	(22)	CINDERELLA ROCKEFELLA	Esther and Abi Ofarim, Philips
5	(2)	EVERLASTING LOVE	Love Affair, CBS
6	(13)	FIRE BRIGADE	Move, Regal Zonophone
7	(5)	AS YOU ARE/SUDDENLY YOU LOVE ME	Tremeloes, CBS
8	(11)	PICTURES OF MATCHSTICK MEN	Status Quo, Pye
9	(8)	GIMME LITTLE SIGN	Brenton Wood, Liberty
10	(6)	AM I THAT EASY TO FORGET	Engelbert Humperdinck, Decca
11	(7)	JUDY IN DISGUISE	John Fred and his Playboy Band, Pye
12	(10)	DARLIN'	Beach Boys, Capitol
13	(12)	WORDS	Bee Gees, Polydor
14	(14)	DON'T STOP THE CARNIVAL	Alan Price, Decca
15	(9)	I CAN TAKE OR LEAVE YOUR LOVING	Herman's Hermits, Columbia
16	(—)	THE LEGEND OF XANADU	Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana
17	(20)	BACK ON MY FEET AGAIN	Foundations, Pye
18	(24)	ROSIE	Don Partridge, Columbia
19	(29)	GREEN TAMBOURINE	Lemon Pipers, Pye
20	(17)	BALLAD OF BONNIE AND CLYDE	Georgie Fame, CBS
21	(15)	DAYDREAM BELIEVER	Monkees, RCA
22	(16)	EVERYTHING I AM	Plastic Penny, Page One
23	(27)	TODAY	Sandie Shaw, Pye
24	(25)	ANNIVERSARY WALTZ	Anita Harris, CBS
25	(21)	MAGICAL MYSTERY TOUR (EP)	Beatles, Parlophone
26	(28)	BEST PART OF BREAKING UP	Symbols, President
27	(—)	WONDERFUL WORLD	Louis Armstrong, HMV
28	(18)	I'M COMING HOME	Tom Jones, Decca
29	(18)	TIN SOLDIER	Small Faces, Immediate
30	(30)	BEND ME, SHAPE ME	American Breed, Stateside

MELODY MAKER, March 9, 1968

1	(1)	CINDERELLA ROCKEFELLA	Esther and Abi Ofarim, Philips
2	(3)	LEGEND OF XANADU	Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana
3	(5)	FIRE BRIGADE	Move, Regal Zonophone
4	(2)	MIGHTY QUINN	Manfred Mann, Fontana
5	(10)	ROSIE	Don Partridge, Columbia
6	(17)	JENNIFER JUNIPER	Donovan, Pye
7	(4)	SHE WEARS MY RING	Solomon King, Columbia
8	(7)	PICTURES OF MATCHSTICK MEN	Status Quo, Pye
9	(15)	GREEN TAMBOURINE	Lemon Pipers, Pye
10	(6)	BEND ME, SHAPE ME	Amen Corner, Deram
11	(12)	DARLIN'	Beach Boys, Capitol
12	(22)	DELILAH	Tom Jones, Decca
13	(8)	AS YOU ARE/SUDDENLY YOU LOVE ME	Tremeloes, CBS
14	(16)	WORDS	Bee Gees, Polydor
15	(24)	THE DOCK OF THE BAY	Otis Redding, Stax
16	(11)	GIMME LITTLE SIGN	Brenton Wood, Liberty
17	(9)	EVERLASTING LOVE	Love Affair, CBS
18	(18)	BACK ON MY FEET AGAIN	Foundations, Pye
19	(27)	ME, THE PEACEFUL HEART	Lulu, Columbia
20	(13)	JUDY IN DISGUISE	John Fred and his Playboy Band, Pye
21	(14)	AM I THAT EASY TO FORGET	Engelbert Humperdinck, Decca
22	(19)	DON'T STOP THE CARNIVAL	Alan Price, Decca
23	(28)	LOVE IS BLUE	Paul Mauriat, Philips
24	(25)	GUITAR MAN	Elvis Presley, RCA
25	(21)	ANNIVERSARY WALTZ	Anita Harris, CBS
26	(23)	TODAY	Sandie Shaw, Pye
27	(20)	I CAN TAKE OR LEAVE YOUR LOVING	Herman's Hermits, Columbia
28	(26)	WONDERFUL WORLD	Louis Armstrong, HMV
29	(—)	DEAR DELILAH	Grapefruit, RCA
30	(—)	LITTLE GIRL	Troggs, Page One

MELODY MAKER, March 2, 1968

1	(4)	CINDERELLA ROCKEFELLA	Esther and Abi Ofarim, Philips
2	(1)	MIGHTY QUINN	Manfred Mann, Fontana
3	(16)	THE LEGEND OF XANADU	Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick & Tich, Fontana
4	(3)	SHE WEARS MY RING	Solomon King, Columbia
5	(6)	FIRE BRIGADE	Move, Regal Zonophone
6	(2)	BEND ME, SHAPE ME	Amen Corner, Deram
7	(8)	PICTURES OF MATCHSTICK MEN	Status Quo, Pye
8	(7)	AS YOU ARE/SUDDENLY YOU LOVE ME	Tremeloes, CBS
9	(5)	EVERLASTING LOVE	Love Affair, CBS
10	(18)	ROSIE	Don Partridge, Columbia
11	(9)	GIMME LITTLE SIGN	Brenton Wood, Liberty
12	(12)	DARLIN'	Beach Boys, Capitol
13	(11)	JUDY IN DISGUISE	John Fred and his Playboy Band, Pye
14	(10)	AM I THAT EASY TO FORGET?	Engelbert Humperdinck, Decca
15	(19)	GREEN TAMBOURINE	Bee Gees, Polydor
16	(13)	WORDS	Bee Gees, Polydor
17	(—)	JENNIFER JUNIPER	Donovan, Pye
18	(17)	BACK ON MY FEET AGAIN	Foundations, Pye
19	(14)	DON'T STOP THE CARNIVAL	Alan Price, Decca
20	(15)	I CAN TAKE OR LEAVE YOUR LOVING	Herman's Hermits, Columbia
21	(24)	ANNIVERSARY WALTZ	Anita Harris, CBS
22	(—)	DELILAH	Tom Jones, Decca
23	(23)	TODAY	Sandie Shaw, Pye
24	(—)	THE DOCK OF THE BAY	Otis Redding, Stax
25	(—)	GUITAR MAN	Elvis Presley, RCA
26	(27)	WONDERFUL WORLD	Louis Armstrong, HMV
27	(—)	ME, THE PEACEFUL HEART	Lulu, Columbia
28	(—)	LOVE IS BLUE	Paul Mauriat, Philips
29	(22)	EVERYTHING I AM	Plastic Penny, Page One
30	(21)	DAYDREAM BELIEVER	Monkees, RCA

MELODY MAKER, March 16, 1968

1	(1)	CINDERELLA ROCKEFELLA	Esther and Abi Ofarim, Philips
2	(2)	LEGEND OF XANADU	Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana
3	(5)	ROSIE	Don Partridge, Columbia
4	(12)	DELILAH	Tom Jones, Decca
5	(3)	FIRE BRIGADE	Move, Regal Zonophone
6	(6)	JENNIFER JUNIPER	Donovan, Pye
7	(9)	GREEN TAMBOURINE	Lemon Pipers, Pye
8	(15)	THE DOCK OF THE BAY	Otis Redding, Stax
9	(7)	SHE WEARS MY RING	Solomon King, Columbia
10	(4)	MIGHTY QUINN	Manfred Mann, Fontana
11	(11)	DARLIN'	Beach Boys, Capitol
12	(8)	PICTURES OF MATCHSTICK MEN	Status Quo, Pye
13	(14)	WORDS	Bee Gees, Polydor
14	(19)	ME, THE PEACEFUL HEART	Lulu, Columbia
15	(10)	BEND ME, SHAPE ME	Amen Corner, Deram
16	(13)	AS YOU ARE/SUDDENLY YOU LOVE ME	Tremeloes, CBS
17	(16)	GIMME LITTLE SIGN	Brenton Wood, Liberty
18	(23)	LOVE IS BLUE	Paul Mauriat, Philips
19	(28)	WONDERFUL WORLD	Louis Armstrong, HMV
20	(21)	AM I THAT EASY TO FORGET	Engelbert Humperdinck, Decca
21	(17)	EVERLASTING LOVE	Love Affair, CBS
22	(18)	BACK ON MY FEET AGAIN	Foundations, Pye
23	(24)	GUITAR MAN	Elvis Presley, RCA
24	(20)	JUDY IN DISGUISE	John Fred and his Playboy Band, Pye
25	(29)	DEAR DELILAH	Grapefruit, RCA
26	(30)	LITTLE GIRL	Troggs, Page One
27	(25)	ANNIVERSARY WALTZ	Anita Harris, CBS
28	(22)	DON'T STOP THE CARNIVAL	Alan Price, Decca
29	(—)	LOVE IS BLUE	Jeff Beck, Columbia
30	(—)	NEVERTHELESS	Frankie Vaughan, Columbia



Depuis une année, Aretha Franklin est l'une des plus grandes vedettes des États-Unis et chacun de ses disques parvient dans les premiers, sinon au premier rang des hit-parades. Ce n'est certes pas la première fois que ce sort enviable échoit à un ou une artiste, mais le cas d'Aretha est quand même assez particulier.

Les hautes sphères des hit-parades, ce sont les domaines du « gimmick » (le « truc » qui est sensé « accrocher »), de la trouvaille insolite, du nouveau « sound » ou peut-être tout simplement de la bonne grosse soupe qui se trouve plaire à tout le monde. Le « gimmick », c'est une astuce utilisée à bon escient, qui peut valoir un super-tube à un artiste dénué par ailleurs de tout talent : il est touchant de voir dans ce cas avec quelle foi naïve ses supporters croient avoir découvert un génie. Le « sound », c'est déjà plus sérieux : c'est une formule (arrangement et prise de son)

qui peut être exploitée de manière valable et durable. Le « sound », c'est presque l'équivalent de style.

Or Aretha Franklin, précisément, ne joue ni sur le « gimmick », ni sur le « sound » et ses plus gros succès — comme « Respect » ou « Chain of fools » — sont tout sauf de la « soupe ». Sa musique n'est autre que traditionnelle, mais interprétée avec un rare degré de perfection et de talent. Son succès, c'est le triomphe de la qualité. Il aurait déjà pu se produire en 1961, mais le public n'était pas encore prêt. Aretha, ainsi que ses sœurs cadettes Erma et Carolyn, sont originaires de Detroit, où toutes jeunes elles chantaient dans les chœurs de l'Église de leur père, le Révérend Franklin. Celui-ci enregistrerait des sermons pour la marque J-V-B et Aretha l'accompagnait au piano. A en juger par leur nombre, leur succès devait être considérable et la marque Checker de Chicago en assura



LA VOIE D'ARETHA

Enfin,
une chanteuse
a conquis
les exigeants
amateurs
de
rhythm'n'blues

la distribution à l'échelle nationale. C'est pour Joe Van Battle que Aretha enregistra son premier disque en 1956 (« Never grow old » et « You grow closer », J-V-B 47).

En 1960, elle est découverte par John Hammond, qui lui fait signer un contrat avec Columbia. Son premier disque (« Won't be long » et « Right now », Columbia 41923) est sensationnel, tout à fait dans le style de ses récents succès, mais, hormis quelques « soul-fans » de la première heure, le grand public n'y prête guère attention. Tout son premier LP était de nature à tracer la voie à suivre (quatre des meilleurs titres étaient parus en France sur Fontana 467216), mais le succès tardait à venir. Était-ce par manque de promotion radio ou tout simplement parce qu'une artiste « soul » cadrait mal avec le catalogue très « variétés » de la Columbia (axé sur Tony Bennett, Ray Conniff, Dave Brubeck et Barbara Streisand)?

Toujours est-il qu'Aretha délaissa bientôt son propre style, très empreint de gospel, pour enregistrer pêle-mêle balades et chansonnettes de jazz. Et y passaient tous les bons vieux procédés, le grand orchestre tonitruant aussi bien que les violons doucereux. Il y eut toute une série de LPs avec, bien entendu, quelques « fort bons passages », mais, en fin de compte, il

de Tom Dowd (de la firme Atlantic) pour l'en tirer. Aretha Franklin n'a eu besoin de copier personne. Elle s'est contentée de reprendre sa propre musique, la voie qu'elle avait ébauché dix ans plus tôt mais n'avait pas osé poursuivre. Ce fut dans l'euphorie générale qu'elle enregistra ses premières séances Atlantic. Soutenue par des musiciens et des arrangements qui parlaient le même langage, elle nous a laissé une série d'interprétations qui compteront parmi les « classiques », longtemps après qu'on aura oublié leur place au hit-parade.

Aretha a la réputation d'avoir un caractère difficile, d'être imprévisible ou



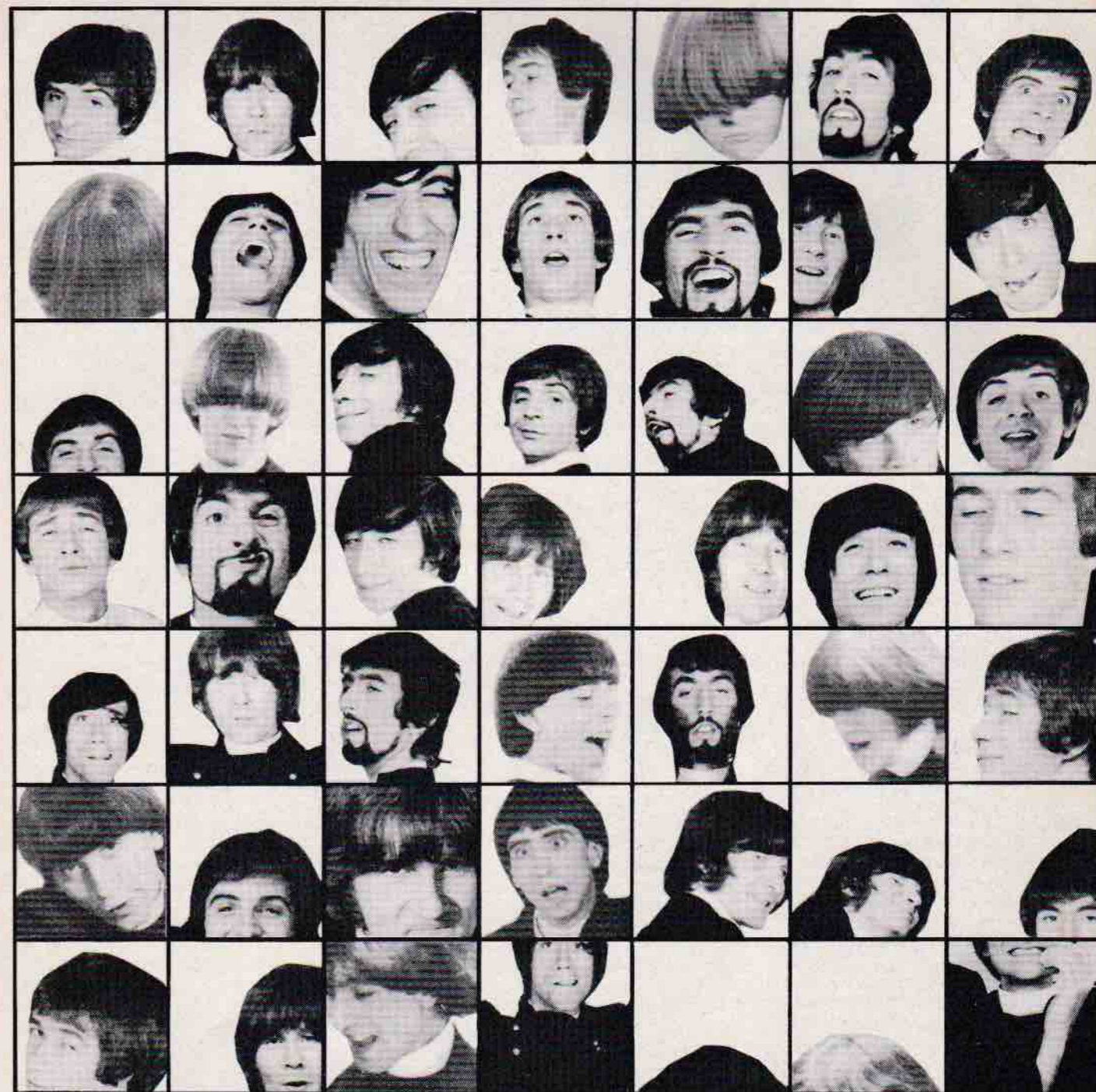
obstinée. Parfait! C'est là la marque d'une véritable artiste (dis-je d'autant plus décontracté que je n'ai pas à traiter d'affaires avec elle!). Le fait est que, jouant elle-même du piano (fort bien d'ailleurs), elle a un degré d'indépendance vis-à-vis des musiciens que n'ont pas d'autres chanteuses. C'est elle qui donne les tempos et qui prend une part active aux arrangements. Suivant son humeur, un concert pourra être décevant ou au contraire donner une explosion de musique qui surprend même ses plus proches collaborateurs. A la différence d'une Dionne Warwick ou d'une Diana Ross dont les interprétations (aussi admirables soient-elles) sont fortement tributaires des thèmes et des arrangements, Aretha Franklin est avant tout une vraie soliste. Au lieu d'être portée par l'orchestration, c'est elle qui donne le ton. Dionne Warwick, c'est le couronnement d'un thème de Bacharach, alors qu'Aretha se sert de son orchestre pour épicer ses interprétations. Aretha s'accompagnant seule au piano : pourquoi pas? Dionne ou Diana : impensable!

Aretha, dont les disques commencent à se vendre sérieusement en France, est l'une des premières à avoir réussi à secouer la curieuse indifférence que notre public manifestait à l'égard des chanteuses R & B. Pourtant les talents ne manquent pas. Peut-être qu'à la lumière des « Respect » ou « Natural woman », les amateurs français de soul music vont enfin découvrir les Etta James, Betty Harris, Irma Thomas, Laura Lee ou Gladys Knight.

KURT MOHR



était exaspérant de voir cette artiste s'obstiner à vouloir faire une musique qui n'était pas vraiment la sienne. J'ignore à qui en incombe la faute. Était-ce son directeur artistique ou était-ce Aretha elle-même qui aurait préféré un répertoire plus « respectable » à la « funky soul-music »? En tout cas Madame Franklin végétait dans l'ornière du demi-succès, du pas mal et il fallut attendre février 1967 et les talents combinés de Jerry Wexler et




des beatles a la francaise ?

Leur ambition est de devenir une sorte de Marx Brothers français. Ils sont cinq. Ils ont sorti jusqu'à ce jour six disques 45 t EP et deux trente centimètres. Dans toute la France, ils déclenchent l'hilarité générale, ce sont les Charlots. On prétend qu'ils mettent en pratique la fameuse formule du joyeux et truculent Rabelais « Le rire est le propre de l'homme ». C'est tout ce qu'il y a de vrai, mais

comment? Eh bien, c'est très simple, en chantant des paroles marrantes sur des airs délicieusement désuets ou au contraire savamment dans le coup et en faisant les c... sur scène. Mais attention, il y a l'art et la manière de faire ça. Ils le font souverainement bien, sans trivialité, sans trop choquer les bonnes mœurs (!) et avec le sens de la musique rythmée. Nous y voilà. Le groupe fut définitivement formé en

juillet 1966. Commençons par les présentations : Gérard Rinaldi alias « Alfred » est le chanteur du groupe, « the voice », l'organe si vous préférez. Jean Sarrus alias « Émile » tricote de la guitare rythmique. Luis Régo alias « Lucien » fait dans la guitare basse. Gérard Filippelli alias « Marcel » tripote la guitare et titille l'accordéon (Nota : l'accordéon est un instrument ancien, à clavier et à



soufflet, utilisé encore couramment de nos jours par les représentants du folk français). Jean-Guy Fehner (c'est le frère de l'autre, Christian, le producteur) alias « Félix » caresse la batterie. Ça, c'est sur leurs cartes de visite. En fait, on ne le répètera jamais assez, ils jouent peu. Ils sont surtout chanteurs comiques et se sont suffisamment entraînés pour pouvoir faire les andouilles devant deux mille personnes avec la même aisance que s'ils étaient tout seuls dans leur cuisine.

Car c'est là qu'ils ont démarré. Ils étaient « les Problèmes », accompagnaient Antoine le soir et chantaient tous les midis, à leur réveil, en beurrant leurs tartines. Cinq talents perçaient sous le Banania. Europe 1 allait les révéler. Invités à l'émission d'Hubert, nos Problèmes interprètent un pastiche d'un titre d'Antoine qui était alors au hit-parade de « Dans le vent ». C'est ainsi que les paroles de « Je dis n'importe quoi, je fais tout ce qu'on m'dit », œuvre collective, furent créées dans l'euphorie générale. Un disque sort. Le gag de « Chauffe Marcel » lui assure un étonnant succès populaire. C'est au retour d'une tournée en Italie et au Canada avec Antoine, à partir de leur deuxième disque « Elle a gagné le yoyo en bois du Japon avec la ficelle du même métal », que les Problèmes deviennent définitivement Charlots à part entière. Un Musicorama le 6 décembre 1966 révèle leur numéro de scène. Chacun constate que les Charlots ne sont pas un mythe et qu'ils existent réellement. Depuis, les tournées se sont succédées sans relâche, à Bruxelles avec Claude François, à l'Olympia en avril 1967 en vedette américaine de Johnny Hallyday et Sylvie Vartan, etc. L'expérience est concluante. On peut jouer avec succès la carte de l'humour. On peut rigoler et décrocher des tubes. « Der Noel von Scharlots », « Les plaies-bois », « Hey Max », « Albert », « Paulette la reine des paupiettes » et l'amusant « Berry blues » sont là pour le prouver. Nous avons rencontré les Charlots, ou du moins quatre représentants seulement de

cette joyeuse confrérie des loufoques professionnels car le cinquième, Marcel, était aussi malade qu'il joue délicieusement mal de l'accordéon. Pauvre Marcel.

— Comment expliquez-vous votre popularité?

— Par notre aptitude naturelle à faire les crétiens.

— Pourquoi vous êtes-vous coupé les cheveux?

— Parce qu'avant il nous fallait un garde du corps pour aller acheter des cigarettes.

— Aime-t-on rire en ce beau pays de France ?

— Pour le Français moyen, ou plutôt le Français sans moyens, le rire est synonyme de tarte à la crème, de coups de pieds au cul et de claques sur la gueule.

— Où aimeriez-vous aller chanter?

— Au Japon...

— ... Sans doute à cause du bois à yoyos? Bien, comment écrivez-vous vos paroles?

— A la dernière minute, chacun y ajoutant son grain de sel.

— Vous avez obtenu le Prix des Variétés Belge. Tournez-vous beaucoup?

— Nous avons cinquante galas prévus en août prochain. Nous préparons aussi un grand show télévisé avec Pierre Desfons.

— Pourquoi êtes-vous venus au MIDEM?

— Pour la forme. Nous avons été gênés par les caméras qui limitaient nos mouvements. Nos gags n'étaient pas prêts avec l'orchestre de service. Si nous y revenons, ce sera avec nos propres musiciens.

— Pensez-vous évoquer les Brutos?

— Le principe, les chanteurs rigolos, est le même mais les moyens sont différents. Ils ne font pas de parodie, utilisent le répertoire mondial et sont essentiellement visuels. Nous, nous faisons nos chansons et pouvons faire rire rien que par le disque.

— Oui, car vous donnez dans la chanson à texte (!). Quels sont vos goûts en matière de musique?

— Alfred aime les crooners, Émile le rhythm'n'blues, Félix les Beatles et

les Beach Boys. Alfred apprécie aussi la bossa nova.

— Et en dehors de la musique?

— Émile s'intéresse à la pellicule et au pilotage d'avion. Alfred aime le ski et s'amuse bien avec son spider 1600 Alfa-Roméo avec lequel il fait 70 000 km par an. Il va d'ailleurs s'inscrire aux cours de formule 3 à Magny-Cours. Notre sonorisateur, Max, a trois moteurs d'Alpine dans sa cuisine. Comme les artistes travaillent spécialement le samedi et le dimanche quand ont lieu les rallyes classiques, Max (dont c'est le hobby) aimerait organiser, pour eux, un rallye spécial en semaine. N'oublions pas que les chanteurs sont des gens qui roulent beaucoup et souvent avec des bagnoles bandantes. Marcel s'intéresse à la photo et au bricolage. Il vous fait une machine à laver avec n'importe quel téléviseur. Chez lui, c'est un chantier. C'est lui qui s'occupait de la sono d'Antoine. Les lampes bougeaient. Il y avait toujours sur scène deux ou trois personnes qui soudaient derrière les amplis. Des fils sortaient de partout et ça fumait. Sacré Marcel!

— Êtes-vous mariés?

— Oui, presque tous, enfin deux le sont devant Monsieur le Maire et deux autres... derrière. Quand nous sortons tous ensemble, avec le petit garçon de Marcel et le chien d'Alfred, nous sommes plus de dix, c'est la caravane.

— Quels sont vos projets ?

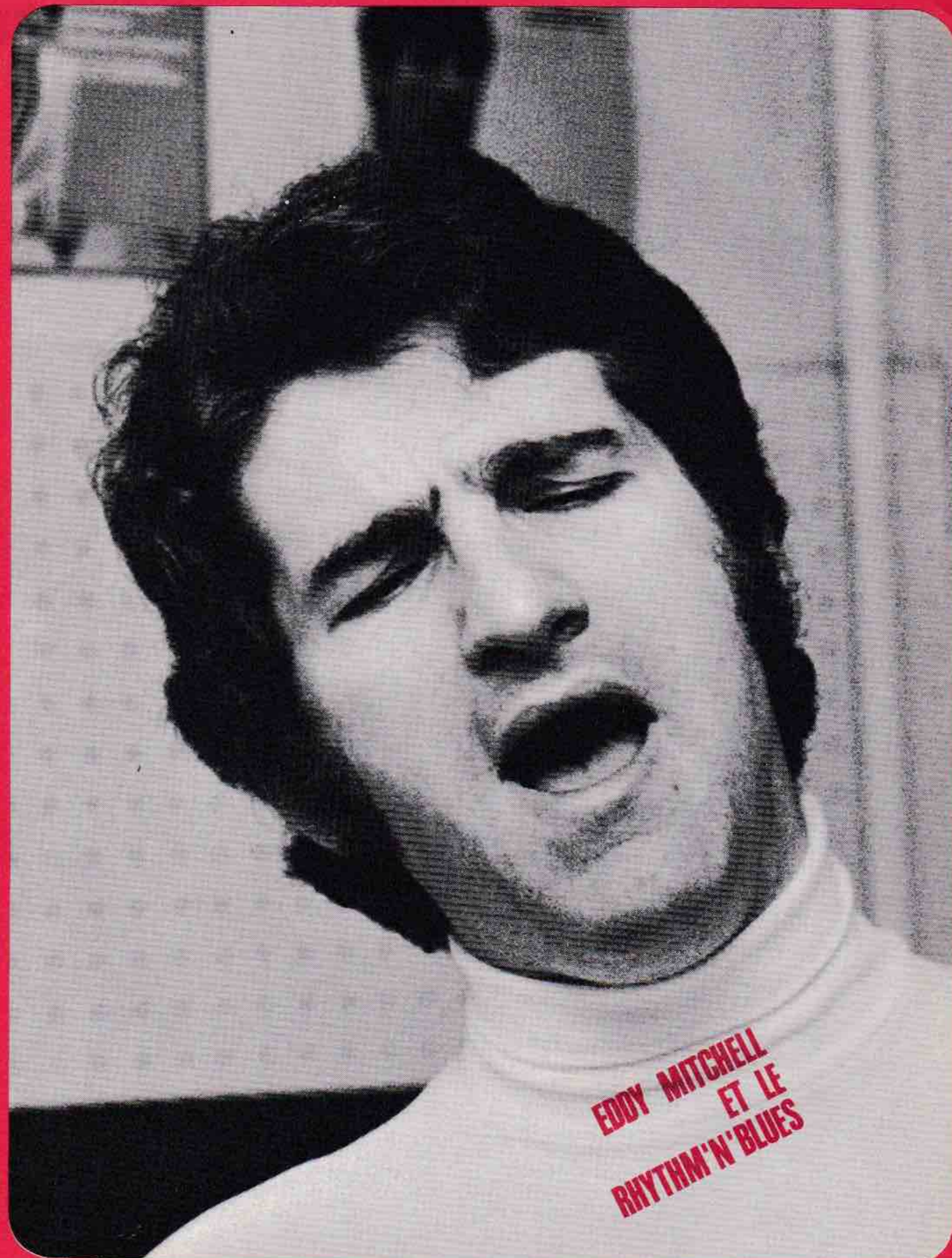
— Chanter dans toutes les langues et tourner un film cet été. On va essayer de faire un scénario « Les Charlots au cinéma ». Nous avons refusé les propositions précédentes.

— Réussissez-vous à être drôles sur commande?

— C'est une question de forme. Les gags viennent d'eux-mêmes. Les nouveautés non prévues nous font éclater de rire sur scène, c'est parfois dramatique, ainsi le jour où, lors de la dernière à Bruxelles, Marcel ne put prendre son accordéon car il était cloué par terre.

— Sacré Marcel...

(Propos recueillis par JEAN TRONCHOT)





IL FAUT D'ABORD PARLER DE NASHVILLE. Très sophistiqué, Nashville. Muscleshools est comme Nashville il y a quinze ans. Nashville, c'était rien du tout et il a fallu des gens comme Presley, Jerry Lee Lewis pour faire de Nashville ce qu'il est devenu. Quand Presley et Lewis ont commencé, ils enregistraient chez Sun, des studios minables, une petite boîte; et puis on s'est mis à parler de Nashville Sound, etc.; et maintenant, il y a une rue à Nashville uniquement composée de studios. C'est à celui qui sera le plus beau. Le plus beau, d'ailleurs, il faut reconnaître que c'est RCA. Tu visites le studio, tu pleures quoi, c'est l'église, avec super-éclairage psychédélique suivant l'humeur du chanteur, le type est assis sur un grand tabouret, très photo de pochette, et le mec : « Ah, là, c'est une chanson triste, envoyez-moi la lumière rouge ! » Enfin, c'est dément, quoi, tout est immense.

+

A MUSCLESHOALS, OU ENREGISTRE STAX, C'EST UNE ÉCURIE. Muscleshools est à cent kilomètres de Memphis, c'est la banlieue. Mais on vous à tous monté la tête, les mecs, on vous a tous vus beaux, parce que les Noirs, là-bas, on n'en voit pas dans les séances. Tous les disques que t'entends d'Otis Redding et tout ça, il n'y a pas de Noirs. Il y a UN Noir, c'est un saxo, il s'appelle Willie Mitchell, Booker T fait quelques séances, de temps à autres. Pour la scène, alors là, d'accord, ils amènent leurs potes. Mais moi, j'ai employé les Noirs un soir, dégueulasse, catastrophe. Ils jouaient comme des sabots, c'est tout. Ils jouaient pas mal, ils avaient le son, si tu veux, mais alors j'y serais encore pour finir le titre. Ils ne lisent pas une note, la feuille, pas terrible; enfin, ils ne jouent bien que par cœur, il aurait fallu leur envoyer les maquettes des disques quinze jours avant. Tous les accompagnateurs sont des Blancs, en studio. Ça vous épate, ça, monsieur, hein? Moi, j'étais vachement surpris, vachement déçu. Quand ils font une tournée, sur scène, ils interprètent des morceaux qu'ils connaissent strictement par cœur, alors, là, ça va. Mais on ne peut pas leur dire « Voilà, les gars, j'ai un nouveau thème, il faut le mettre en boîte ». Ils vont te répondre : « D'accord, on veut bien, on revient la semaine prochaine ».

+

LES DISQUES DE PICKETT, C'EST DES BLANCS. Les disques d'Aretha Franklin, c'est des Blancs. On ne voulait pas le dire, avec Fernandez, on voulait attendre, ça nous paraissait trop énorme. Enfin je crois que le moment est venu !

Eddy,
et ses souvenirs
des U.S.A.
avant son
prochain voyage !



Moi, ma grande révélation, c'est quand les gars d'Otis sont venus à Paris, quand j'ai vu Steve Cropper. A l'entendre, j'étais sûr qu'il s'agissait d'un Noir. Et puis j'ai vu le type, plutôt style Gégène, tu vois, la zone et tout. Bien sûr, les gars peuvent s'adapter, si, au cours d'une tournée, Percy Sledge crée une nouvelle chanson, les autres suivent, ils ont le temps de s'adapter, ils peuvent l'enregistrer avec Percy; mais ça n'est pas du travail de studio, ça. Les musiciens de jazz savent faire du studio, à New York. Mais, dans le Sud, dans le rhythm and blues, ils n'en sont pas encore là. Mais alors, évidemment, en Europe quand on écoute le disque, on est là: « Ah, les Noirs, quel swing, et tout! » Évidemment, quand tu sais... « Ils ont ça dans le sang! » Tous les clichés!

QUAND JE SUIS ARRIVÉ, IL Y AVAIT BEN E. KING QUI ENREGISTRAIT. Très décontracté. Il avait fait une musique et il ne trouvait pas de paroles. Alors un des types de l'orchestre était en train de les composer en bouffant un hamburger en face. Nous, on arrive en bons européens: « Alors, aujourd'hui, on va faire tel titre, demain nous reprendrons là ». Pas du tout, on va boire un verre, après ça on y retourne, on ne sait plus très bien l'heure qu'il est. Ce qui était terrible, c'est de voir Fernandez arriver, impeccable, cravate, et puis le lendemain Lewis, pas très propre, pas rasé: « Allez, on va boire un Coca! » Dans les studios, il n'y a pas de rouge, les gens entrent et sortent pendant qu'on enregistre. Ils travaillent avec un mauvais matériel d'occasion. Seulement, voilà, ils adorent leur métier. Ils ne sont pas foutus de jouer autre chose que ce qu'ils aiment, mais ils adorent ça, ils sont sympas.

IL FAUT ÊTRE LÀ, AVEC EUX, DISCUTER, FUMER UNE CIGARETTE, BOIRE UN VERRE. Alors là, tout va bien. On termine vers minuit et demi, et là, première chose que font les gars, ils filent au studio d'en face voir ce que les copains ont fait. Il est déjà deux heures du matin. « Ouais, c'est pas mal, mais venez voir ce qu'on a fait! » Crac, on retourne au premier studio. Tout le monde écoute jusqu'à trois heures du matin, et puis après on va boire un verre.

ON AVAIT FAIT DES RERECORDINGS DE CHŒURS, ENTRE SIX ET SEPT HEURES, et eux, entre-temps, étaient partis à Memphis, à cent bornes pour une séance et ils revenaient à neuf heures. Nous, on s'affolait: « Ils ne

seront jamais là », enfin, l'angoisse et tout ça. Effectivement, les types arrivent à onze heures du soir, décontractés: « Ça fait rien, on finira à trois heures, c'est pas grave ». On les compte et il en manquait un, le trompette. « Ah, oui, et bien sa femme est à Memphis, alors il est resté avec elle ». Nous, tout de suite inquiets! « Ah mais, ça fait rien, on va aller réveiller le gars des Mar-kees, là, le petit trompettiste! » Allez, hop, ils l'ont réveillé, le type est arrivé avec les yeux pleins de mites!

ET ATTENTION, LA-BAS, LES SECTIONS RYTHMIQUES SONT PAYÉES A LA SÉANCE mais les cuivres sont payés au titre. C'est-à-dire que si les vents n'arrivent pas à mettre en place assez vite, tant pis pour eux, ça leur apprendra!

D'AILLEURS, LES DÉBUTS D'OTIS REDDING CORRESPONDENT BIEN A CETTE AMBIANCE: il est arrivé un jour au studio alors que la séance était finie plus tôt que prévu et il s'est pointé en demandant si on pourrait le laisser essayer un ou deux thèmes avec les gars de l'accompagnement. On lui a dit « Oui, oui », et c'est comme ça que ça a démarré. Je ne vois pas tellement ça en France!

A part ça, en ce moment, j'écoute Gil Evans. Ses arrangements sont formidables. (propos recueillis par PHILIPPE KOECHLIN)



— Herbert, tu viens de sortir trois EP et un LP en un an, je crois, est-ce que ce sont vraiment les disques que tu voulais faire?

— A peu de choses près, c'est ça.
— Quel est ce « peu de choses »?
— Après, quand on écoute, quand le travail est fini, on trouve toujours à redire. On pense toujours qu'il y a mieux à faire pour la prochaine fois.
— Penses-tu que les disques de rhythm'n'blues peuvent avoir du succès en France, chantés par un Blanc et en français?

— Pourquoi pas? Ça a bien marché en Angleterre. Il faut seulement trouver le moyen de les faire en français. Pas comme les Américains, parce que les Américains travaillent à leur façon, les Anglais aussi et il ne faut pas les copier. Ce qu'il faut faire surtout en France, c'est du R'n'B accessible à tout le monde, en français. C'est difficile.

— De toutes tes chansons, celle que je préfère, c'est « Si je ne t'aimais qu'un peu »; « Si j'avais le courage » est bien également. J'aime moins l'adaptation de « The letter ».

— Quand on l'a enregistrée, c'était un truc qui nous plaisait beaucoup. Trop

vite. Finalement, ça ne nous a servi à rien de le faire.

— Mais, en France, est-ce si difficile de trouver de bonnes chansons de rythme?

— Originales? Personnellement, je n'en connais pas. Ou alors, ceux qui les font sont encore anglais, comme Micky et Tommy qui composent des originales, des trucs extras. Mais ils sont anglais. Des Français je n'en connais pas beaucoup.

— Les Français sont plutôt axés sur les mélodies, non?

— On peut très bien prendre des mélodies et faire un fond de R'n'B, un arrangement rhythm'n'blues. Mais après, il y a des tas de gens qui disent: « Oui, mais ça n'est plus du tout comme d'habitude. Ce n'est pas du R'n'B américain, etc..., etc... ». Alors, qu'est-ce qu'il faut faire? Moi, je choisis des chansons anglaises ou américaines qui ne sont pas connues et je les fais passer par des originales... De toute manière, il faut évoluer. Je ne tiens pas du tout à rester 100% R'n'B.

— Quels sont les chanteurs qui t'ont le plus influencé?

— Le premier que j'ai écouté, c'est

Redding. Mais ce n'est pas lui qui m'a le plus influencé. C'est Howard Tate. J'ai un culte pour Howard Tate, qui n'est pas encore connu. « Si je ne t'aimais qu'un peu », c'est de lui. Alors lui, j'ai tous ses disques chez moi, et j'écoute ça à longueur de journées.

— Mais tu n'écoutes pas que ça quand même?

— Non, mais Howard Tate vient en premier. J'écoute aussi Otis Redding, James Brown, je n'aime pas tellement finalement parce qu'il vient encore de sortir un disque qui ressemble à tous ceux qu'il a déjà faits. Et ça me lasse, finalement. Il y a les Young Rascals. J'adore les Young Rascals, Les Small Faces, les Beatles, les Moody Blues aussi, mais ça encore, c'est un cas particulier. Chez moi, j'ai des disques de tout le monde mais j'en reviens à Howard Tate, c'est quand même lui que je préfère.

— Des Français?

— Difficile à dire parce qu'il n'y en a pas beaucoup, en dehors de Johnny et d'Eddy Mitchell.

— Sur scène, qu'est-ce que ça donne?

— Je ne fais pas encore de scène pour le moment. J'ai fait des galas. Deux ou

LEONARD QUE VOICI



trois par mois, uniquement. Je suis en train de prendre des cours de chant, parce que je n'arrive pas encore bien à placer ma respiration. Je prends des cours de télé, des cours d'un peu tout, avec Lee pour la scène. Je commencerai à faire de la scène à partir du mois de juin-juillet. Deux ou trois fois par mois parce que j'ai des propositions intéressantes. C'est tout. Et je fais de grands trucs comme le gala de Grenoble, des Musicoramas...

— Mais tu n'es pas un petit nouveau?

— Ça fait cinq ans que je fais de la scène, sous des formes différentes, sous des noms différents, avec les Lionceaux, avec Antoine... Enfin, j'en ai surtout fait comme musicien, pas comme chanteur, seul face au public.

— J'imagine que ce ne doit pas être tout à fait la même chose?

— Ça fait tout drôle. Surtout qu'en plus, avant, j'avais toujours une guitare en main. Ça occupait. Maintenant, je n'ai plus de guitare. Je n'ai plus qu'un micro. Alors, il faut tout réapprendre. Le micro, ça fait vingt centimètres de long, une guitare, ça fait du poids et un petit peu plus d'un mètre.

— Et puis, on a deux mains et il faut les occuper?

— On a deux mains, oui! Il faut apprendre. Il faut regarder un tas de gens, non pas pour les copier mais pour les prendre en exemple. Puisque les gens viennent, dépensent de l'argent pour nous voir, il faut bien les contenter. Si je faisais de la scène maintenant, je serais devant le micro et je ne saurais pas trop quoi faire. Bien que j'ai déjà vu pas mal de choses, je ne suis pas encore prêt.

— Quels sont les gens que tu as vus sur scène et qui t'ont le plus impressionné?

— J'ai vu Brown, je crois que c'est le meilleur que j'ai vu jusqu'à maintenant. Je n'ai pas vu Redding parce que j'étais à Londres, en train d'enregistrer. Johnny, bien sûr. Johnny sur scène, c'est monstrueux. J'ai vu Claude François qui à mon avis est très bien mais qui se fait beaucoup aider par les quatre jeunes filles qu'il a autour de lui. C'est bien comme show, très visuel. J'ai vu les Supremes qui sont tout à fait différentes, le contraire des autres parce qu'elles bougent un minimum mais leur façon de bouger est extraordinaire.

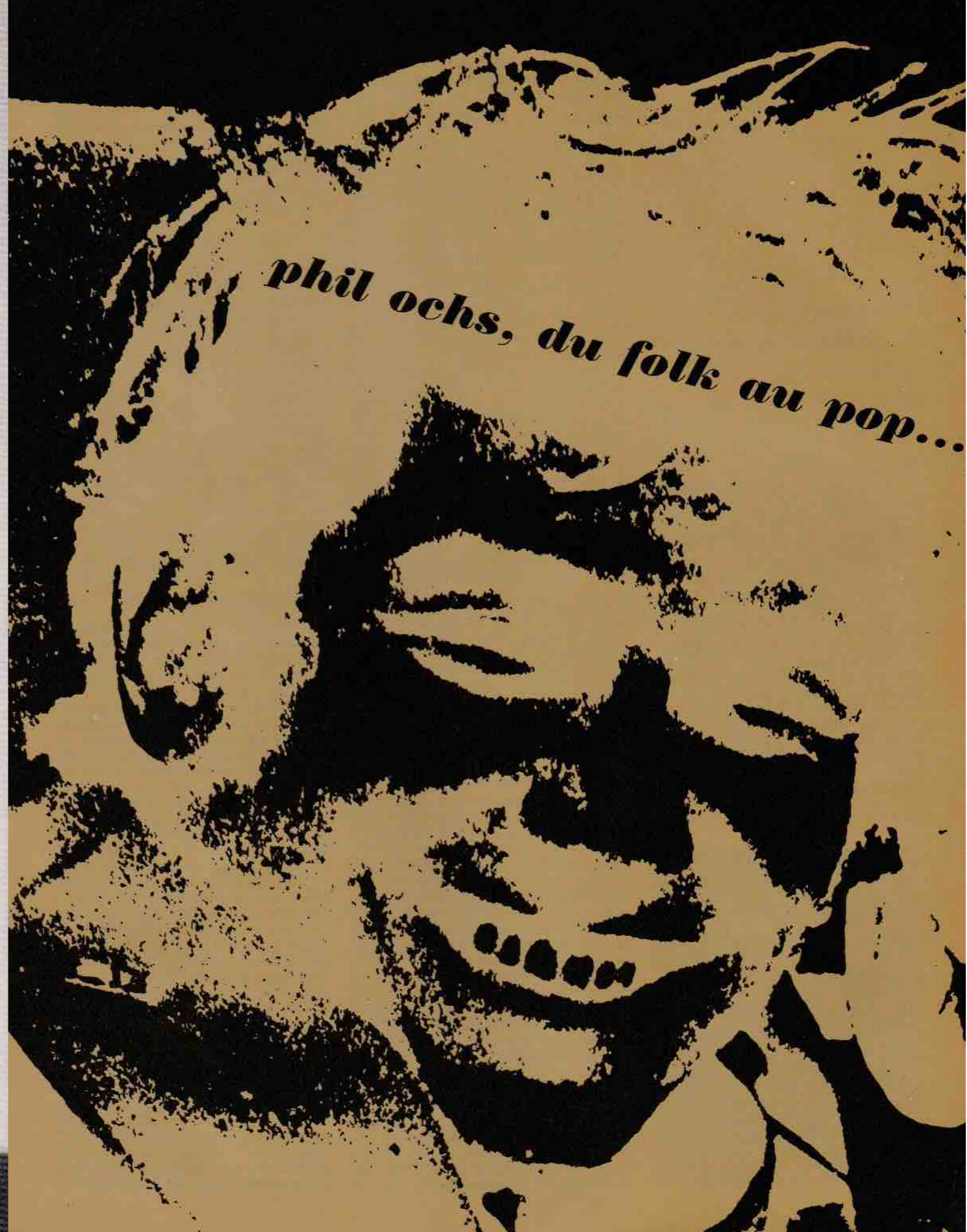
— Comment imagines-tu, maintenant, de passer sur scène? En bougeant beaucoup?

— Non, parce que si je bouge beaucoup,

on va dire : « Il fait comme Johnny, il fait comme Claude François, comme James Brown ». Alors ça, ça ne m'intéresse pas, et de plus, je ne suis pas du tout un bougeur de nature. Je préfère bouger d'une façon intelligente, comme les Supremes, bouger d'une façon qui ne soit pas la déboulerie complète... faire des sauts de 350 mètres de haut, ou faire des grands pas comme Redding de gauche à droite... Parce que ça ne sert à rien. Il faut bouger à sa façon. Il faut trouver une façon de bouger. Je crois que je l'ai trouvée. On est en train de la travailler d'ailleurs avec Lee.

— Et pour les émissions de télé, comment fais-tu?

— Une émission de télé, c'est encore plus difficile. On a plein de gens autour... des maisons concurrentes, des public-relations d'artistes différents et qui sont là, qui te regardent. Dès que tu fais une petite bêtise, ça fait tout de suite le tour de Paris. C'est très intimidant. Parce que moi, quand j'arrive dans un studio de télé, je suis tout petit. Je suis tout angoissé parce que je vois un tas de gens et j'essaie de faire le moins d'idioties possible. J'aime bien faire des télé... D'ailleurs, il le faut. (propos recueillis par PIERRE CHATENIER)



Une dimension nouvelle dans la chanson ?

« Il marche sur la mer et il crie vers le bord,
 « Pourtant plus fort il crie plus longtemps on l'ignore ;
 « Car le vin de l'oubli est bu jusqu'à la lie
 « Et les marchands des masses doivent presque se faire prier,
 « Jusqu'à ce que le géant sache que quelqu'un le fait marcher
 « Et puis tape à sa porte.... »
 Quelle est donc cette bête curieuse, demandez-vous? Ne cherchez plus : c'est le quatrième des dix couplets de « The crucifixion », le morceau roi du dernier 30 cm de Phil Ochs, intitulé « Pleasures of the Harbor » (« Plaisirs du Port »). Dès la première audition de « The crucifixion », on est subjugué par son originalité vraiment saisissante : les mots les plus recherchés deviennent bien plats pour décrire ce monument de huit minutes et quarante-cinq secondes, accompagné d'une inquiétante musique électronique et aussi apocalyptique que les paroles elles-mêmes! Tenez, je ne peux y résister, en voici quelques autres, pour vous mettre un peu mieux dans l'ambiance, en attendant que le disque soit en vente chez nous :
 « Ils disent qu'ils ne peuvent le croire, c'est une honte sacrilège,
 « Or qui voudrait blesser un tel héros du jeu?
 « Mais vous savez, je l'avais prévu, je savais qu'il devait tomber ;
 « Comment cela s'est-il passé, j'espère que sa souffrance fut brève ;
 « Dites-moi chaque détail, il me faut tout savoir,
 « Et avez-vous une photo de la douleur?... »

C'est en vain que l'on évoquerait certaines pages d'Edgar Poë, l'un des poètes préférés de Phil Ochs, ou de Rimbaud : car en plus, il y a la musique, et quelle musique! C'est peu dire qu'avec son disque « Pleasures of the Harbor », Ochs est « dans le coup » : il est plutôt en avance sur le coup en question. Ce disque colossal est une passionnante synthèse de plusieurs styles qu'auparavant l'on croyait incompatibles, et nous allons y revenir. Phil Ochs a passé la majeure partie de sa jeunesse dans l'Ohio et plus précie-

sément dans la « petite » ville de Columbus. Il a obtenu un diplôme de journaliste à l'Université de cet état.

DES DÉBUTS PROMETTEURS

Actuellement, il est âgé de vingt-six ans et supposé marié. Or donc, notre héros s'adonna d'abord au journalisme, mais pas du tout dans le style ordinaire du type « Washington Post » ou « Herald Tribune » ; non. Il était plutôt, et est toujours, attiré par les journaux en colère, les anticonformistes, la presse estudiantine et, plus récemment, la presse « Underground ». Et puis, passionné de musique et grand admirateur de Woody, bien sûr, mais aussi de Pete Seeger, de Bob Gibson, il eut un jour l'idée de composer à son tour des chansons. Sa première originalité fut de faire proprement dit du « journalisme musical », ce qui donne un sang nouveau et au journalisme et à la chanson. Et puis, vous vous en doutez, c'est rudement plus agréable. Phil, lui, sut dès le début se mettre au diapason en rendant compte, à l'aide de sa guitare, du genre d'événements importants que les folliculaires ordinaires se contentent de reléguer aux « chiens écrasés » ! Par exemple, le meurtre de certains chefs noirs intégrationnistes par certains chiens blancs ségrégationnistes : l'histoire de Medgar Evers, en particulier, fit beaucoup de bruit (au figuré comme, hélas, au « propre »). Medgar Evers, élève du Pasteur Martin Luther King, a été immortalisé dans une des chansons les plus célèbres de Phil, qu'il écrivit lorsqu'il sut le martyre de Medgar assassiné en 1963 par des flics :

« Pendant que nous attendions l'avenir, la liberté sur terre,
 « Ce pays a gagné un tueur et ce pays a perdu un homme ;

« Trop de martyrs et trop de morts,
 « Trop de mensonges et trop de mots vides furent dits,
 « Trop de fois pour trop d'hommes en colère :

« Que cela plus jamais ne soit ! »
 Très vite, les chansons d'Ochs amènent son public à une prise de conscience politique et sociale (ce n'est nullement pompeux de le dire) : ce qui compte pour lui, ce n'est pas une espèce d'engagement facile, accepté de tout le monde, à la mode même (c'est affreux, mais il y a des gens qui en sont arrivés là!) ; non, ce qui compte pour Phil, c'est peut-être, à sa manière, de purifier le monde qui l'entoure de ses tares fondamentales les plus graves, pas toujours les plus connues : la violence et la finance, cela oui, on le sait, mais l'idée illusoire de la démocratie et de la prospérité générale, derrière laquelle se cachent de cruelles contradictions, cela, on le sait moins : par exemple, les restrictions sur les voyages. Depuis 1962, les Américains n'ont normalement plus le

droit d'aller à Cuba, sans un visa spécial très difficile à obtenir. Or certains, comme William Worthy, ont protesté et continué d'y voyager. Phil a dédié une chanson à cet apôtre de la paix, et en voici le refrain (l'astuce repose sur le fait que Worthy, le nom du héros, est aussi l'adjectif Anglais qui signifie « digne ») :

« William Worthy n'est pas digne de franchir nos frontières,
 « Il est allé à Cuba, il n'est plus Américain ;
 « Mais quand même ça fait drôle d'entendre le ministre dire :
 « Vous vivez dans le monde libre, dans le monde libre vous devez rester !... »
 (Cette chanson a bien sujet de reprendre du service ces temps-ci, vous êtes au courant?)

Le premier LP de Phil Ochs sort chez Elektra à la fin de 1963. Il s'intitule « All the news that's fit to sing » (« Toute l'actualité bonne à chanter »). Déjà alors, son jeune talent avait été reconnu à l'étranger : un grand poète, en même temps que grand apôtre de la liberté lui-même, a cité un extrait de Phil Ochs en exergue de l'un de ses recueils de poèmes ; et ce poète n'est autre que... Louis Aragon. Mais oui! Raison de plus pour que les Français fassent enfin la connaissance de Phil Ochs...

IRONIE ET CYNISME

Arrêtons-nous encore un instant sur « Lou Marsh » qui était la pièce maîtresse de ce premier disque. L'un des procédés favoris et très efficaces de Phil, c'est d'attaquer la violence par la violence. Lou Marsh, ce jeune chrétien sincère et idéaliste, fut sauvagement assassiné à New York il y a quelques années ; et c'est sauvagement que Phil, sur une musique lancinante d'une rare beauté, décrit sa mort :

« Il y avait deux bandes approchant, au quartier espagnol d'Harlem ;
 « L'odeur du sang était dans l'air, le défi était lancé ;
 « Il sentit leur haine aveugle et voulut leur sauver la vie ;

« Mais pour toute réponse il reçut leurs poings, leurs pieds, leurs couteaux :
 « Et maintenant les rues sont vides, maintenant les rues sont noires... »

Une autre « fine fleur » de son écriture, c'est une ironie mordante, qui confine parfois au cynisme. Elle s'exprime surtout dans des « talking blues » dont il a le secret, où des flots de paroles bien choisies viennent rendre drôle ce qui ne l'est pas du tout, par exemple la crise cubaine où il prête à Khrouchchev le mot « better red than dead » (« mieux vaut rougir que mourir ») ; ou bien dans « Talking Vietnam », le soldat américain qui a bien appris sa leçon nous dit : « Manœuvres est le mot que nous employons ; mot commode à avoir dans le cas où nous perdons ! ». Deuxième LP

chez Elektra, environ un an plus tard, et la chronique continue, plus virulente que jamais : il y passe en revue la mort de Kennedy, la campagne électorale qui suivit, annonce qu'il ne marche plus pour le Vietnam dans « I ain't marchin' anymore », l'été brûlant dans les villes du Sud est évoqué dans

« In the heat of the summer » de manière poignante :
 « Dans les rues l'on entendait
 « Les briques lourdement voler :
 « Où donc, où donc sont les langues d'argent des Blancs,
 « Qui ont oublié d'écouter les avertissements? »

LA CONTROVERSE

C'est l'attaque et la controverse sur tous les fronts : il critique violemment son pays, mais il écrit « Power and the Glory », le plus bel hymne à la gloire des États-Unis depuis « This land is your land » de Woody. Justement, ce doit être parce qu'il aime tant son pays que cela lui fait mal de le voir en guerre. Il s'insurge contre le militarisme, la droite conservatrice et leurs méfaits, mais il tourne les libéraux en dérision (ils sont dangereux, car rassurants dans leurs bonnes intentions). D'où « Love me, I'm a liberal », où l'un d'eux confesse :

« Quand j'étais jeune j'étais un peu fou,
 « J'allais même à des réunions socia-

listes ;
 « Mais je suis devenu plus sage en vieillissant :

« Ne me parlez surtout pas de révolution ;

« Aimez-moi donc : je suis libéral ! »
 Les chansons d'Ochs, bien sûr, sont un peu comme de la nitroglycérine : à manipuler avec prudence, sinon ça fait mouche à tous les coups! C'est pourquoi beaucoup de chaînes de radio et de télévision l'ont tenu à l'écart de leurs émissions : il donne mauvaise conscience, il déconcerte, il scandalise.

Au début, à ceux qui lui demandaient « Are you a folksinger? » il répondait : « Non ; je suis chanteur d'actualité ». Récemment, pour clouer le bec à un prétentieux qui voulait savoir s'il croyait aux chansons engagées, ceci : « Non, mais l'argent est bon à prendre ! » Quoi qu'il en soit, il s'est fait un public très important et il a rempli les grandes salles de concerts américaines (entre autres, trois fois Carnegie Hall en deux ans!), des universités, des stades, des festivals de folklore ; il s'est produit, hors de chez lui, au Canada, au Danemark, en Norvège, en Angleterre deux fois. La France? Oui, il y songe : ce serait pour cette année en même temps que l'Allemagne de l'Ouest. Ochs est passionnant à suivre, ... si l'on peut, car il évolue très vite (c'est Bob Dylan soi-même qui l'a dit). J'ai voulu pour vous l'interroger par lettre, faute d'aller le voir chez lui.

Les questions lui furent transmises au téléphone par son imprésario et frère, de New York en Californie, où il se trouvait ces derniers temps. Voici quelques-uns de ses propos :

« LES INTERVIEWS : je n'aime pas beaucoup ça et j'y réponds très brièvement. Je préfère que l'on cite mes chansons, si l'on veut savoir mes idées.
 LES AUTRES AUTEURS AMÉRICAINS DE CHANSONS : Bob Dylan évidemment, mais aussi Tim Hardin et David Blue sont mes préférés depuis quatre ou cinq ans.

MES MEILLEURS AMIS : Zal Yanovsky (ancien guitariste des « Lovin'Spoonful »), Judy Henske (extraordinaire chanteuse de folklore), David Blue et Éric Jacobsen (directeur des Lovin'Spoonful et Sopwith Camel).

LES GENS QUE J'ADMIRE LE PLUS : les mêmes, plus John Lennon, Paul McCartney et Mick Jagger.

... ET CEUX QUE JE HAIS LE PLUS : Lyndon Johnson et Richard Nixon.

LA GUERRE : en général (!) méprisable et inutile ; au Vietnam, criminelle.

L'AMOUR : d'accord, à petites doses... (sic).

MARTIN LUTHER KING : efficace, mais pas très enthousiasmant.

STOKELEY CARMICHAEL : très efficace, très enthousiasmant et très nécessaire.

JOURNALISME : j'en fais moins, depuis que j'écris des chansons et, en outre, des poèmes (moyenne : un par jour). J'écris parfois dans la presse « Underground » (« Los Angeles free press » et « Village voice »).

DIEU : je crois en Dieu, mais pas à l'Église. C'est ce qu'explique la chanson « Cannons of Christianity ».

COMMUNISME : bon pour les pays sous-développés, pas pour tout le monde ; mieux pour le Vietnam, cependant.

LA MORT : la dernière déchéance.

L'OPINION PUBLIQUE AMÉRICAINE : elle a en moyenne dix ans de retard sur les faits. Personne n'a jamais été trop loin en la sous-estimant ;

L'EFFET DES CHANSONS D'ACTUALITÉ SUR L'ESPRIT DES GENS : mon expérience personnelle m'a montré que souvent les gens revenaient à moi un an et quelques après avoir entendu mes chansons, en disant qu'alors seulement ils avaient commencé à se poser des questions sur la guerre, entre autres.
 MES PROJETS : cette année, tourner un film. Une comédie musicale, qui ne ressemblera en rien à quoi que ce soit d'existant ! »

Et en attendant le Phil Ochs cinéaste, sachez encore que le chanteur a une voix assez dure et métallique, cadrant parfaitement avec les thèmes qu'il traite. La voix s'est un peu assagie dans son dernier disque ; c'est que, laissant un peu de côté la politique

étrangère et les affaires sociales, il est revenu à des préoccupations plus intimistes : sur un ton souvent badin ou charmeur il dénonce, non plus les manifestations extérieures du mal, mais ses causes profondes : l'indifférence ou la sottise. Peut-être est-il par là encore plus réaliste que Dylan. Il change? Oui : son style musical folklorique, dépourvu du début, a fait place, avec le 30 cm A & M « Pleasures of the Harbor », à un style très « pop » qui devrait élargir son public déjà nombreux. Car, par-dessus tout, Phil désire communiquer de plus en plus avec les gens. Le « Melody Maker » s'est montré on ne peut plus élogieux à son égard, en déclarant : « Si quelqu'un devait être en mesure d'allier la musicalité des Beatles aux talents poétiques de Dylan, ce quelqu'un serait sûrement Phil Ochs ». Les Français auront l'avantage de le découvrir tout à la fois : l'ancien et le nouveau. Car si « The Crucifixion » peut, malgré sa durée exceptionnelle, franchir les barrières des émissions « pop » de radio, ce sera la ruée vers les bacs à disques! Alors Phil changera et progressera sûrement encore ; comme dit sa chanson « Changes » :

« Assieds-toi à mes côtés, viens aussi près que l'air ;

« Partage un souvenir de gris ; et promène-toi dans mes mots

« Et rêve des images que je joue
 « — des changements ! »

JACQUES VASSAL
 Discographie (États-Unis et Angleterre seulement... pour l'instant) :

1^o Trois 30 cm. Elektra :
 — « All the news that's fit to sing », EKL-269 ;

— « I ain't marchin' anymore », EKL-287 ;
 — « Phil Ochs in concert », EKL-310.

2^o Un 30 cm A & M :

— « Pleasures of the Harbor », SP 4133.
 N. B. Elektra est représenté en France par Vogue, et A & M par Pathé-Marconi.

J. V.



— Serge Reggiani, vous avez fait une tournée triomphale dans les Maisons de la Culture et dans les centres dramatiques. Vous avez été plébiscité dans l'enthousiasme par les étudiants à la Mutualité, et vous avez vendu 70.000 30 cm. en...

— Non, 100.000 en six mois. En fait, on a atteint les cent mille hier, en même temps que la dernière à Bobino, ce qui est assez extraordinaire. Ce qui me fait très, très plaisir, car ça prouve la confiance que me font les gens ; et c'est en même temps ce qui est difficile à soutenir. Autrement dit, il va falloir la mériter.

— De plus, vous faites beaucoup de télévisions, beaucoup de radios. Et tout cela a surpris pas mal de directeurs artistiques sur la place de Paris ; ça a été très subit, très rapide. Comment l'expliquez-vous ?

— C'est difficile ; je peux essayer d'en donner une explication, sans certitude. Il y a eu l'élément surprise qui a joué. On a dit pendant quelques mois : encore un comédien qui chante — comme s'il y avait beaucoup de comédiens qui chantaient, ce qui n'est pas tout à fait le cas — ; enfin on a dit ça, et il est vrai que, pendant un certain temps, ici et là, en banlieue et en province, j'ai été reçu

d'une manière très tiède. Il est vrai également que j'avais beaucoup de progrès à faire ; il y avait donc un vague préjugé, ce qui est normal. On a pensé aussi que, comme on me voyait peu à Paris, peu dans les films, j'avais besoin de faire quelque chose. En fait, on me voyait beaucoup ailleurs ; dans ce domaine, je cite toujours l'exemple de Michel Auclair, qui fait une grande carrière de comédien chez Planchon. J'ai tourné deux films, en Italie, qui ne sont pas encore sortis en France. L'année précédente, j'avais fait « La 25^e heure » et « Les aventuriers ». Tout allait donc très bien pour moi, mais jamais avec l'esbrouffe habituel du vedettariat, et je n'avais pas **besoin** de la chanson. Pour en revenir à notre explication, il y a eu un état d'esprit particulier qui a fait que la surprise a été finalement bonne, qu'elle a joué dans le bon sens. Mais il y a un élément plus déterminant, c'est que — sans vouloir employer de grands mots — je chante ce que j'aime. Je n'ai pas voulu chanter pour gagner ma vie, ni pour gagner de l'argent. J'ai 45 ans et je chante les choses de la vie que je connais ; il se trouve que ce sont les mêmes que celles que connaît le public. Je ne peux pas chanter une chanson

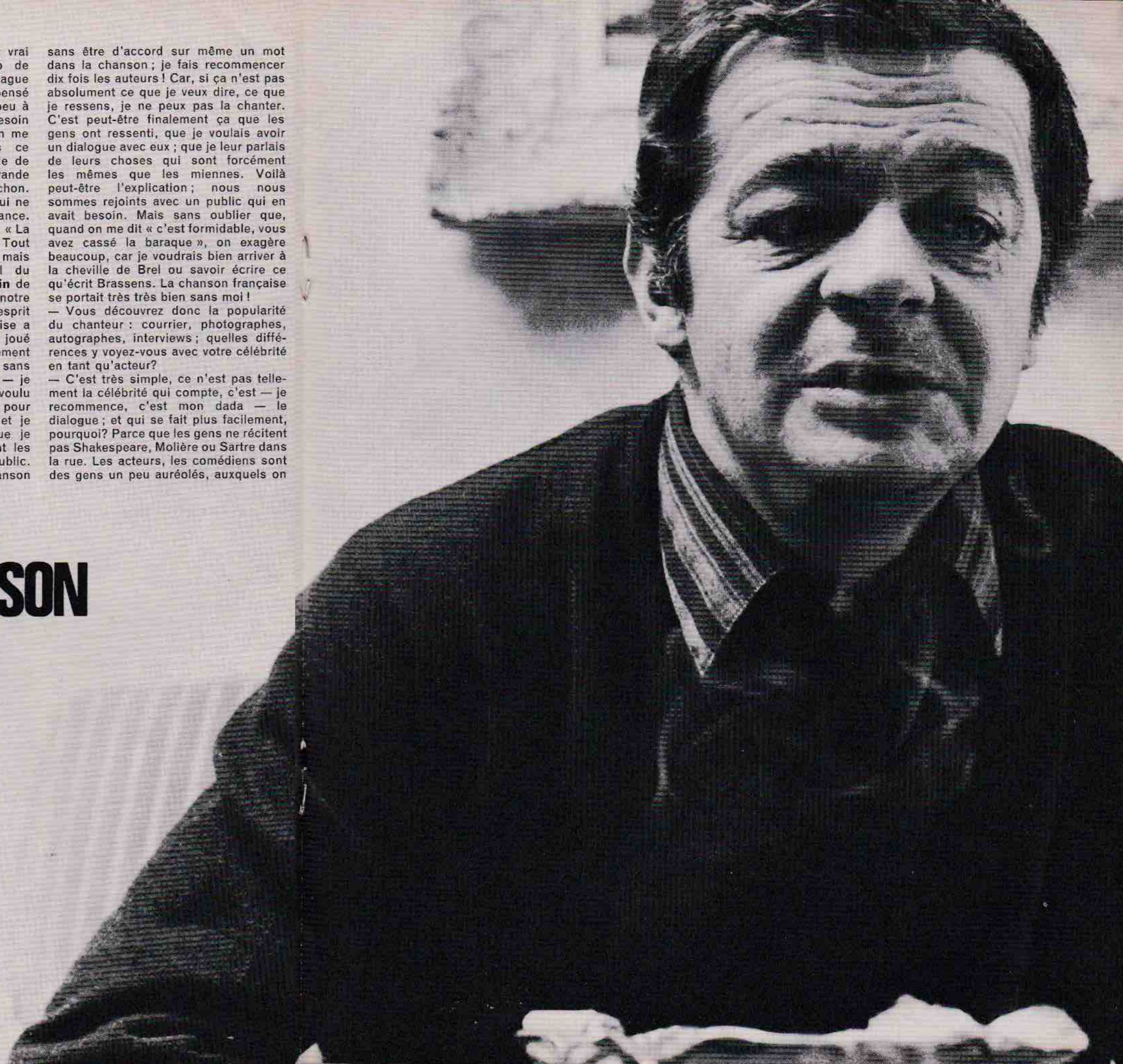
sans être d'accord sur même un mot dans la chanson ; je fais recommencer dix fois les auteurs ! Car, si ça n'est pas absolument ce que je veux dire, ce que je ressens, je ne peux pas la chanter. C'est peut-être finalement ça que les gens ont ressenti, que je voulais avoir un dialogue avec eux ; que je leur parlais de leurs choses qui sont forcément les mêmes que les miennes. Voilà peut-être l'explication ; nous nous sommes rejoints avec un public qui en avait besoin. Mais sans oublier que, quand on me dit « c'est formidable, vous avez cassé la baraque », on exagère beaucoup, car je voudrais bien arriver à la cheville de Brel ou savoir écrire ce qu'écrit Brassens. La chanson française se portait très très bien sans moi !

— Vous découvrez donc la popularité du chanteur : courrier, photographes, autographes, interviews ; quelles différences y voyez-vous avec votre célébrité en tant qu'acteur ?

— C'est très simple, ce n'est pas tellement la célébrité qui compte, c'est — je recommence, c'est mon dada — le dialogue ; et qui se fait plus facilement, pourquoi ? Parce que les gens ne récitent pas Shakespeare, Molière ou Sartre dans la rue. Les acteurs, les comédiens sont des gens un peu auréolés, auxquels on

REGGIANI LA CHANSON ET LUI

Quand la chanson
devient aussi pure
qu'un folklore...



ne touche pas. Tandis que tout le monde chante dans la rue. Alors, on fait comme eux, on entre chez eux, et nous sommes donc un peu de la même famille. J'apprécie cela d'autant plus qu'aujourd'hui, faute de metteurs en scène généreux — pas faute d'auteurs de théâtre, on n'en manque pas, croyez-moi —, nous avons, au théâtre, des synthèses, des analyses, bref des pièces finalement ennuyeuses. Ces gens-là qui livrent souvent — pas tous, pas les Planchon ou les Vilar, ou quelques autres, qui sont des gens admirables — des analyses, font que les gens s'ennuient merveilleusement au théâtre et nous auréolent. Tout cela devient épouvantablement intellectuel, avec une saveur d'engagement, et d'un engagement sans générosité. Alors ça devient un snobisme, ce qui fait que le public populaire va peu au théâtre, même quand on met les places à 500 F. Il y a quelque chose qui ne va pas là-dedans. Or, quand vous chantez, vous pouvez dire autant de choses directement et chaleureusement que dans Shakespeare ou Molière. Alors le public populaire vient ; je n'ai plus mon auréole, je ne suis plus l'Acteur, je suis quelqu'un qui dialogue avec un public qu'il aime. Voilà ce que cela m'a apporté et ce que j'en attendais.

— Comment voyez-vous votre public, et comment l'affrontez-vous ?

— Je crois que si l'on n'a pas l'adhésion générale du public, on a tort. La chanson, comme le théâtre, le cinéma ou la littérature, c'est pour tout le monde. Si on se fait trop rare ou trop intellectuel, on finit par travailler en vase clos et par devenir un vieil intellectuel prétentieux.

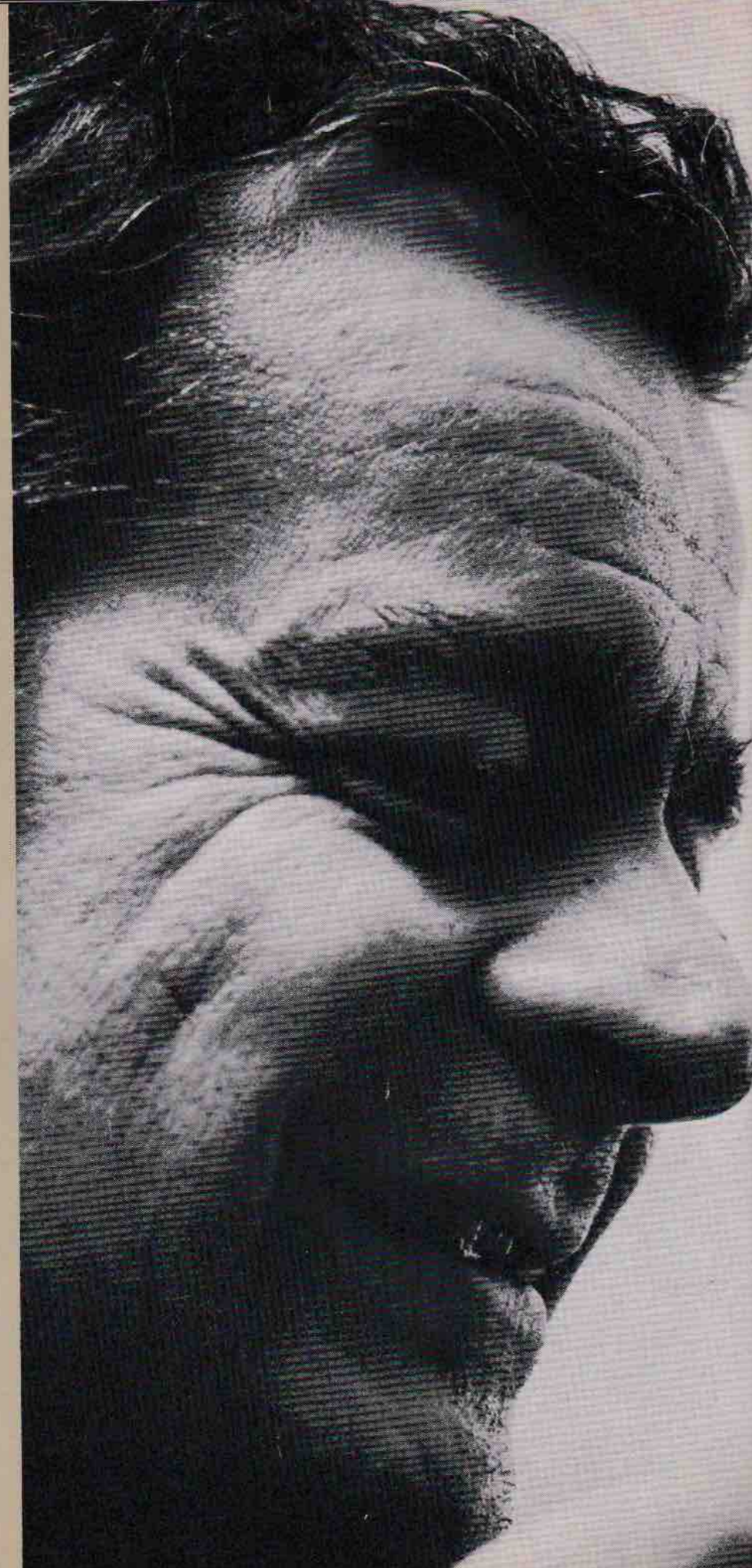
— Donc vous attachez une grande importance à l'opinion des autres ?

— Oui, beaucoup, mais je ne pars pas de l'opinion générale pour faire ce qui leur plaît. Je l'amène à moi. J'ai prétendu qu'on pouvait dire Baudelaire, Rimbaud ou Prévert à Bobino, qui est la salle la plus populaire de Paris, et tout le monde m'a traité de fou. Je leur ai fait confiance et je leur ai dit Rimbaud et Baudelaire et Prévert ; et ils ont été heureux de cela. Ils comprennent très bien, même s'ils n'ont pas tous lu les livres. Il y a la culture livresque, mais il y a aussi la culture profonde qu'ont les gens du peuple, et qui est fondée sur la sensibilité.

— Avez-vous le sentiment de faire des concessions ?

— Non, et je ne dois pas en faire. Il faut continuer à travailler sur ce qu'on aime et dire ce qu'on aime. Faire des concessions, c'est aller vers un soi-disant goût du public, pour essayer de leur plaire : ça, ce serait une concession terrifiante et j'essaie de ne pas la faire. Mais où est-ce que ça commence, où est-ce que ça finit, je n'en sais rien.

— Que pensez-vous d'un phénomène



récent dans la chanson qui fait de jeunes chanteurs de dix-huit ans des vedettes ? Au point qu'on en arrive à être surpris de votre propre succès à 45 ans.

— Pour moi, ça vient de ce que la chanson est davantage dans le vent ; c'est une entreprise financière. Il y a les maisons de disques, les tourneurs, les galas ; il y a beaucoup de clinquant autour de ça, beaucoup plus qu'au théâtre. Quant aux types de dix-huit ans, c'est dangereux et difficile. Je trouve même — criminel est un bien grand mot —, mais, en tout cas, je ne trouve pas très bien de la part des grands marchands de monter des mômes de 18 ou 20 ans en flèche, quitte, le jour où ça commence à baisser, à les laisser tomber de très haut. Ils gagnent de l'argent pendant un certain temps, mais ils détruisent en même temps de jeunes hommes ou de jeunes femmes. Je trouve même ça assez toquard de leur part.

— Dans quelle catégorie de chanteurs vous classez-vous ?

— C'est bien difficile ; je ne me sens pas chanteur. Je ne peux pas me classer dans la catégorie de Brel, par exemple, car, encore une fois, je voudrais bien lui arriver à la cheville. Et, de plus, je n'écris pas une parole, et pas une note de musique. « Mes » chansons sont des chansons que je choisis ou que je fais faire. Tous les gens auxquels je pense sont des auteurs - compositeurs - interprètes ; alors, je suis finalement un peu à part. Je suis, en fin de compte, un des rares interprètes tout court.

— Vous sentez-vous influencé par des gens comme Barbara, Brassens, Ferré ou Brel ?

— Non, pas du tout. Je les aime ; je les admire, mais je ne suis pas influencé par eux. Par leur foi, oui ; car c'est un travail très dur auquel ils travaillent très dur. Un jour, Barbara m'a dit, alors que je sortais de scène — j'avais chanté une demi-heure seulement —, « Est-ce que vous êtes fatigué ? ». Je lui ai répondu : « Non, pas du tout, j'ai l'habitude de jouer trois heures d'affilée des choses très dures, Sartre, ou Billetdoux ». Elle m'a rétorqué : « Alors, si vous n'êtes pas fatigué, c'est que vous n'avez pas bien travaillé ». Probablement avait-elle raison, puisque, maintenant, je chante à Bobino quinze chansons, et à la quatrième, je suis en eau, je dégouline de partout. En cela, oui, je suis influencé, car c'est à travers eux que j'ai appris qu'il faut aller au fond de soi, au fond de son être. Il faut payer, à cent pour cent, tout en gardant un grand contrôle physique, moral, musical, vocal.

— Je tiens personnellement Félix Leclerc pour un des plus grands chanteurs d'expression française, qu'en pensez-vous ?

— Oui, absolument, je le crois aussi, mais il est aussi auteur-compositeur !

— Que pensez-vous des plus jeunes, Hallyday, Polnareff ou Nougaro, etc... ?

— Je retiens Nougaro comme le plus doué d'entre eux, sans doute. Il l'a prouvé pendant des années ; et il a voulu aller très loin dans la musicalité. C'est un chanteur admirable et on ne lui a pas encore rendu assez justice. C'est pourtant un type de très grande valeur. Il est un merveilleux parolier, et qui choisit des musiques admirables. Il est merveilleusement accompagné ; et il laisse une immense partie de ses cachets pour avoir des musiciens de jazz de premier ordre. Dans un autre pays, il serait probablement une grande vedette. Mais ça viendra, il faudra bien ! Pour les autres, Polnareff, par exemple, on ne peut pas savoir ce qu'il deviendra. C'est déjà très très bien ; il faut que ça mûrisse, il est encore très jeune. On ne peut pas savoir ce que l'admirable interprète qu'est Hallyday deviendra ; c'est un type qui est une bête de scène fantastique, avec une voix étonnante, qui a un cœur, qui bagarre quand il est sur une scène. Je ne suis pas sûr qu'il ait raison de choisir le matériel qu'il chante habituellement, mais il est aussi très jeune.

— Les Beatles ?

— C'est admirable, c'est une grande chose. Ce sont des très grands ; de grands musiciens, il n'y a pas de problème.

— Que représente Boris Vian pour vous ? Il est un peu le prétexte, le début de votre nouvelle carrière. Comment prenez-vous ses chansons ?

— Nous nous sommes très peu connus ; je lui ai fait faire un jour une traduction de Brecht, c'est tout. Je considère ses chansons comme des chansons d'un très grand optimisme. Elles disent beaucoup de choses bien, et beaucoup de choses drôles. Son attitude devant la mort, à propos d'une chanson que j'ai faite faire à partir d'un texte de lui — « Quand j'aurai du vent dans mon crâne » —, ça veut dire : j'ai pas peur de la mort, mais j'ai peur de ne plus vivre ; et c'est très exactement mon opinion.

— Albert Vidalie, Jean-Loup Dabadie, Jo Moustaki, Claude Roy écrivent pour vous ; comment travaillez-vous avec eux ?

— Ce sont d'abord des gens que je connais très bien ; nous nous voyons comme ça, nous parlons de choses et d'autres. Et puis on se dit, tiens, là-dessus il y a un sujet qui, que, quoi... Ils me connaissent, alors ils ont de temps en temps une idée, un départ qu'ils me livrent en me demandant si ça m'intéresse. Voilà ; je participe donc énormément, puisqu'il s'agit de sujets que nous avons plus ou moins gambergés ensemble. Pas toujours, « L'enfant et l'avion », de Dabadie, non, par exemple ; il me l'a donnée comme ça et on a changé des choses par la suite.

« Sarah » de Moustaki, par contre, nous l'avions lui et moi gambergée très longtemps. J'avais envie de parler d'une femme qui n'a plus vingt ans.

— Quelles qualités particulières appréciez-vous chez chacun d'eux ?

— La force extraordinaire de Vidalie, la délicatesse de Dabadie, le charme de Moustaki, par exemple.

— Et Gainsbourg ?

— « Maxim's » est une vieille chanson de lui ; qu'il avait faite, qui n'avait pas marché et que j'ai ressortie. Mais il n'a jamais écrit pour moi. Je lui ai demandé de faire une musique sur « Le crâne », car je pensais qu'il était le seul à pouvoir faire quelque chose très près de ce qu'aurait voulu Vian, si toutefois il aurait voulu mettre une musique là-dessus. J'aimerais bien à nouveau m'adresser à lui, mais il est aussi très très occupé.

— Quelle place accordez-vous à l'humour dans vos chansons ? On peut regretter d'entendre beaucoup les chansons tendres, ou « Les loups », et pas assez « Arthur où qu't'as mis le corps ».

— J'accorde une place considérable à l'humour, sinon qu'il m'est très difficile de trouver des chansons d'humour qui me conviennent. Et si vous entendez peu « Arthur », c'est parce qu'il est dans le premier disque sur Vian, mal enregistré, ce qui fait que les gens le passent peu à la radio. J'aimerais le refaire, mais je n'ai pas le droit.

— Parmi la quinzaine de chansons que vous chantez sur scène, quelles sont celles que vous sentez le mieux ?

— Celle qui me donne le plus de difficultés et que j'aime énormément, c'est la « Maumariée » d'Anne Sylvestre ; mais c'est une des plus belles et il n'y a aucune raison pour que je n'arrive pas à la serrer un jour, si je travaille. Celles que je sens bien ? Oh, ma foi, à peu près toutes.

— J'ai été surpris, en réécoutant le disque après vous avoir vu sur scène, par la différence qu'il y a, dans l'interprétation, entre le disque et ce que vous faites sur scène ?

— Il y a plusieurs raisons à cela. La première, c'est qu'en scène vous avez à convaincre un public qui se trouve devant vous, et qui est plus ou moins vaste, au minimum 1.000 personnes. La salle est longue, large, haute et on doit aller de l'avant, mettre une certaine puissance. D'où la différence, souvent, pas pour tout le monde, entre le disque et la scène. La deuxième raison, plus personnelle, c'est que j'aimerais bien que mes disques soient écoutés, même avec une puissance assez basse, pendant que l'on fait autre chose ; ou alors, en montant la puissance, écoutés pour être écoutés. Il faut pour cela une technique de prise de son un peu spéciale, moins violente, avec moins de punch qu'en scène. Voilà un peu ce

que je pense pour mes disques. C'est une théorie, je ne sais pas si elle est valable. Mais, voyez, il y a des gens qui aiment bien avoir, entendre cet objet assez intime qu'est un disque pendant qu'ils font autre chose ; ils l'écoutent, ils ne l'écoutent pas, ça n'est pas une intrusion. Les Beatles, par exemple, vous pouvez les mettre comme ça. Et pourtant, vous pouvez aussi vous les mettre entre copains et vous l'écoutez vachement de A à Z ; et vous êtes content !

— La tenue de scène : vous la voyez, vous la verrez toujours simple, dépouillée, blouson de cuir blanc et pantalon noir, ou non ?

— Ça n'a pas toujours été comme ça ; l'année dernière, je me présentais en costume presque blanc et col roulé tête de nègre. Mais je dois avouer que je ne me sentais pas très à l'aise, parce que j'étais en complet veston ; ça n'est pas un costume pour moi. En scène, j'aime bien être en costume de théâtre. Et, j'aime aussi le music-hall parce qu'on peut rompre avec le costume de tous les jours. Moi, je me sens bien dans une chose libre, plus lâche ; comme il faut quand même être habillé, j'ai voulu porter une sorte de smoking de sport. J'ai mis un blouson de cuir blanc, absolument sans poche, absolument pur, avec un pantalon et un col roulé noirs. C'est donc déjà un costume de clown si l'on peut dire ; mais en même temps c'est un smoking et un blouson. Il n'est pas noir mais blanc, et d'une matière drue, chaude, où on se sent à l'aise.

— Dans le numéro de scène proprement dit, vous en tiendrez-vous seulement aux gestes, ou envisagez-vous des accessoires, tels qu'un chapeau ou une canne ou même des projections, par exemple ?

— Non, pas d'accessoires ; je vois un numéro pur. Et il ne l'est pas encore assez. Je l'ai pourtant épuré par rapport à l'année dernière ; je me servais alors beaucoup de mon métier de comédien, un peu comme des béquilles. Cette année, la chanson prend le pas sur le comédien, mais je sais que ça n'est pas assez gommé ; ainsi « Arthur », je l'ai de plus en plus étriqué, je fais de plus en plus de choses dedans, mais en apparence, j'en fais physiquement moins. Je mime beaucoup à l'intérieur du personnage, c'est le plus senti. Quand il y a juste un petit doigt qui sort, ça a une importance : les dix à la fois, non, ça ne compte plus. C'est une question de dosage.

— Comment considérez-vous les gens qui s'occupent de votre nouvelle carrière ? Ont-ils voix au chapitre de la direction artistique de celle-ci ?

— Non, parce que je ne veux pas. Je veux bien accepter tous les conseils possibles et imaginables, mais en aucun

cas, jamais personne n'a décidé pour moi, sauf, une fois, Canetti, et jamais plus on ne m'y reprendra. Non que je ne veuille pas suivre les conseils — je dis bien, j'en ai besoin et je les écoute —, mais je ne veux pas qu'on m'impose des choses. Je chante telle ou telle chanson parce que j'ai envie de la chanter ; si on m'en empêche, ça n'est pas la peine que je fasse ce métier-là, car j'en ai deux autres à ma disposition, le théâtre et le cinéma !

— Fréquentez-vous les gens du métier pour votre plaisir ?

— Oui, j'aime beaucoup les gens de ce métier-là. J'aime beaucoup Jacques Bedos qui est un directeur artistique de Polydor, et qui est, disons, mon conseiller. C'est un type étonnant, que j'ai plaisir à voir. Et j'aime beaucoup les musiciens ; ce sont des gens que l'on ne considère pas assez. Ils sont pourtant assez formidables.

— Quelle est la qualité que vous préférez chez quelqu'un ?

— Ah, c'est bien difficile, parce qu'on emploie toujours des grands mots. J'ai envie de dire l'honnêteté, oui, c'est ça ; vis-à-vis de soi-même et par conséquent vis-à-vis des autres. La générosité, aussi ; c'est des grands mots tout ça, j'aime pas ça. En fait, le meilleur de la vie, c'est donner.

— Qu'est-ce que c'est pour vous un beatnik ou un hippie ?

— Je ne les connais pas très bien, j'ai peu parlé avec eux. Ce sont des gens qui protestent, j'admets ça parfaitement. Les cheveux longs, c'est un peu une manière d'être proche de celle des surréalistes, auparavant. C'était plus important comme mouvement et il avait une saveur littéraire. Ils voulaient déranger, et ils ont dérangé, dans un sens littéraire. Encore aujourd'hui, nous en avons des séquelles dans la littérature, l'affiche et la peinture. C'était donc extrêmement constructif. J'imagine que, de provos en beatniks, ils finiront par faire en sorte que ce soit également constructif. On ne peut pas savoir, ce sont des jeunes. Moi, dès l'instant qu'un jeune remue, pour quoi que ce soit, je trouve ça très important et je dois respecter ça. On ne peut pas, on ne doit pas, nous, en tant qu'adultes, prétendre que ça n'aboutira à rien. Déjà on les empêche, on les gêne et on leur donne tout à fait raison d'être contre.

— Que pensez-vous de la non-violence ?

— C'est très important. Sauf, bien entendu, quand les C.R.S. vous tapent sur la gueule, vous ne pouvez quand même pas ne pas vous défendre.

— Aimerez-vous vivre ou travailler aux États-Unis ?

— C'est un pays que je ne connais pas du tout, et que j'aimerais bien connaître. Je connais beaucoup d'Américains, j'en ai connu beaucoup en France ; des gens très bien, tout à fait étonnants et

j'ai, parmi eux, d'excellents amis. Je n'ai donc aucune espèce de préjugés. Bien entendu, ils ont leurs problèmes : le Vietnam, les Noirs ; des problèmes importants, qui nous concernent aussi.

— Lisez-vous beaucoup ?

— Je lis très peu, j'ai très peu lu et je ne m'en vante pas. Je passe pour un intellectuel de gauche, je le suis peut-être, mais pas par la lecture ! J'ai travaillé très tôt et j'ai été pris dans un engrenage qui fait que j'ai peu lu. J'ai lu Sartre, parce que je jouais une pièce de lui, mais je l'ai lu après ! Annie Noël, qui est ma femme, dévore trois livres par semaine ; alors elle me raconte !

— Quelle place tient la politique dans votre vie ? Vous avez pris parti aux dernières élections.

— Oui, j'ai pris parti. On m'avait demandé de chanter à Grenoble, avec Jacques Brel, pour l'élection de Mendès-France. J'ai dit oui, de tout mon cœur, parce que j'ai pour Mendès une immense estime et une grande admiration. C'était une question de personnalité, plutôt qu'un engagement vers la Fédération, par exemple, parce que Mendès, c'est vraiment pour moi le très grand homme politique que nous avons en France. Aboutira-t-il à quelque chose ? Il est d'une honnêteté telle que j'en doute. La politique, pour moi, c'est une chose humaine. Si j'étais un politique, j'appartiendrais à un parti, ce qui n'est pas le cas, et depuis toujours. C'est donc un fait humain, c'est simple, il y a les injustices et le reste. Il se trouve que c'est vers la gauche que je pense, car il y a d'un côté les pauvres, de l'autre les riches, c'est tout.

— La télévision, qu'en pensez-vous ?

— Je crois qu'elle n'est pas arrivée, dans beaucoup de cas, à une expression purement télévisible. Car les pièces de théâtre, les comédies livrées à la T.V., c'est peut-être bien pour faire des heures d'émission, faute de mieux, mais le théâtre, c'est au théâtre que ça doit se faire. La T.V. a parfois trouvé son expression, dans les variétés, avec Averty, entre autres. A côté de ça, il y a les reportages, qui vont du football à la boxe, et les reportages humains, les interviews d'émissions comme celles d'Éliane Victor, comme Cinq Colonnes, Panorama, Cent millions de jeunes, etc... C'est ce qui reste, pour moi, le plus près de l'expression télévisée. Sur le plan spectacle, comédien, texte, ça reste à trouver.

— Restez-vous toujours disponible pour le théâtre ou le cinéma ?

— Naturellement, plus que jamais, ou du moins autant que jamais !

— On pourrait donc faire un parallèle entre la carrière que mène un Yves Montand et ce que vous faites maintenant ?

— Oui, sans doute. Mais je ne sais pas si Montand — que j'aime vraiment

beaucoup, n'oublions pas qu'il a été peut-être le dernier interprète tout court, et très important ; il a toujours chanté des choses merveilleuses, car il n'y a pas une chanson de Montand qui soit vulgaire ou mauvaise — n'est pas déchiré entre le cinéma et la chanson. Moi, je ne me sens pas déchiré entre l'un et l'autre. Je ne prends pas une option sur la chanson. Chanter quatre mois dans l'année, c'est bien, c'est beaucoup même, et ça me laisse huit mois pour penser aux nouvelles chansons de l'année suivante, tout en faisant un film, par exemple. Les choses mûrissent, et je peux ainsi revenir l'année suivante, plus mûr, sans être sclérosé.

— Vous terminez un des premiers volets de votre carrière de chanteur, celui de Bobino, bourré tous les soirs pendant un mois. Bilan ?

— Le bilan est simple. J'ai eu, en effet, un succès exceptionnel dans ce métier nouveau pour moi. Et ce que je me dis tous les jours, c'est qu'il faut le mériter, être à la hauteur, ne pas décevoir le public. A cause de cela, et étant donné que je n'ai pas de film bien intéressant pour cet été, je vais bien penser à tout cela, chez moi, à la campagne, et faire en sorte que mon retour à Bobino en février 69 soit meilleur que ce que j'ai fait cette année. Ce sera la dernière fois que je consacrerai presque une année entière à la chanson.

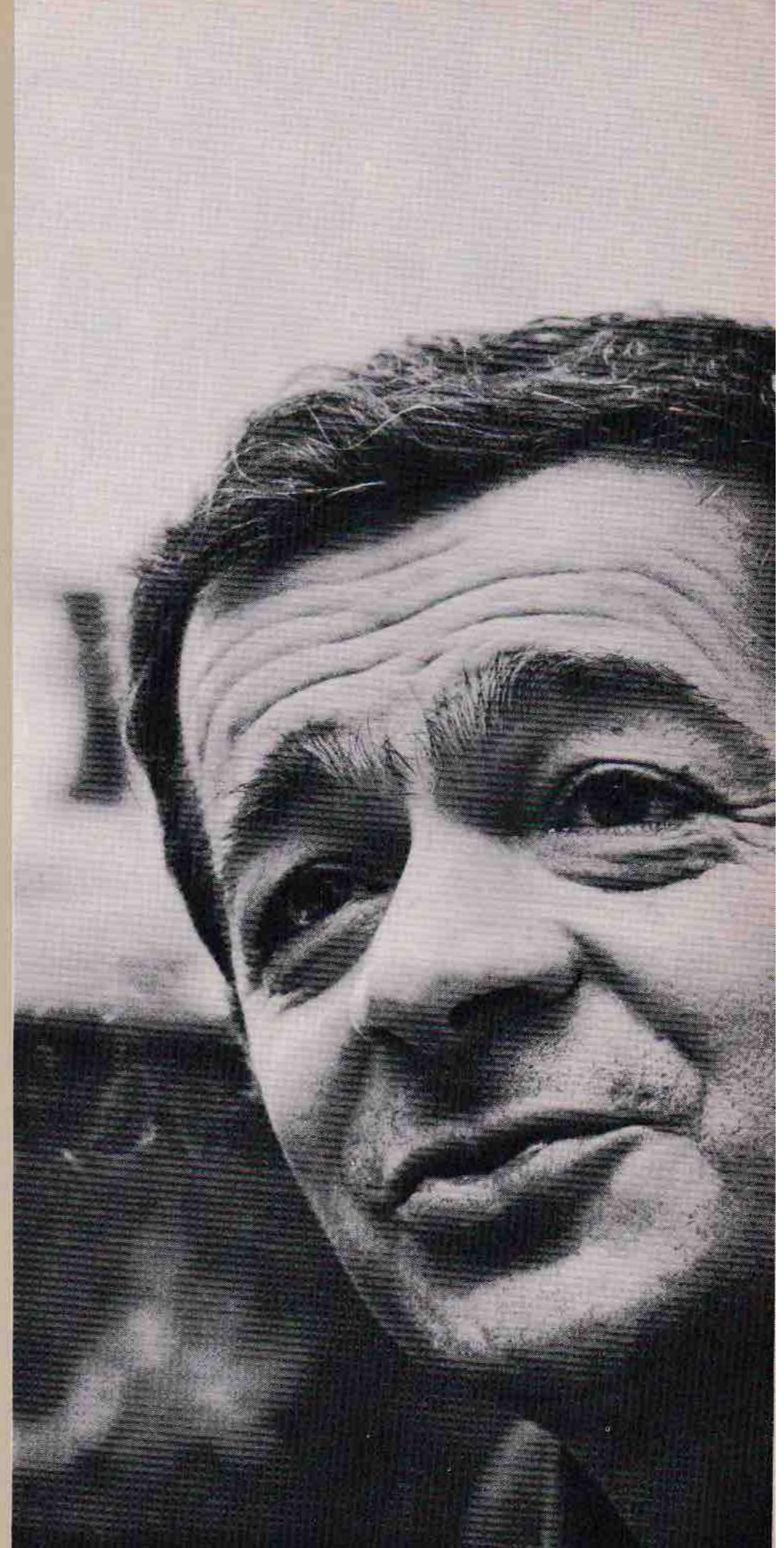
— Alors, de nouvelles chansons, un disque peut-être ?

— Oui. J'ai pour l'instant six nouvelles chansons, il m'en faut six autres. Il faudra du temps pour les trouver, car, comme je vous l'ai dit, si elles ne me satisfont pas entièrement, il n'y aura pas de disque, c'est tout. De toute façon je serai consciemment et pleinement responsable de la qualité ou des défauts du disque en question.

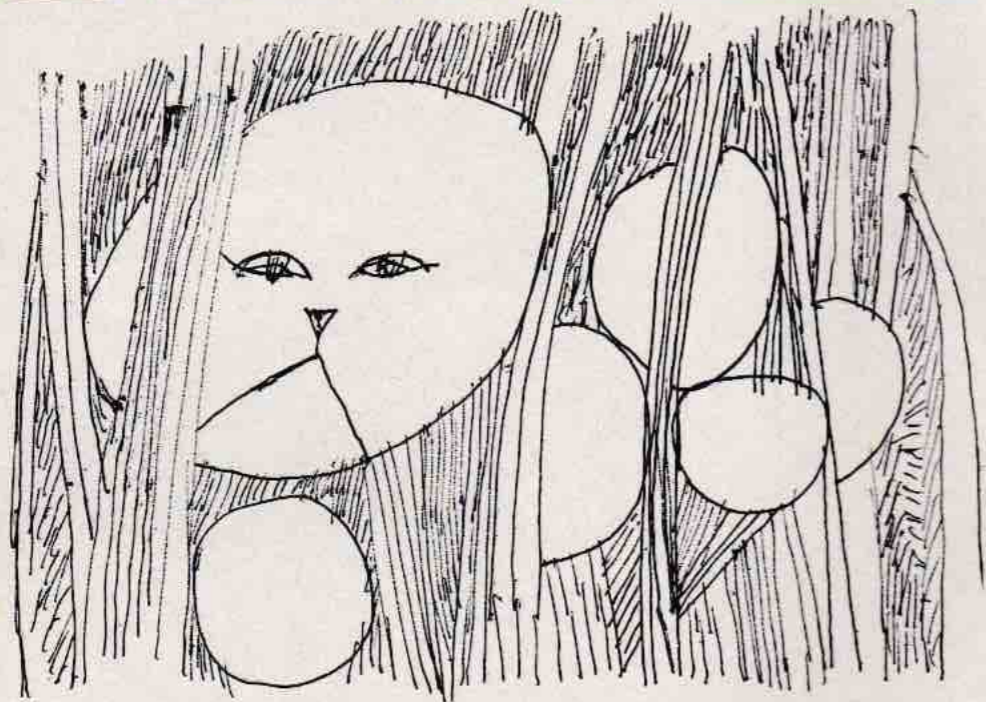
— Puis-je, pour terminer « en famille », vous demander comment vous voyez la carrière de chanteur de votre fils, Stephan Reggiani ?

— Il faudrait d'abord lui demander comment il la voit, lui. Mais, dès l'instant où vous me parlez profession, je ne suis plus le père de Stephan Reggiani, je suis seulement un professionnel. A telle enseigne que je n'ai pas levé le petit doigt pour l'aider en quoi que ce soit ; je suis un père qui n'aide pas ses enfants. Ce que je veux dire, c'est qu'il a voulu faire ce métier qu'il aime énormément ; et je crois que cet homme-là est très doué pour le faire, aussi bien musicalement que comme parolier. Il prendra le temps qu'il faudra, mais il arrivera à faire des choses de très grande qualité. Il est parmi les jeunes professionnels d'aujourd'hui, un professionnel que j'aime beaucoup, il n'y a pas de doute !

(propos recueillis
par FRANÇOIS-RÉNÉ CRISTIANI)



LE CINEMA BEATNIK



L'évolution du statut du cinéma depuis le début de son exploitation commerciale se rapproche à plusieurs titres de l'évolution de la chanson. Au début fonction de divertissement, surtout depuis l'avènement du parlant (du microsillon pour la chanson). Très tôt cependant dans le cinéma, des gens ont pris conscience qu'il pouvait être un art tout en restant populaire et ont accepté de prendre des risques pour imposer cette conception au public. Un risque surtout : celui de se couper du public. Certains très grands artistes sont parvenus à jouer sur les deux plans : Griffith, Fritz Lang, Chaplin, Buñuel... plus récemment Fellini,

Welles, Jerry Lewis, Arthur Penn. Dans la chanson, certains ont réussi à garder ce contact tout en faisant de très grandes choses : Brassens, Dylan, Brel. D'autres n'ont pu résister au besoin de plaire (Vadim, Molinaro ; dans la chanson Ferrat ou Barbara). Enfin, certains très grands artistes, pour des raisons indépendantes de leur volonté (de production, de distribution ou de programmation le plus souvent), n'ont jamais ou pas encore pu établir ce sacro-saint contact. Grémillon sans doute, pour le cinéma français, Béatrice Arnac et Colette Magny pour la chanson d'expression française. Nous avons choisi d'écarter de



notre étude ceux qui font d'une manière ou d'une autre du cinéma d'avant-garde reconnu comme tel (Godard par exemple). Entendons-nous d'autre part sur son objet. Nous n'appelons pas « pop » les films dans lesquels sont apparus de grandes vedettes comme Elvis Presley ou Johnny Hallyday. En effet ceux-ci s'apparentent à la pire espèce du cinéma alimentaire, et sont réalisés par d'obscurs tâcherons pour lesquels l'oubli est le traitement le plus amical que l'on puisse leur réserver. Inversement, il ne suffit pas que de grands chanteurs pop jouent dans un film pour le rendre réactionnaire : exemple, les films des Beatles qui sont du cinéma authentiquement moderne. Ce qui nous permet de rappeler, dix ans après les « Cahiers du Cinéma », qu'un film est avant tout l'œuvre d'un metteur en scène.

HISTORIQUE PARALLÈLE DE DEUX ARTS DITS POPULAIRES

Il est quand même curieux que l'on compte quatre ou cinq millions d'amateurs effrénés de Boris Vian et deux ou trois cents seulement de Duke Ellington, alors qu'il relève de l'évidence la plus limpide qu'on ne saurait pénétrer très

avant dans l'univers vianesque si l'on n'apprécie pas la musique du Duke. On s'étonnera de même par récurrence des différences de tirage entre les disques des Beatles et ceux des livres de John Lennon, tout particulièrement du fameux « In his own writes », remarquablement adapté par Christiane Rochefort et Rachel Misrahi sous le titre « En flagrant délire ». C'est un succès d'estime, d'autre part, que remportèrent les films qu'ils ont tournés sous la direction de Richard Lester, le cinquième beatle : « Hard day's night » et « Help ! ».

L'amateur de pop-music fait des complexes. Sa musique n'a encore reçu de statut que de divertissement dans le système « culturel » défini pour lui par l'« École » et les autorités en place. S'il écoute avec ravissement (shankarement) Jimi Hendrix Experience ou Alfred Korzybski and the Timebinders, cela fera, pour ses aînés, prétexte pour lui attribuer des structures mentales inférieures. Cela en vertu de l'adage fameux : « De notre temps, c'était mieux ». En fait, le « c' » ne désigne rien d'autre, selon Vian, qu'« eux », c'est-à-dire les vieux. Il est alors évident que de leur temps, « c'était mieux » : « Ils ne pouvaient pas être plus moches, ça serait pas humain ».

Alors, pour se racheter aux yeux de ses irresponsables censeurs, l'amateur de pop-music leur fera des concessions. Il absorbera en bloc le reste de la culture officielle telle qu'en elle-même la lui présente le Père, avant que par le meurtre d'icelui, il supprime son asservissement ; mais hélas trop tard (Note pour l'Association des Familles Françaises : je cause AU FIGURÉ).

Par culture officielle, je n'entends pas seulement les Corneille et autres Ronsard, mais bien ce qui fait les délices d'une fraction « rentable » de la population. Les grands bourgeois et les ouvriers ont strictement les mêmes divertissements. Seule diffère la quantité. Mais tous lisent Dutourd ou de Saint-Pierre (Warf-Warf!) — je choisis des pôles commodes —, c'est-à-dire ce qu'on fait de plus graveleux à ce jour. Au ciné, c'est Gabin, de Funès, de la Patellière qui font figure de génies.

Ces gens-là peuvent certes divertir ceux qui ont aimé Berthe Sylva et le Pétomane ; il y a même, oserai-je dire, une certaine résonance entre Gabin et le Pétomane. Mais, aujourd'hui, on n'écoute plus Berthe Sylva (il est vrai qu'on écoute Mireille Mathieu), il n'y a donc plus de raison d'aller voir « Manon 70 ». La culture populaire traditionnelle a craqué aujourd'hui sur son maillon le plus faible : la chanson ; elle tient bon sur les autres fronts, la littérature et le cinéma populaires.

Manque d'homogénéité de la culture de l'amateur de pop-music, qui prépare pour demain de belles générations de schyzophrènes.

La pop-music a pourtant joué le rôle moteur dans la naissance et le développement d'un mouvement intellectuel, le mouvement beatnik exactement comme la poésie cinquante ans plus tôt, dans le Surréalisme. Et voilà que l'amateur de pop-music se désintéresse du mouvement beatnik, qui a produit le seul appareil culturel compatible avec l'explosion de la musique populaire, à la fois en littérature et au cinéma.

QUI EST DINGUE

En 1965, était projeté à la Cinémathèque du Palais de Chaillot un film d'avant-garde « français » appelé « Who's Crazy », joué par le Living Theater sur une musique du saxophoniste free Ornette Coleman, à laquelle s'adjoignaient quelques cris de Marianne Faithful et de Nino Ferrer et des Got-tamou. Un petit scandale dans la salle, dont une moitié criait au génie en hurlant le nom du réalisateur. Celui-ci, Allen Zion, un américain de 37 ans installé depuis quinze ans en France (1), avait refusé d'assister à la projection de son film.

ALLEN ZION. — Je désavoue la version présentée à la Cinémathèque. Lors du tournage j'étais associé à un individu qui m'avait fourni de l'argent. Il a eu peur de ce que le film devenait et il a pris l'initiative de mettre une bande sonore, avec la musique d'Ornette, qui est très belle mais qui n'a rien à foutre dans le film. Il a pris l'initiative d'autre part de rayer mon nom du générique, ce qui est extrêmement peu élégant de sa part.

Je désavoue cette version car la musique crée entre le film et le spectateur un voile, qui fait manquer au film le but que je lui avais assigné. Il s'agissait d'une création cinématographique collective : J'avais deux cameramen ; je les lançais sur une situation que je créais. Je leur disais comme aux acteurs : « Ça commence en A, ça se termine en B. Débrouillez-vous pour aller de A à B. Je les dirigeais très peu, simplement en les informant de ce qui se passait autour d'eux, car ils ne voyaient que ce qui se passait à travers leur viseur. Ça ne

faisait que les relancer dans leur improvisation. Ça marchait du tonnerre et on finissait par travailler quinze ou seize heures par jour, dans la plus grande exaltation. Pour moi, c'est ce qu'il y a de plus important, la passion qu'on met dans une œuvre d'art, et c'est ce que je reproche à tous ces réalisateurs américains qui sont complètement submergés par le système de production. Leur film leur échappe complètement ; ils n'en sont que le tourneur. A la limite, ils sont interchangeables ».

L'histoire que raconte « Who's crazy » est simple. Un car transportant des fous tombe en panne en pleine campagne. Les fous s'échappent et entrent dans une maison qui a l'air vide. Ils s'y installent et dedans construisent leur propre société. Mais il y a là un propriétaire qui ne les voit pas, et le problème pour ces fous est de communiquer avec ce propriétaire pour pouvoir obtenir les choses nécessaires à leur survie. Mais le propriétaire fonctionne exactement comme s'il était seul, et à la fin les fous sont repris par leurs gardiens. On comprendra évidemment que les fous sont là pour représenter tous ceux qui n'ont pas de statut dans la société, c'est-à-dire d'une manière générale les atypiques, et plus précisément les adolescents, qui n'ont pas de statut propre à leur âge : ils ont dépassé l'enfance, et n'ont pas encore les droits de l'adulte. Position délicate et nous en savons quelque chose.

ALLEN ZION. — Les situations se résolvaient d'elles-mêmes et le son était très important car il faisait partie de la situation. Les types du Living faisaient leur propre musique avec des instru-

ments de fortune. Cela faisait un effet splendide, et j'espère présenter un jour cette version au public ».

« Who's crazy » fut tourné en 12 jours, avec le budget dérisoire de dix millions de francs. Zion et sa petite équipe ont tout fait eux-mêmes, réinventant les méthodes de la jeune école new-yorkaise. Ils ont eu le courage de tourner le dos aux productions du cinéma français traditionnel sans utiliser le langage forgé et amélioré depuis dix ans par Godard, Truffaut et la nouvelle vague française. Ils ont refusé cet espèce de psychologisme forcené, qui mettait (et met encore) au centre des préoccupations des tâcherons du vieux cinéma français, « l'homme » avec tout ce que cette attitude peut avoir d'humide et de répugnant. Etouffés par un scénario envahissant, les moyens cinématographiques étaient au service d'un récit linéaire, où évoluaient des acteurs incapables (déjà cités). Une technique indigente utilisée par des spécialistes en tous genres sauf en cinéma (mais en faux problèmes, oui ; en tempêtes sous un crâne en série, en cas-juridiques-bidons, en risques du métier, en anecdotes salaces). De tout ce cinéma émanait une odeur fétide. Il fallait créer quelque chose de différent, renoncer à tout ce qui avait été établi péniblement depuis cinquante ans : au récit linéaire, au jeu des acteurs, aux mouvements de caméra laborieux. Allen Zion y est arrivé ; il a fait un très beau film et il est frappant de voir la convergence de ses recherches avec celle des jeunes auteurs américains de l'école de New York.

ALLEN ZION. — Comme dit l'église catholique : donnez-moi un enfant

« Au feu, au feu... »



Peter Fleischmann « L'automne... »



Barjol « Santo Pietro... »



« Santo-Pietro »



« Who's crazy ? »



Piowski « Au feu, au feu... »



jusqu'à l'âge de cinq ans, et il sera toujours catholique. Moi, je suis pour la même raison profondément américain. Mes films ressemblent aux films new-yorkais, pourtant j'en ai vu très peu. Pour les jeunes cinéastes américains, l'ennemi était localisé ; c'était Hollywood. Pour échapper à cette prodigieuse machinerie, ils ont dû produire leurs films. Ce sont donc des films à petit budget. Les plus intéressants sont venus jusqu'en France.

INSOUTENABLE ET FRÉNÉTIQUE

ALLEN ZION. — Paris est la ville du monde où vous pouvez voir en une semaine plus de films géniaux que partout ailleurs en un an ».

(déclaration faite avant la fermeture incongrue de la Cinémathèque).

La Cinémathèque Française, sur une initiative encore une fois heureuse de Henri Langlois, a consacré un festival d'une semaine en décembre dernier au cinéma pop et beatnik.

Mais c'est en 1963 qu'est arrivé à Paris le premier film de cette jeune école américaine : « Halleluyah les collines » qui reste dans nos mémoires comme l'œuvre la plus marquante de la série. Les deux frères Adolfas et Jonas Mekas ont fait un film d'une poésie torrentielle et d'un humour irrésistible et sentimentalement cruel. Deux ans plus tard, en 65, l'année de « Who's Crazy », ce furent « The Brig » des Mekas avec le Living Theater. Impitoyable et féroce réquisitoire contre les prisons disciplinaires de l'armée américaine, dans un style frénétique et insoutenable, et « Scorpio Rising » de Kenneth Anger, sur les bandes de Wild Angels de Californie.

ALLEN ZION. — Les Mekas, je les connais bien, et ce sont eux que j'estime le plus dans la bande. Quant à Scorpio Rising, c'est un peu trop gratuit, trop esthétique... Mais j'aime tellement cette conception du cinéma libre que j'apprécie malgré tout. Il y a dedans des trouvailles techniques, ce qui n'est pas le cas chez tous les jeunes réalisateurs. En 66, ce furent « Goldstein » et « Mekas Western », injustement méconnu par la critique parisienne, qui n'a pas perçu cet humour bizarre à la Ambrose Bierce, dont elle fut pourtant friande (cf. l'accueil fait à « La Rivière du Hibou » de R. Enrico). Enfin, le festival de la Cinémathèque, fin 67. Ce jeune cinéma nous distille des œuvres rares, imparfaites mais passionnantes ».

ALLEN ZION. — Le nouveau cinéma est important en raison de l'attitude qu'il représente. Il faut tenir compte en ce qui concerne les imperfections techniques, qu'ils utilisent pour la plupart des pellicules périmées pour cause de manque d'argent. Aussi il ne faut pas juger sur tel ou tel produit. Le produit viendra plus tard ».

Le cinéma pop et beatnik s'est dressé

contre ceux qui faisaient un cinéma du sujet.

ALLEN ZION. — Écrire ou faire du cinéma, pour ceux-ci c'était pareil. Eh bien non, ce n'est pas pareil ? »

Les jeunes cinéastes ont renoncé aux notions traditionnelles de sujet, d'acteurs. Ils tournent en dérision la culture occidentale (la petite marchande d'allumettes d'Andersen devient une aimable péripatéticienne). Ils remettent en cause la notion même de plan (2) : le très beau « Chumlum » de Ron Rice (de feu Ron Rice) est fait en superposition constante de trois images ; cette œuvre très forte réintroduit quelques thèmes du cinéma traditionnel américain (mais ils ne fonctionnent plus pareil) comme l'orientalisme ou la star (présence d'une « héroïne » costumée en Theda Bara). L'engagement politique récent du mouvement Beatnik (Ginsberg, Burroughs, Ferlinguetti...) les oriente dans le choix des thèmes qui tournent fréquemment autour de l'aliénation des adolescents par les massmedia, et marquent une nostalgie romantique du pouvoir évocateur de la littérature ou du cinéma hollywoodien du temps de sa splendeur (« La petite marchande d'allumettes »). Rejoindront-ils par un cheminement différent les fils de Godard qui réhabilitent un certain cinéma de certaines idées ? Les plus prometteurs nous semblent être Philippe Garrel (« Anémone », quinze jours au studio Gît-le-Cœur) malgré la grande prétention de son style qui n'arrive qu'à grand peine à cacher un verbiage un peu creux. Eric Laurent, qui, lui a quelque chose à dire, et enfin Jean-Pierre Lajournade (« Bruno » à la TV, dont Maurice Clavel a compris la beauté). Encore faudrait-il qu'ils consomment le meurtre de leur père... Godard. (Note : je cause encore au figuré).

PHILIPPE CONSTANTIN

(1) Allen Zion : formation : artiste-peintre, écrivain, et puis selon lui, plombier, maçon, électricien. D'abord assistant de Michel Drach (« Amélie ou le temps d'aimer »), il décide de tourner un moyen métrage, de forme très classique, sur les hallucinations d'un drogué. C'est lui qui a mis en scène, l'été dernier à Saint-Tropez, la pièce de Picasso : « Le Désir attrapé par la queue », spectacle dans lequel apparaissaient les Soft Machine, avec lesquels il est très lié.

(2) Et pourquoi pas aussi de film : au festival de la Cinémathèque, nous avons vu un film de Kubelka, constitué d'une vingtaine de minutes de pellicule NON IMPRESSIONNÉE, sur un fond sonore de locomotive déchainée. Sur le plan du cinéma, l'intérêt est assez limité. Sur le plan du mal à la tête, par contre, c'est presque aussi bon que les films de Cayatte.

LE FESTIVAL DE TOURS

Ce qui a frappé à Tours (du 23 au 27 janvier 68), c'est l'abondance des courts métrages de jeunes cinéastes ayant choisi de regarder vivre, à la manière des entomologistes, les jeunes de 15 à 25 ans.

Ce qui frappe également, c'est l'image unique qui s'en dégage, qu'elle soit d'Amérique ou de Pologne, de France ou d'Allemagne, comme s'il existait une internationale des jeunes atteints du même désarroi, du même désœuvrement résultant d'un refus plus ou moins marqué de la société allant de la grande évasion d'une vie improvisée dans la danse, l'expression corporelle, jusqu'à la tentative d'une vie « en marge ».

ENTRE LE REPORTAGE PUR ET LA FICTION, « LE POINT » SUR UNE CERTAINE JEUNESSE, PAR LES CINÉASTES DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE TOURS.

AU BORD DE LA SOCIÉTÉ.

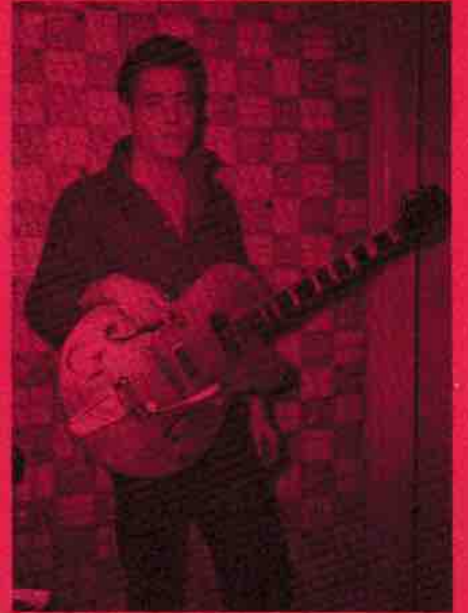
Ils sont à peu près tous « bons pour le service », c'est-à-dire prêts à faire leur entrée officielle, en rangs, dans la société policée. La perspective ne les enchante guère. Certains l'acceptent comme une initiation nécessaire à la vie d'adulte, comme ils accepteront plus tard la retraite des vieux.

D'autres se révoltent contre l'inutilité d'un tel « temps mort » qui les coupe du monde à un moment critique de leur vie, choix d'un métier, éducation sentimentale... Tels sont-ils dans le court métrage d'Édouard Luntz (Bons pour le Service — 1963), qui les suit à la queue leu leu, celle imposée par le conseil de révision — demi-tour à droite, regardez-nous, au suivant — et celle imposée par les danses d'alors, locomotion et Cie. S'il date un peu, musicalement parlant, c'est que la mode rythmique est aussi tyrannique et changeante que la mode vestimentaire, et que la censure a empêché pendant quatre ans au réalisateur des « Cœurs Verts » de montrer au public ce très concis point de vue sur la mise en condition des jeunes générations.

Mêmes perspectives avec « Big beat, opus 2 », court métrage polonais (malgré le titre) d'Andrzej Trzos et Krzysztof Szmagier, 1967. Un concert yéyé. A l'est, rien de nouveau. Même jeunesse déversant son potentiel d'énergie dans la danse et les convulsions, sous l'œil vigilant et inquiet des policiers. Les

(suite page 53)

HOMMAGE A UN PIONNIER



Au moment où le Rock'n'Roll connaît un mouvement de retour, le nom d'Eddie Cochran, mort en avril 1960, revient à la surface : ce fut un des meilleurs précurseurs de la pop music actuelle.

Gene Vincent et Eddie Cochran, deux des vedettes du moment, viennent de chanter « White lightings » devant le public conquis de l'Hippodrome de Bristol. Eddie salue, déclare qu'il sera bientôt de retour. Accompagné de sa fiancée, il rentre à l'hôtel où il prépare joyeusement ses valises. Tous deux fredonnent « California here I come ». Dans une semaine, ils vont se marier dans leur pays, la Californie. La perspective de revoir l'Amérique natale, d'être bientôt unis les rend vraiment heureux. D'autant plus que, dans quarante-huit heures, Eddie a rendez-vous avec un producteur célèbre qui va l'engager comme principal rôle d'un grand drame cinématographique : « Ça y est, depuis le temps que j'attendais une proposition valable ; ce scénario est vraiment intéressant ». Tout est prêt. On part.

Eddie Cochran, ci-dessous avec Gene Vincent, Joe Brown et Billy Fury.



Le soleil est éclatant, en ce dimanche 17 avril 1960. Le taxi, à bord duquel se trouvent Gene Vincent, Sharon Sheeley, Eddie Cochran et l'imprésario Pat Thompkins roule à vive allure en direction de l'aéroport de Londres. Un panneau indique le village de Chippenham. Soudain un pneu éclate, un hurlement retentit, le véhicule rentre dans un lampadaire. Les quatre occupants sont contusionnés, mais Eddie Cochran agonisera quelques heures plus tard, sans avoir repris connaissance. Il n'a pas résisté à une opération au cerveau, malgré les efforts désespérés de tous les chirurgiens de l'Hôpital St-Martin de Bath. Le lendemain, j'eus un véritable choc en ouvrant les quotidiens anglais qui annonçaient à la une : « Le roi du rock'n'roll vient de trouver la mort dans un accident de la route... « Le successeur de Presley disparaît »... « Ses fans font arrêter des séances de cinéma en signe de deuil »...

MAGNIFIQUES YEUX BLEUS

7 avril 1960. Je suis dans une salle noire de monde, celle du Finsbury Park Empire, dans la banlieue de Londres. Eddie tourne le dos au public lorsque le rideau s'ouvre. C'est ça, j'y suis... Les Wildcats jouent l'introduction de « What'd I say ». Eddie se retourne brusquement, s'empare du micro et entame la partie vocale du morceau : « See the girl with the red dress on, she does the boogie woogie all night long ». Des filles reprennent en chœur : « Hey, Hey, what'd I say », s'approchent de la scène, tentent de s'emparer de lui. Eddie Cochran (1 m 75) est vêtu d'une chemise à carreaux, d'un blouson de cuir noir et d'une paire de jeans bleus dans laquelle se moulent ses jambes écartées. Il fait tourner sa guitare, peigne ses cheveux châtain, enlève, remet, enlève de nouveau ses lunettes noires afin de faire admirer ses magnifiques yeux bleus, tandis que le public, enchanté, trépigne de joie. Sa présence scé-

nique est l'une des meilleures jamais proposées par un artiste. Il traverse la salle sur une seule jambe et annonce : « Une chanson qui s'est vendue à un bon million d'exemplaires : C'mon everybody ». Et, puis c'est un solo de batterie qui amorce « Somethin' else ». « Summertime blues », « Cut across Shorty », « Money honey », « Hallelujah I love her so », « Sweet little 16 », « Twenty flight rock », tous les classiques y passent. Les Wildcats s'entendent à merveille avec Cochran ; particulièrement Big Jim Sullivan, le soliste qui le suit dans tous ses mouvements. Eddie est lui-même conquis par la chaleur du public. Il rit. A sa sortie, il jubile : « Les fans anglais me font sentir que je suis comme chez moi dans leur pays, ils ont une extraordinaire spontanéité qui me fait oublier les déboires et les fatigues de ce métier ».

PASSIONNÉ D'ARMES

Et puis je relis les journaux : « Eddie Cochran, de son véritable nom, est né le 3 octobre 1938 à Oklahoma City. Benjamin d'une famille de cinq enfants, il avait deux frères et deux sœurs ». Très vite il devient le chou-chou du foyer Frank Cochran. Chaque soir pour l'endormir, sa mère passe sur le pick-up « Beer barrel polka » et « Hot Prezels », car il est déjà attiré par la musique. Alors qu'il est encore tout bébé, son père, torturé par la folie des voyages, emmène sa famille à Albert Lea, dans le Minnesota. Les Cochran ont deux grandes passions : la chasse et la pêche. Le petit Eddie apprend bien vite le maniement de la carabine. Un jour, lors d'une partie de chasse, il est grièvement blessé à la jambe et doit rester alité plusieurs mois. Mais, malgré la peur de rester infirme, il gardera tout au long de sa vie cette passion des armes à feu. Pourtant, et c'est compréhensible, ces longues journées d'inactivité l'ennuient. Un jour, un camarade lui prête une guitare. Rapidement, il connaît plusieurs accords et son père

lui en offre une toute neuve pour ses dix ans. C'est son premier amour. Il devient un obsédé de la musique et apprend aussi le piano, la basse et la batterie (on l'entendra jouer de tous ces instruments plus tard dans son disque « Summertime blues »).

En 1953, il rencontre un jeune bassiste en Californie, puisque c'est la nouvelle base qu'a choisi papa Cochran. Ce bassiste s'appelle Connie Smith, mais tous ses copains le surnomment « Guybo ». Eddie et Guybo, lié par cette même attirance de la guitare, deviennent rapidement inséparables et forment un petit ensemble de jazz qui anime de nombreuses soirées d'étudiants. Ils font leurs véritables débuts professionnels au Southgate Auditorium, toujours dans l'état de Californie. « J'étais très nerveux ce soir-là, devait déclarer Cochran plus tard, ma voix muait et je fis, en raison du trac, plusieurs faux accords ». On commence à parler aux États-Unis de deux chanteurs : Bill Haley avec « Rock around the clock » et Elvis Presley avec « That's all right mama ». Eddie entend ces disques et s'écrit : « Voilà ce qui me convient, c'est la meilleure musique, c'est ma musique, celle qui vient directement du cœur. Elle restera toujours populaire, même sous des formes modifiées, et de toutes façons, elle existait déjà sous l'appellation de rhythm'n'blues. Mon devoir est de chanter ce rythme pour le bonheur de notre jeunesse ». C'est le coup de foudre.

Les Kelly Four, c'est le nom du groupe de Cochran et Smith, répètent comme des forcenés tous les jours, font en 1955 plusieurs 45 t simples pour Crest et Silver, sous-marques de Liberty. Un soir, dans les studios, ils rencontrent Jerry Capehart qui présente Eddie à Si Waronker, l'un des gros bras de la maison-mère. Son premier disque Liberty sort en 1956, c'est « Sitting in the balcony », il lui vaudra son premier disque d'or. Le suivant, assez country and western, « Cut across Shorty », ne déçoit pas. Frank

Tashlin prépare un film satirique sur la vogue du rock « The girl can't help it ». Lors d'une scène, un imprésario veut prouver à l'héroïne Jayne Mansfield que n'importe qui peut chanter cette musique sauvage : il allume la télévision et l'on voit Eddie Cochran interpréter « 20 flight rock » — « La blonde et moi » remporta un immense succès auprès de la jeunesse : Little Richard, Fats Domino, les Platters, Gene Vincent & the Blue Caps, les Treniers étaient également au menu.

IL CRIE, IL MURMURE, IL RIT

Quant à Eddie, il obtient son deuxième disque d'or avec « 20 flight rock ». Du coup, la Warner Bros lui donne un rôle dans « Untamed youth », aux côtés de Mamie Van Doren, il y chante « You ain't gonna make a cotton picker out of me », « Salamander », « Rollin' stone », « Take all of me » et « Oh balla baby ». Entre-temps, il fait beaucoup de galas aux États-Unis, au Canada (avec Little Richard et Gene Vincent), en Australie. Il parcourt des dizaines de milliers de kilomètres et se produit devant des millions de jeunes. Il tourne encore, pour Hal Roache Productions, cette fois, « Go Johnny Go » avec Chuck Berry et Ritchie Valens. Il chante entre autres « Teenage heaven ». Les journaux disent : « Il crie, il rit, il murmure, il gueule ; mais avant tout il fait du rock'n'roll ». Ils ne se trompent pas. Certains annoncent, en 1959, qu'il va détrôner le soldat Presley. Eddie rétorque : « Elvis m'a beaucoup influencé, mais je ne l'ai jamais copié. Sans lui, nous n'aurions jamais réussi ». « C'mon everybody » le fait connaître aux Anglais, « Somethin' else » le décide à leur rendre visite et « Hallelujah I love her so », qui coïncida avec cette tournée britannique — chanson enregistrée en hommage à Ray Charles, son idole — est un tube monstre. Larry Parnes l'engage pour une première tournée, au mois de février 1960, en compagnie de Gene Vincent, Les Everly Brothers et Duane Eddy

(ces derniers étant remplacés à la fin par Billy Fury et Joe Brown). Il est la vedette de trois éditions de l'émission « Boy meets girl » pour la télévision commerciale anglaise, de l'émission radiodiffusée « Saturday club » et du grand concert annuel organisé par le New Musical Express à l'Empire Pool de Wembley. Le 5 mars, il revient en compagnie de Gene Vincent, le reste du programme étant composé de Tony Sheridan, Vince Eager et les Viscounts. Gene et Eddie sont accompagnés par les Wildcats, orchestre attitré de Marty Wilde. Cochran termine la première partie et Vincent la seconde. Chaque salle est bourrée et c'est un délire tous les soirs.

Pourtant, personne ne sut succéder à Eddie au sein de la tournée Gene Vincent en mai. Celui-ci joua devant des salles parfois vides, et c'est à partir de ce moment-là qu'il perdit une bonne partie de sa popularité en Angleterre. En apprenant sa mort, adoré des filles, dingue, comme James Dean, de la vitesse, un enfant terrible et mon meilleur ami. Je ne peux croire à la mort de ce type qui avait plus de talent que nous tous réunis ». Billy Fury : « Cochran était le plus brillant showman que j'aie connu et un copain formidable ». Joe Brown : « Eddie était heureux de vivre, il a largement contribué à faire connaître le rock'n'roll au monde entier et c'était le plus fort de tous les guitaristes dans le genre ». Ironie du sort : « Three steps to heaven », qui sortit au moment de sa mort, fut son plus grand succès britannique (n° 2 au hit-parade). « Lonely », « Eddie Cochran memorial album », « My way », « Jeannie, Jeannie » et « Weekend » sont ses tubes posthumes. En France ce n'est vraiment qu'en 1963 que Pathé Marconi sortira ses albums, « Remember me » et « C'mon everybody », en les diffusant sérieusement.

(A suivre)

JACQUES BARSAMIAN



**LE DEUXIEME ALBUM
DU GROUPE N° 1
EN ANGLETERRE ACTUELLEMENT**

**THE
BEE GEES**

et leur
nouveau
"tube"



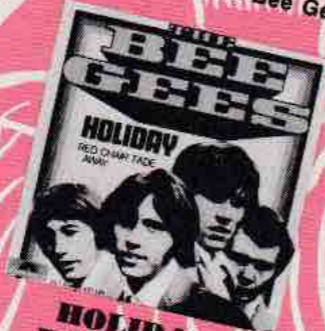
**WORDS
SINKING SHIPS**
45 t simple 421.170

World
And the sun will shine
Lemons never forget
Really and sincerely
Birdie told me
With the sun in my eyes



HORIZONTAL
(Polydor-Privilège 658.071 = 22,90 Francs)
Produced by Robert Stigwood & the Bee Gees.

Massachusetts
Harry Braff
Day time girl
The earnest of being George
The change is made
Horizontal



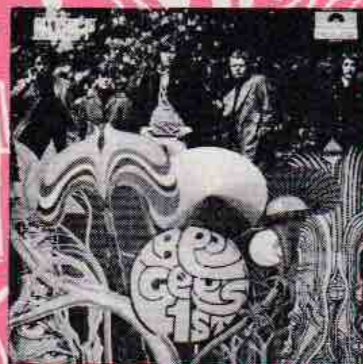
**HOLIDAY
RED CHAIR
FADE AWAY**
45 simple 421.159 Polydor



**WORLD
SIR GEOFFREY
SAVED THE WORLD**
45 simple 421.163 Polydor



**MASSACHUSETTS
BARKER
OF THE U.F.O.**
45 simple 421.156 Polydor

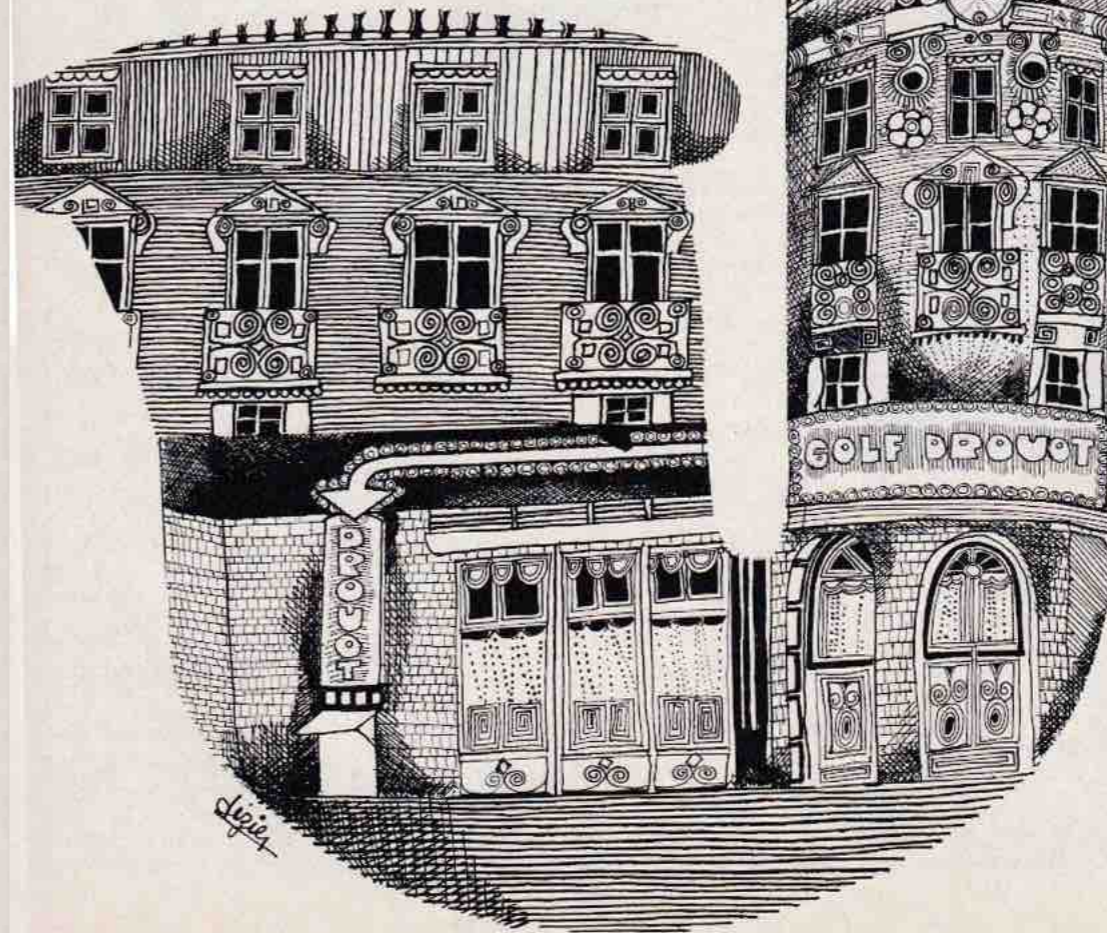


**THE BEE-GEES
FIRST ALBUM**
33 t 30 cm Polydor Privilège 658.040
= 22,90 Francs



**et la fête
continue**

« Age tendre et tête de bois » est la première émission jeune à la télévision ; « Salut les copains » à la radio ; « Disco Revue », le premier magazine. Quant au Golf Drouot, c'est le premier club de jeunes. 1961 voit également la production de trois grands Festivals de Rock'n' Roll au Palais des Sports. Le premier a lieu le 24 février avec Johnny Hallyday, les Chaussettes Noires et Frankie Jordan. Vogue en profite pour enregistrer un 33 t public de Johnny, le premier dans le genre en France. En juin, c'est une véritable grand-messe qui réunit cinq mille fidèles. Co-vedettes : Les Chaussettes Noires et Richard Anthony. Richard est attaqué à coups de tessons de bouteilles, cinq gardiens de la paix sont emmenés à l'hôpital et 85 fans arrêtés. Les 18 et 19 novembre, cinq mille jeunes envahissent le Palais des Sports. En quelques minutes, la fièvre monte. Elle augmente avec le passage des Chats Sauvages. Lorsque Vince Taylor apparaît, des fauteuils volent, le service d'ordre est piétiné. Vince refuse de chanter. Les adultes



TEN YEARS AFTER



vient de paraître

I want to know - I can't keep from crying, sometimes - Adventures of a young organ - Spoonful - Losing the dogs - Feel it for me - Love until I die - Don't want you, woman - Help me.

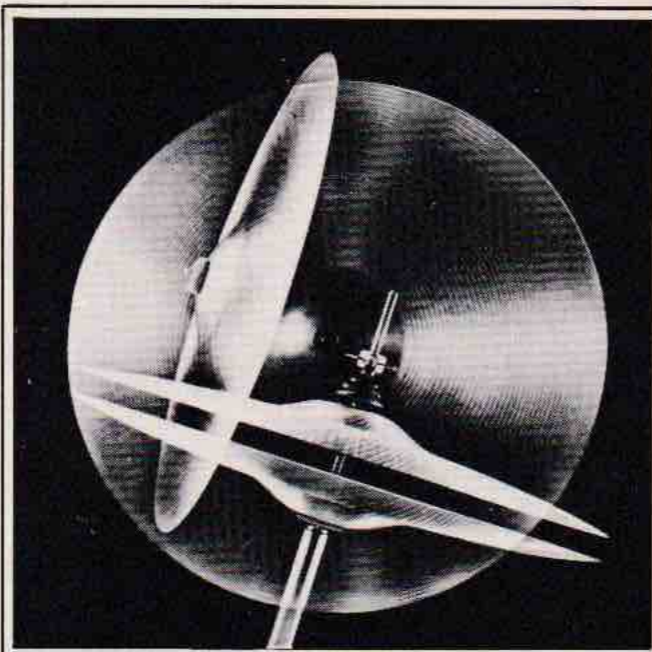
33 t. 30 cm SML 1015

Disques

DERAM

Production de la Société Française du Son

DECCA



Solvignon

cymbales PAISTE GIANT BEAT

importées de suisse.

les premières
conçues spécialement
pour le son "rock"
percutantes
couleur irisée
"special sunlight"

garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18

ont peur de ce nouveau leader de la jeunesse. La presse titre: « Folie et fureur des jeunes », « Où nous mènera la démente du rock? » Côté danse, un nouveau pas apparaît: le twist. On le pratique au Golf Drouot dès juin 61. Pour la première fois, les jeunes ne dansent plus en couple. Enfin tout le monde est sur la piste, plus personne ne fait banquette, ce qui résoud pas mal de problèmes.

Johnny Hallyday, vedette de l'Olympia en septembre, confirme cette nouvelle vogue. Transféré chez Philips, il sort à cette occasion « Viens danser le twist ». Chubby Checker, sacré roi du twist pour la circonstance, vend ses disques comme des petits pains. Et pourtant, il s'agit tout simplement d'une nouvelle étiquette, plus particulièrement destinée à désigner un rythme moins violent que celui du rock'n'roll et directement issu de ce dernier.

LE TREMLIN

Mais ce qui a peut-être le plus fait la gloire du Golf, c'est le tremplin. Une nouvelle formule née dans le cerveau imaginaire d'Henri Leproux.

« Comment l'idée m'est-elle venue? Au cinéma, nous dit Henri, tout simplement en voyant le film « Hey let's twist » avec Joey Dee, film qui se déroulait dans le cadre du célèbre « Peepermint lounge ». Le Golf est comparé à celui-ci dans la presse. Aussi nous fallait-il absolument une scène pour donner la possibilité à ces nombreux orchestres de s'y produire. Ceci nous permettrait de présenter une fois par semaine un spectacle de rock et de twist, de donner leur chance à des jeunes puisque ces séances se feront en présence des nouvelles idoles, des réalisateurs de spectacle et des représentants des maisons de disques. Un soir, j'en touche un mot à Roger Frey, un copain journaliste, un mordu du rock lui aussi, qui écrivait la page « Nouvelle Vague » dans un hebdomadaire que tous les jeunes commençaient à s'arracher: « La Presse Magazine ». Le projet le séduisit. Ensemble nous en parlâmes à Madame Perdrix qui appela aussitôt son décorateur. Et quelques jours plus tard, tu m'entends bien, des ouvriers étaient sur place car, évidemment, ce tremplin, il fallait le construire ».

Pendant ce temps-là, Johnny Hallyday, de retour d'une tournée suisse, chante au Festival International du Rock au Palais des Sports. Au programme figurent également: Les Chaussettes Noires, Frankie Jordan, Little Tony, Bobby Rydell et Émile Ford. Bien que non annoncé, pour Leproux et tous les spectateurs, Johnny en sortit en véritable triomphateur et dut être séparé, par le service d'ordre, de ses innombrables fans qui prirent la scène d'assaut.

La première formation qui eut l'honneur d'inaugurer le tremplin fut celle des Loups Garous le 30 mars 1962. Cinq Niçois se présentèrent à Henri Leproux et lui demandèrent de jouer quelques minutes. Il leur donna satisfaction. Les cinquante jeunes qui se trouvaient dans la salle ovationnèrent follement cette formation qui, « au déboîté », venait se produire pour eux. Les Pirates, qui assistèrent à ce récital improvisé ne furent pas surpris: ils avaient, quelques mois plus tôt, vu ces rockers azuréens sur la Côte.

Mais l'ouverture officielle du tremplin eut lieu la semaine suivante, le 6 avril précisément, sous le patronage de « La Presse Magazine » et devant un millier de jeunes qui assistaient au passage des Chaussettes Noires, Long Chris et les Daltons, les Météores, Jeffrey (devenu Cédric) et les Lords; ainsi qu'à l'élection de « Miss Twist »: Ghislaine Péterlin, qui en l'emportant devant 35 concurrentes, reçut l'écharpe qui consacrait sa victoire des mains de deux grandes vedettes du Music-hall, Annie Cordy et Luis Mariano, — arrivés au Golf sitôt leur spectacle de la Gaieté Lyrique terminé.

La mission périlleuse de créer l'ambiance échoua à Jeffrey et les Lords qui s'en acquittèrent plus qu'honorablement puisqu'en trente secondes le public fut chaud; lorsque Fortuné et Bellanger, les animateurs de la soirée, présentèrent les Météores, la partie était déjà gagnée. Entre deux éliminatoires de Miss Twist, ces derniers jouèrent crânement leur chance. Un instant, on crut que la salle allait éclater. Le podium fut sur le point d'être submergé. En bas, Henri se voyait dans l'obligation de fermer les grilles du Golf Drouot. Dans la salle, les initiés sentaient qu'ils allaient vivre quelques grandes minutes de rock'n'roll. Long Chris et les Daltons, vêtus de leurs smockings bleus, s'emparèrent de la scène. Long Chris se fit remarquer par son jeu de scène souple et décontracté dans le style Gene Vincent et les Daltons brillèrent dans les morceaux instrumentaux. La température monta brusquement, les visages ruisselaient de sueur, les yeux ne semblaient plus voir. Long Chris et les Daltons gagnèrent ce soir-là leurs galons de vedettes. Après, ce fut le délire: Les Chaussettes Noires, Eddy Mitchell en tête, grimpèrent sur le podium. Ils avaient décidé de jouer quelques heures plus tôt, sans cachet, pour les copains du Golf. Eddy en militaire, les cheveux coupés très courts, fit d'excellentes interprétations de « Mean woman blues » (de Presley) et du fameux « Peppermint twist ».

SALUT LES COPAINS

Daniel Filipacchi, André Salvat, Anne-Marie Peysson, Pierre Perrin, Sylvie Vartan, les Cyclones (avec Jacques

Dutronc), Frankie Jordan, Albert Raisner, Danyel Gérard, Nana Mouskouri, Les Pirates et bien d'autres assistèrent à cette soirée mémorable. Se succédèrent jusqu'aux grandes vacances, sur le tremplin, entre autres: les Loups Garous (20 avril), les Tribuns (27 avril et 15 juin), les Ombres et les Cogonis (11 mai), les Rebelles (18 mai), les Pirates (25 mai), les Lionceaux (1^{er} juin), les Aristocrates et Matt Collins (22 juin), Billy Bridge (6 juillet). Chaque semaine, quatre ou cinq formations montaient sur le podium.

Le Golf se devait de lancer de nouvelles danses. Ainsi, Henri organisa fréquemment des concours dans ce but. Par exemple, le 25 mai eut lieu l'élection du couple « Spring twist ». Un jury composé d'Albert Raisner (ORTF), Pierre Guy (Radio Monte-Carlo), Jacques Garnier (RTL), Dany Kane (Président du twist club de France) et Françoise Deldick (présentatrice de l'Olympia, qui venait d'épouser Johnny, le bassiste des Pirates), donna la palme à Pascale Compagny de la Couvrière et Gérard Chastan.

(A suivre)
JACQUES BARSAMIAN

Claude et les Tribuns.



Dick Rivers et les Chats Sauvages.



Jacques Dutronc et les Cyclones (El Toro).



TRI. 78-79

50 M. DE LA PLACE CLICHY

50 RUE DE DOUAI PARIS



NOUS AVONS EN MASSE DES AMPLIS D'OCCASION

Pédale distorsion supafuzz Marshall : 250 F. Wah Wah Vox : 250 F. Amplis AC 30 VOX importés de Londres, comme neuf : entre 1.200 F. et 1.600 F. Baffle MC avec 46 cm : 600 F. Sono voix 80 W : 2.700 F. Baffle Gyratone VOX 50 W (son tournant) : 2.800 F. Mini Gyratone 30 W : 1.900 F. Colonne Marshall 80 W : 1.700 F. Tête Marshall 200 W : 2.200 F. Guitares Dan electro, basses et solos : 1.500 F. Télécaster Fender : 1.300 F. Amplis Vox 50 W : 1.500 F. Baffle fondation VOX 46 cm : 1.250 F. Ampli Eco : 700 F.

TOUTES CES OCCASIONS SONT GARANTIES 6 MOIS ET VENDUES AVEC FACILITÉS DE PAIEMENT

DISQUES & PARTITIONS PAR CORRESPONDANCE

DISQUES

Je désire recevoir le disque de.....
dont le titre est..... je vous paierai contre
remboursement, frais d'envoi à ma charge.
NOM :..... PRÉNOM :.....
RUE :..... N° :.....
VILLE :..... DÉPT :.....

PARTITIONS

Je désire recevoir la partition de.....
dont le titre est..... je vous paierai contre
remboursement, frais d'envoi à ma charge.
NOM :..... PRÉNOM :.....
RUE :..... N° :.....
VILLE :..... DÉPT :.....

Cinéma beatnik

suite de la page 44

fans, visages extatiques ou douloureux, vivent en transes la musique reçue. Le parti pris humoristique des réalisateurs accentue l'atmosphère primitive et rituelle, en coupant le son et continuant à filmer les visages, tendus vers quelque chose d'autre, dévolus à la passion, et qui, faute de mieux, la vivent dans les salles des fêtes communales, devant l'orchestre du coin.

Cette jeunesse semble se désolidariser entièrement des problèmes des générations de la guerre et du nazisme, témoin la séquence reportage du polonais Marek Piowski dans « Au feu, au feu, enfin il se passe quelque chose », 1967, suivant une visite touristique et éducative dans les bunkers d'Hitler : garçons et filles, affalés sur les rochers, jouent aux cartes, dorment, ou boivent quelque soda sans prêter la moindre attention au commentaire vibrant du guide.

Génération prête à tout, pour peu qu'on lui offre de quoi l'intéresser. Lorsque les portes sont closes ou ouvertes sur un monde mort, que reste-t-il à faire? Faute de vivre sa vie dans une société rebutante, il reste à jouer sa vie au second degré, la mimer, ou la vivre en marge.

DE LA VIE A L'IMPROVISTE A LA VIE EN MARGE.

DU « JEU » A « L'AUTOMNE DES GAMMLERS ».

Pour échapper désespérément à l'état social.

Roberta Hodes dans « The Game » (U.S.A., 1967) a su transposer sur un plan chorégraphique et musical (le scénario est tiré d'ailleurs d'une pièce de George Houston Bass), l'obsession d'une certaine jeunesse, qui, faute de pouvoir comprendre et de vouloir subir les lois adultes, invente ces propres règles : selon un rituel qui n'appartient qu'à eux, un groupe de jeunes Noirs, (l'expérience se déroule au niveau du happening dansé, entre « West Side Story » et le Living Theatre) écarte de leur jeu un observateur, non par racisme puisque l'intrus est noir également, mais parce qu'il semble vouloir s'imposer sans respecter les règles du jeu. De la naïveté à la violence, ou comment naît l'esprit de « bande », sorte de société parallèle à l'autre, la titanique, la tyrannique, d'où ils se sentent exclus.

Dans « Santo Pietro », du français Jean-Michel Barjol, un groupe de jeunes d'origine modeste, habitants des grands ensembles de Caen, tente de vivre le temps des vacances. Parti d'un repor-

tage sur la jeunesse désœuvrée, d'un constat social, le film débouche sur la violence improvisée d'une sorte de happening vécu un peu théâtralement peut-être (mais ici, la passion du jeu rejoint celle des jeunes Noirs américains de Roberta Hodes), dans les salles de répétition de la Maison de la Culture de Caen.

Barjol, présent au Festival de Tours, s'explique au cours d'une conférence de presse : « Santo Pietro, c'est le nom d'un cheval de course qui a mal effectué son parcours, s'est cassé une jambe et a été abattu. La jeunesse est à l'image de ce cheval, toute énergie, elle peut faire fausse route et chuter sur un obstacle ; on l'empêchera de continuer son parcours ».

Les adolescents du film ne sont pas des beatniks, ce sont des enfants de tout le monde, des enfants de H.L.M. qui ne savent où ils vont.

Thierry, par exemple dit : « J'ai 17 ans et les cheveux longs ». C'est tout et c'est terrible. Que lui restera-t-il lorsqu'il aura coupé ses cheveux et qu'il n'aura plus 17 ans?

Seuls, livrés à eux-mêmes, sans « maîtres à penser » pendant le temps des loisirs, ils s'ennuient d'abord, ils explosent ensuite : c'est le sens de la « cérémonie » finale : un couple découvre l'amour, un jerkeur s'épuise et s'effondre, insecte foudroyé sous le fouet d'un maître de ballet. L'automne, l'amour, la mort.

Barjol poursuit : « Cette explosion est normale. Mes personnages ne sont ni drogués, ni anormaux ou pervers. Ils jouent parce que les vacances sont un jeu. Comme la vie. Comme nous jouons tous. Être jeune, c'est ça aussi, jouer, c'est-à-dire être menteur et vrai, c'est-à-dire contradictoire : pur, précis, dingue ».

Le reportage de Peter Fleischmann sur les Gamblers (« L'Automne des Gamblers », Allemagne, 1966-67) franchit encore un pas dans la description d'une minorité de jeunes ayant choisi, même provisoirement, la vie « en marge ».

Une précision utile : Les Gamblers sont des beatniks de type spécifiquement germanique. Gammler vient du verbe « vergammeln », qui veut dire « pourri ». Fleischmann a voulu approcher et découvrir les beatniks en tournant un film. Aucune préparation. Aucune intention sociologique. Or le résultat est passionnant : il révèle une certaine jeunesse, dont on parle souvent à tort et à travers, mais aussi les réactions de la population munichoise face à cette jeunesse ; mêlé à la foule, avec seulement un assistant, une caméra et un magnétophone, le réalisateur a tourné et recueilli « en direct ».

Il est étonnant de relever des constantes parmi les arguments anti-gamblers : les

bourgeois, la population « active » de Munich semble obsédés par la main-d'œuvre d'importation à nourrir, les marks à dépenser pour des étrangers alors que de jeunes Allemands sombrent dans l'oisiveté volontaire ; beaucoup souhaitent même qu'un nouvel Hitler les remettent enfin dans le droit chemin de l'ordre et du travail obligatoire ; comme si l'opinion publique avait été conditionnée par une forte campagne de presse.

Fleischmann, après la projection de son film, à Tours, donne des précisions :

« Le phénomène beatnik est plus sérieux qu'en France, plus grave généralement que celui des beatniks vivant à Saint-Michel. Ils ont tout abandonné, leur situation, leur famille, leur travail, jusqu'à leurs noms, ils n'ont tous que des prénoms. Ce sont des « pourris » à qui on jette cette injure à la figure. Tous les moyens sont bons pour les chasser. Sous prétexte qu'ils n'ont pas de domicile fixe ou qu'il y a violation de la nature parce qu'ils couchent à la belle étoile, on les met en prison. D'ailleurs tous les gamblers de mon film sont soit en psychiatrie, soit en prison, sauf deux filles rentrées chez elles. »

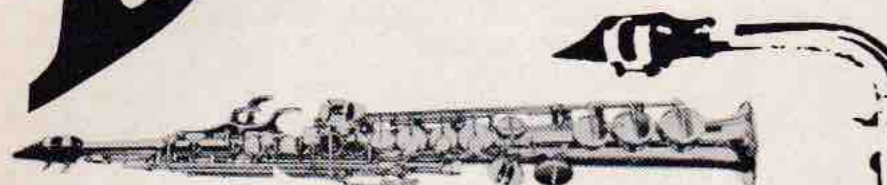
Le pire pour les bourgeois est le rire des Gamblers ; ce n'est pas un rire méchant, mais un rire ouvert, libre, joyeux. On ne peut pourtant dire qu'ils soient heureux. Hantés par le pouvoir policier, ou par un idéalisme qu'ils savent eux-mêmes faillibles, ils essaient d'échapper pendant un laps de temps à l'état qu'ils rejoindront un jour. De cela ils sont conscients aussi et ils le disent. Ils se donnent en principe jusqu'à 25 ans pour « vivre leur vie » ; après...

« J'ai appelé, dit encore Peter Fleischmann, mon film « L'Automne des Gamblers » parce qu'ils sont finalement les plus faibles. Ils veulent qu'on les laisse tranquilles, mais la société ne veut pas les laisser libres et la société a toujours raison. Elle leur donne le seul droit de survivre. Le recours à Hitler n'est pas du néo-nazisme. Hitler devient le symbole de l'ordre. C'est plutôt ce que j'appellerais le fascisme quotidien. »

L'image de la jeunesse offerte aux quatre coins du monde par les cinéastes n'est ni optimiste ni pessimiste ; elle reflète simplement les problèmes majeurs du temps, ceux de la civilisation de consommation et de la civilisation des loisirs. Entre le moment où ils sortent de l'adolescence et celui où ils se retrouvent malgré eux adultes, entre l'irresponsabilité et l'inaptitude au monde, forts et vulnérables, ils tentent de vivre, dans le no man's land des rêves improvisés, un grand idéal de liberté sans emploi qui s'épuise lui-même, et meurt souvent en chemin.

FRANÇOISE SÉLORON

Buffet



Crampon

18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2^e / Tél. : 488-88-78



G. Pétré.

courrier des lecteurs

suite de la page 17

se disait touché, affligé par sa mort. On le disait irremplaçable. Pourquoi cette hâte ? Pourquoi vouloir le remplacer à tout prix ? Pauvre Otis, déjà on veut effacer tes traces...

José Garcia,
22, rue des Carrières,
68 - Didenheim.

P.S. Je suis sûr que Wilson Pickett lui-même serait dégoûté à la lecture d'une telle chose.

Nous ne tenons pas du tout à ce qu'Otis Redding soit oublié. Mais on peut souhaiter que d'autres artistes reprennent le flambeau qu'il a su porter si haut.

DIVAGATIONS HENDRIXIENNES

Amateur acharné de rhythm'and'blues, j'ai été très déçu par les places qu'occupent les chansons de rhythm'and'blues et surtout par leur nombre très faible dans ce référendum. Très déçu mais aussi très surpris par l'ampleur que tend à prendre la musique genre Cream ou Jimi Hendrix. Il me semblait que cette musique ne pouvait toucher qu'un nombre limité de spécialistes, capables de suivre par leurs connaissances musicales les divagations (ce n'est aucunement péjoratif) Hendrixiennes/Claptonniennes. J'avais vu, en effet, les Cream, l'année dernière, au Palais des Sports, lors du premier festival de pop music et ils ne m'avaient absolument pas touché.

Par contre, je pensais que le rhythm'and'blues, musique qui prend au tripes et qui remue les sens (écoutez « Try a little tenderness »), toucherait plus les masses (le mot est prétentieux et ne me plaît pas mais je ne vois rien d'autres). Je suis aussi très surpris de la première place de « We love you », je trouve en effet cette chanson très inférieure à par exemple : « A day in the life », « Try a little tenderness », « Respect » ou même d'autres chansons des Stones telles que « Long Long While » ou « Ruby tuesday ».

Lionel Zucker,
Paris - 17^e.

BLACK POWER

Je voudrais savoir si tous les chanteurs noirs américains sont solidaires au Black Power ? merci.

Claudine Gille,
Neuilly-sur-Seine.

Non, les Noirs ne forment pas qu'un seul bloc politique.

ET LE FOLK ?

Et bien voilà, il est paru, ce résultat du référendum. Je suppose que votre journal ne va plus s'appeler que « Rock ». Aucun disque folk. Georges Brassens est là. Dylan, Brel, Ferré, Grignard, Allwright, Joan Baez, Donovan. 7 sur 60. La proportion est éloquente. Je pense que vous ne gaspillerez plus de papier à chercher une clientèle qui n'existe pas en France. On n'y a pas besoin de poètes. Le machinisme n'existe pas !... Une page est tournée sans doute. Il n'y a que le yéyé qui marche en France à condition que cela « fasse » R'n'B' ou R'n'R', ce qui ne veut plus rien dire. On met n'importe quoi. Hip, psychédélic, ce qu'il faut c'est vendre, n'est-ce pas ? Bien sûr. Peut-être, sans doute. J'espère de tout cœur, et encore une fois, qu'au nom du folk de votre titre, on pourra lire des « papiers » qui parlent du folklore international et de ce qu'il dit. Félix Leclerc, par exemple. Quand on pense que « Marie-Jeanne », de Dassin, n'est même pas dans les 40 disques cités. Ce fut le plus beau disque français, ces derniers temps, dans le style folk, voix, accompagnement, paroles, musique, tout y était. Hélas, mille fois hélas. J'espère qu'il y a beaucoup de gens comme moi parmi votre clientèle et qu'ils vous le feront savoir. A bientôt, merci.

Alain Lemierre,
« Pastorale »,
72 - La Suze.

PSYCHOPOSTERS

Après lecture de l'article consacré aux posters, qui veut prouver que « Le Poster est un moyen d'affirmer sa personnalité », il en ressort nettement que, vu le nombre relativement restreint des posters, on pourrait aisément arriver par un moyen bien supérieur à ceux préconisés par des rigolos comme Freud, à s'assimiler de part ses sentiments et ses idées à Selimaille n° 5 ou Barbarella n° 9, une planification en catégories de personnalités, très pratique, il est vrai, pour sélectionner les qualités de lainage du mouton. On fait déjà reconnaître un « chanteur » français grâce à son riche vocabulaire : tu veux rire, c'est extra, super net, vraiment c'est extra, super-vieux, vraiment excellent, vraiment bien ; si ces combinaisons complexes avaient été employées plus tôt, la tâche de M. Jacobrou aurait été « vraiment » « vachement » simplifiée.

Sans rancune.
Thierry Oger,
29, rue Damesme,
Paris - 13^e.



SHAKE

magazine 100 %
ROCK

60 pages et photos
Le N° 11 vient de paraître avec

ATLANTIC REVUE
(Redding, Pickett, etc.),

Fats DOMINO, Johnny BURNETTE,
l'histoire de la firme U.S. SUN, etc.

ANCIENS NUMÉROS DISPONIBLES :
N° 5 : L. Williams, W. Pickett, S. Burgess, etc.
N° 6 : Special James Brown, Alan Freed, etc.
N° 7 : Bill Haley, J. Kidd, R. Hawkins, etc.
N° 8 : Special B. Holly, R. Valens, B. Bopper, etc.
N° 9 : Everly Brothers, S.-J. Hawkins, J.-B. Lenoir, etc.
N° 10 : Special Gene Vincent.

Pour recevoir ces numéros, il suffit d'expédier 2 F (2 FS, 25 FB, autres pays : 2,50 F) par numéro choisi à : **ROCK STORY CLUB**, 42, rue d'Audincourt, 25 - SELONCOURT (Indiquer au talon les N°s choisis).

ROCK STORY CLUB

42, rue d'Audincourt, 42

25 - SELONCOURT

vous propose :

- La carte du club valable à vie et vous donnant droit à des réductions dans de nombreux clubs et galas.
- Le catalogue « SCHWANN » comprenant plus de 40.000 LP américains en vente au club.
- Un portrait géant (40 x 60 cm) d'un pionnier.
- Dix numéros de la revue bimensuelle « ROCK'N'ROLL POP & SOUL MUSIC ACTUALITY ».
- Un disque rock inédit en France (à choisir parmi 10 proposés).

DEMANDEZ le bulletin d'inscription au R.S.C. en joignant une enveloppe timbrée pour la réponse.

Pour vos GALAS, SOIRÉES, CLUBS...

THE ROCK'N'ROLL GANG
(formation ayant accompagné G. Vincent)

ROLL CHANTY & THE TOPPERS

RICHARD & SAMUEL

THE BLACK AND WHITE
(chanteur anglais)

etc.

et les meilleures formations actuelles françaises et anglaises.

SE RENSEIGNER A :

J.-C. POGNANT AGENCY

42, rue d'Audincourt, 42

25 - SELONCOURT

LE PRESTIGIEUX PALMARES 1968 PATHE MARCONI

ACADEMIE DU JAZZ
Grand Prix
ACADEMIE CHARLES CROS
Grand Prix

ARCHIE SHEPP
"Mama Too Tight"

IMPULSE 9134



Archie Shepp
Mama Too Tight

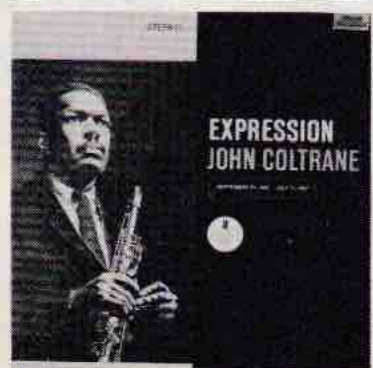
Beheer / Thema for Ernie / A Portrait of Robert Thompson (as a young man)



ACADEMIE DU JAZZ
cond derrière ARCHIE SHEPP

JOHN COLTRANE
"Expression"

IMPULSE 9120



**INTERNATIONAL
JAZZ CLUB**
Catégorie "Blues"

B.B. KING
"Blues Is King"

STATESIDE CSSX 240490



**HOT CLUB
DE FRANCE**
Grand Prix

KID ORY
"Favorites"

VSM CONTEMPORARY/
GOOD TIME JAZZ - CHTX 240540

ACADEMIE CHARLES CROS

In Memoriam

JOHN COLTRANE
"Kulu Sé Mama"

IMPULSE 9106



Musique de Danse

RAY CHARLES
"I Don't Need
No Doctor"

STATESIDE FSS 521



Rock & Folk Actualités (suite de la page 8)

Love
Affair
(suite)

Shocking, disgusting, Oh my Dear, it really is pornographic, etc..., etc... Voilà ce que l'on entend le plus souvent dans les pudibonds foyers ségrégationnistes du Londres bien pensant. Kenya pas de quoi fouetter un chat. Jugez plutôt. Quelques milliers de Ladies verueles ont une liaison avec cinq petits minets chevelus et dodus et, en plus, il y a un intermédiaire : Mister Sydney Bacon. Ah je vois ! Votre esprit rationaliste est exigeant. Des faits... des chiffres... des explications... très bien, vous l'aurez voulu. Sydney

Bacon, l'imprésario inventeur, manager fondateur, innovateur, percepteur des Love Affair (N° 1 pendant 3 semaines au H.P. anglais avec « Everlasting love ») est le directeur de la plus grande fabrique de sacs à main d'Angleterre. Compris !... Parfait. Je confirme... Syd est donc à la tête d'une florissante entreprise, tout un chacun sachant parfaitement que la vieille lady type est grande consommatrice de maquereaux à la groseille et de sacs à main. Mais... car il y a un mais, Syd est un refoulé. Refoulé car il a un frère (après tout ça arrive à des gens très bien) et que ce frère, Max Bacon, dans leur jeunesse, fut un nom célèbre dans les annales de la musique de danse. D'où (voir psychopathologie de la vie quotidienne) imitation, échec, refoulement, vengeance... il a un fils... Maurice. Ça va, vous suivez toujours ? Ce fils, tel Rodrigue, Lustu-

cru avait du pique et plus d'un atout dans son escarcelle. La batterie de Papa n'était pas si vieille et les voisins pas si gentils. Et puis Papa avait une belle revanche à prendre !

Intermission

Demandez Esquimaux...

Part two - Ou comment devenir riche en dépensant beaucoup d'argent. Les premiers frais furent raisonnables. Une petite annonce dans le M.M. pour recruter un fils à Papa (3 livres). Un petit orgue pour Lyndon Guest à 160 livres et un ampli (25 livres). Jusque-là Syd était raisonnable mais son Ego Libido-Psycho Motrice fut la plus forte. Pour Maurice, ce fut le « Jack Spot ». L'argent coula à flot. Un nouvel orgue Hammond avec ampli Leslie (1 000 livres). Une batterie Ludwig pour Maurice à 480 livres. Mick Jackson était très sage. On ne pouvait lui refuser une Gilson Basse à 220 livres

et Rex Braley aurait fait des complexes s'il n'avait eu sa Gilson Les Paul à 220 livres avec deux amplis. Une sono, c'est indispensable. Des micros, des chambres d'échos également : 800 livres. Pour transporter tout ça il faut bien une camionnette à 780 livres et l'essence, ça coûte cher, au moins 10 livres par semaine, et puis l'assurance : 150 livres. Ils ne pouvaient quand même pas chanter tout nus, ces petits (500 livres), et ces disques, il faut bien qu'ils soient connus (Allez, 5 000 livres). Qui osera dire encore que Pygmalion n'existe plus ? Pour l'instant, Syd reconnaît qu'il n'a pas encore vu un traître fifrelin... Mais son psychiatre est très content de lui. Il va beaucoup mieux. Et si jamais ça ne marchait plus pour les Love Affair*, il restera toujours les sacs à main des vieilles Ladies.

J. B. H.

* Voir R and F N° 16.

SHOULD'T YOUR FOLK GUITAR BE A MARTIN ?



Si la guitare Folk est votre passion, vous rêvez certainement de posséder une guitare MARTIN.

Depuis 1839 aux États-Unis, à Nazareth, les guitares MARTIN sont fabriquées entièrement à la main avec les bois les plus précieux ; elles étaient réservées jusqu'à ce jour aux plus grands artistes américains.

Nous avons actuellement quelques guitares MARTIN à la vente en France et nous serions heureux de vous les présenter.

Si vous ne pouvez acquérir une guitare MARTIN, nous aurons aussi le plaisir de vous montrer les guitares Folk LEVIN.

La guitare LEVIN est considérée aux États-Unis et dans le monde entier comme l'une des meilleures.

Elle est aussi fabriquée dans les mêmes conditions artisanales et sa finition ainsi que la qualité de ses bois précieux, en font un instrument de grande tradition.

Nous avons également quelques modèles de guitares classiques LEVIN de très haute qualité.

VICTOR FLORE

11 bis, Rue Pigalle - PARIS-9^e - Téléphone : 874-55-85

Pour la Province, adressez-vous à :

S.C.A.L.A., 21, rue du Commerce - 37 - TOURS

qui vous indiquera le concessionnaire le plus proche de votre domicile.

MARTIN
Made in U.S.A.

LEVIN
Made in Sweden

LA STEREO DANS VOTRE VOITURE POUR 420 F

AVEC LECTEUR DE BANDES MAGNETIQUES

STEREO VOXONOR

ET SES DEUX HAUT-PARLEURS

*Ne subissez plus un
programme musical
composez le vôtre*

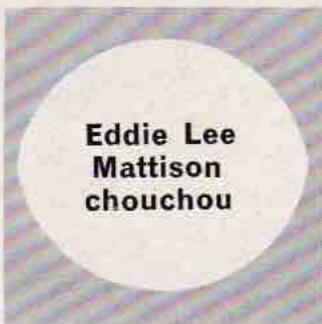
Je désire recevoir lecteur (s) de bandes
VOXONOR COMPLET (Garantie un an).

Je vous envoie un chèque, mandat, C.C.P. de 420 F
+ 15 F de port.

ROK & FOLK

14, rue Chaptal, Paris (9^e) — Tél. : 874.44.82

Rock & Folk Actualités (suite de la page 57)



**Eddie Lee
Mattison
chouchou**



Né le 7 septembre 1944 en Caroline du Sud. Étudiant jusqu'à 17 ans. Il fit son service militaire dans la base de Châteauroux. Finaliste de « La guitare d'Or » en 1963, il n'enregistra son premier disque qu'en juin 67 pour Vogue. Il a formé un nouveau groupe à la rentrée avec lequel il prépare son second disque. Nouveau chouchou de plusieurs clubs Rock & Folk, dont le Tour Club et le Majestic, il devient le rival des meilleurs chanteurs de rhythm' n'blues européens. Eddie a connu James Brown et Otis Redding dans sa jeunesse. Ce sont ses chanteurs favoris avec Sam Cooke et Ray Charles. Lorsqu'il ne chante pas, il mange, il dort et il nage. J. B.



**Groupes
d'avant-garde**

Ils sont parmi les meilleurs groupes pop d'avant-garde dernièrement révélés :

LES ELECTRIC PRUNES
« Les Pruneaux Électriques », c'est un groupe de la Côte Ouest : je l'ai entendu pour la première fois en décembre 1966 interprétant « I had too much to dream last night » et j'ai été immédiatement conquise par le « sound » de ce groupe. Il exprimait quelque

chose de nouveau. 1967 l'a pleinement révélé au public. Tour à tour « Get me to the world on time », « Great banana hoax », « Messe en Fa mineur » et dernièrement « Everybody knows », sont venus frapper nos oreilles. Il n'y a pas d'autre expression que « frapper » pour exprimer ce que l'on ressent à l'écoute d'un disque des Electric Prunes. Leur musique est percutante, elle surprend par son étrangeté et sa richesse. C'est de la musique électronique qui vit. Le groupe se compose de cinq garçons : James Lowe, 22 ans, chanteur, jouant également du sitar électrique et de l'harmonica ; Ken William, 20 ans, guitariste soliste ; Weasel Spagnola, guitariste rythmique ; Preston Ritter, 19 ans, batteur ; Mark Tulin, 19 ans, bassiste.

THE DOORS

The Doors est un groupe originaire de Los Angeles. Jim Morrison, 23 ans, en est le chanteur, Robert Alan Krieger, 21 ans, le guitariste soliste, John Densmore, 22 ans, le batteur, et Ray Manzarek, le seul qui ne soit pas né à Los Angeles mais à Chicago, à 24 ans, il joue de l'orgue, du piano et de la basse. Leur musique est reconnaissable entre toutes ; le son « Doors » n'est pas le fruit du hasard, il est volontairement incisif, mordant, poignant. De nombreux 45 t et deux 33 t en témoignent. Le premier album « The Doors », comprenant « Light my fire », « The end », a reçu un disque d'or ; le second : « Strange days », avec « Love me two times » et « Moonlight drive », a également fait recette.

On pourrait qualifier leurs chansons de blues philosophiques. Comme dit John : « Vous devez toujours chercher si vous voulez trouver. Tout ce que vous savez se trouve d'un côté, tout ce que vous ignorez de l'autre, entre les deux il y a une porte ». Les Doors se proposent de vous aider à trouver la clé qui ouvre cette porte.

JOCELYNE BOURSIER

Une sélection des disques du mois par

**Jacques Barsamian,
Jocelyne Boursier,
Pierre Chatenier,
Pierre Cressant,
Fr.-R. Cristiani,
J.-F. Hackenbuch,
Kurt Mohr.**

ASSOCIÉS

Cornélia. Rendez-vous au paradis. Je ne vois qu'elle. L'anniversaire. FESTIVAL PS 45.004 (45 t EP - 10 F)

Ce sont deux frères, associés pour le succès. C'est leur second disque, mais le premier sous ce nom et avec ce style. Ils écrivent leurs musiques et leurs paroles. Et, comme les Beach-Boys, ils sont produits par leur père. Ce disque va peut-être surprendre par la sonorité « Phil Spector » avec les voix noyées dans la partie orchestrale. « Cornélia » est sans doute le titre qui accrochera. Il faut suivre les Associés. P. Ch.

BEACH BOYS

WILD HONEY. Wild honey. Arent you glad. I was made to love her. Country air. A thing or two. Darlin'. I'd love just once to see you. Here comes the night. Let the wind blow. How she boogalooed it. Mama says. CAPITOL STTX 340.614 (30 cm - 22,90 F)

A part « Wild honey » et « Darlin' » qui sont fort connues, il y a de bonnes plages dans ce disque. Par exemple « I was made to love her », succès de Stevie Wonder, qui est très plaisant à réécouter revu et corrigé par les Beach Boys ; il y a aussi « Let the wind blow » une très belle chanson du point de vue paroles et la musique bien soutenue les fait encore mieux ressortir. « How she boogalooed it » est très rythmée, comme un rock and roll, une heureuse initiative, car cela coupe la monotonie du « surf sound ». « Mama says » est exclusivement chantée et destinée à prouver la parfaite cohésion vocale du groupe. Le reste du disque est moins original, mais parfait du point de vue réalisation. Jo. B.

BEATLES

Lady Madonna. The inner light. ODEON FO 111 (45 t simple - 6,50 F)

Du bon vieux Beatles qui nous ramène aux années 63 où ils chantaient « Roll over Beethoven », « Matchbox »

et tous ces classiques du rock'n'roll. « Lady Madonna » est entre le style de Jerry Lee Lewis et celui de Fats Domino. C'est Paul qui chante, accompagné de John, Georges, Ringo et quatre cuivres (dont le fameux jazzman Ronnie Scott). Le verso est une composition de George Harrison, enregistrée à Bombay avec un accompagnement hindou ; celui-ci chante tandis que Paul et John font les harmonies. Décidément, notre groupe favori n'a pas fini de nous étonner par la variété de son répertoire. J. B.

JEFF BECK

Love is blue. I've been drinking. COLUMBIA CF 136 (45 t Simple - 6,50 F)

Une très bonne version de « Love is blue », je la trouve plus attrayante que les autres. La guitare de Jeff chante, c'est très curieux. La face B est constituée par un blues chanté par Rod Stewart, un très bon blues. Bien qu'il se soit plié à la mode venant des USA, Jeff a réalisé un bon disque. Jo. B.

RONNIE BIRD

Le pivert. De l'autre côté du miroir. SOS Mesdemoiselles. Aimez-moi. PHILIPS 437.403 BE (45 t EP - 10 F)

Le retour de l'oiseau avec « Le pivert ». Ronnie remonte sa cote avec ce titre ; la musique complète de cet EP est de Micky Jones et Tommy Brown. On pourra encore compter sur le trio Bird-Jones-Brown en 1968. J. B.

PAUL BUTTERFIELD

THE RESURECTION OF PIGBOY CRABSHAW. One more heartache. Driftin' and driftin'. Pity the fool. Born under a bad sign. Run out of time. Double trouble. Drivin' wheel. Droppin' out. Tollin' bells. ELEKTRA CLVLXK 219 (30 cm - 19,95 F)

Le Paul Butterfield Blues Band : huit musiciens dont une section de trois cuivres. Les principaux membres sont Paul Butterfield (chant et harmonica) et Elvin

Bishop (guitare solo). Ce disque pas très commercial plaira aux amateurs de City blues et de groupes tels John Mayal's Blues-breakers. J. B.

ERIC CHARDEN

Si tu m'aimes. Comme une femme. La petite orange. Jolie Dolly.

DECCA 461.157 M (45 t EP - 9,90 F)

Eric Charden demeure dans la lignée du « Monde est gris, le monde est bleu » avec cette nouvelle œuvre signée Charden-Monty. Eric doit, en 1968, s'imposer comme l'une des grandes vedettes françaises et confirmer ses qualités d'auteur-compositeur. J. B.

JAMES COTTON BLUES BAND

Good time Charlie. Turn on your lovelight. Something on your mind. Don't start me talkin'. Jelly Jelly. Off the wall. Feelin' good. Sweet sixteen. Knock on wood. Oh why. Blues in my sleep. VERVE FVS 9.507 (30 cm - 22,90 F)

(U.S. Verve)
James Cotton fit ses premiers disques en 1953 à Memphis sur la marque Sun. Après s'être établi à Chicago, il devint pendant plusieurs années l'harmoniste du groupe de Muddy Waters. Celui-ci l'emmena en Angleterre, où il eut l'occasion de faire une tournée et d'enregistrer avec Chris Barber. Il est maintenant reconnu comme une valeur sûre de la part des amateurs de blues, et c'est à l'intention de ces derniers que son LP a été produit. Les puristes le trouveront sans doute trop R & B, car il comporte des cuivres et saxes. D'autres le trouveront un peu vieux jeu, étant dans sa majeure partie consacré à la reprise de vieux succès. Ainsi les deux premiers titres sont de Bobby Bland, le 3^e de Big Jay McNeely, le 4^e de Billy Eckstine, le 5^e de Little Walter, le 6^e de Little Junior Parker, le 7^e de B.B. King, le 8^e de Eddie Floyd. C'est très chouette, authentique et tout ce que vous voulez, mais c'est un peu du R & B

de tout repos, où l'on ne recherche plus le tube, où l'on prêche à des convertis. Malgré leurs qualités indéniables, ce ne sont pas ces versions-là qui entreront dans l'histoire du blues. Si ce disque avait été publié il y a quinze ans (du point de vue style c'eût été possible) on aurait à juste titre crié au miracle. Aujourd'hui, un peu las, on se frotte les mains en se disant... enfin !
K. M.

JOE DASSIN
La bande à Bonnot. Plus je te vois plus je te veux.
CBS 3.336 (45 t simple - 6,50 F)

Ce Bonnot-là n'est pas le petit frère de Bonnie. Les compères Rivat et Thomas ont fourbi leur texte près d'un an. Il est parfait, sans mot inutile, sans temps morts. La musique et les arrangements, très inspirés de l'époque 25, sont bien dans le coup. Tout a été soigné. C'est parfait. Le succès est là, garanti.
P. Ch.

DAVID ET GLENN
Madame ô madame. Ça m'use la musique.
CBS 3.258 (45 t simple - 6,50 F)

Ils ont des noms de cosmonautes et ils sont bien dans l'orbite de ce qui se fait aujourd'hui. Le disque est dans son ensemble une parfaite réussite.
P. Ch.

SPENCER DAVIS GROUP
Mr. second class. Sanity inspector.

UNITED ARTISTS 38.204
(45 t simple - 6,50 F)
(Angleterre: United Artists)

Deux titres qui se valent mais n'arrivent pas à enthousiasmer. Pas assez délirants, pas assez raffinés pour réussir dans ce genre scabreux que seuls peuvent affronter des musiciens exceptionnellement doués.
K. M.

DONOVAN
Wear your love like heaven. Mad John's escape. Skip-a-long Sam. Sun. There was a time. Oh Gosh. Little boy in Corduroy. Under the greenwood tree. The land of

doesn't have to be. Someone's singing.
EPIC BN 26.349 (30 cm - 26,90 F)

Tout d'abord, le nouveau titre de Donovan, celui qui monte au Top 20, ne figure pas dans ce LP. Ceci posé, écoutez très attentivement jusqu'au bout chaque face. La sonorité sourde, ronde, comme perdue dans quelque brouillard des montagnes d'Écosse (qui est maintenant le signe distinctif de Donovan) peut vous faire courir un danger: celui de vous faire croire que tous les titres se ressemblent. Il n'en est rien. Donovan semble ici en pleine forme, toujours égal à lui-même. Et ce n'est pas ce genre de chanteur qui se surpasse à chaque enregistrement, il pratique son dandysme jusque dans sa musique. Son élégance est de ne pas vouloir se livrer tout de suite. C'est, installé dans la pop-music, ce phénomène complètement anglais qu'on nomme « understatement », qui fait fureur dans les pièces de Pinter: Où tout est dit quand rien n'est dit. Cette attitude se retrouve à tous les niveaux; les textes d'abord, les musiques, les arrangements bien sûr, sans tapage, et même jusque dans l'utilisation de l'écho, étonnamment présent et jamais ressenti comme tel. Du très beau travail. Un album très élégant, peut-être trop raffiné. Cela n'a pas tellement cours actuellement, aussi aucun des titres n'est de cette matière dont on fait les tubes. Est-ce un tort? Commercialement sans doute.
P. Ch.

JACQUES DUTRONC
Il est cinq heures, Paris s'éveille. L'augmentation. Comment elles dorment. Fais pas ci, fais pas ça.
VOGUE EPL 8.611 (45 t EP - 10 F)
Chaque nouveau disque de Dutronc m'émerveille. Chaque fois renouvelé et chaque fois si pareil à lui-même. D'abord, les paroles ne sont jamais banales, jamais insignifiantes. Le duo Lanzmann-Ségalen possède un potentiel d'imagination

qui surprend à chaque nouvelle chanson et n'a pas fini de nous étonner. De son côté, Dutronc ne leur cède en rien au point de vue musical. Le tout donne l'excellent résultat que vous savez, renforcé par une interprétation qui ne semble jamais forcée, comme si Dutronc souriait en chantant. De là, sans doute, son étonnante présence. Une bonne équipe, un interprète à l'aise, un disque formidable.
P. Ch.

EASYBEATS
The music goes round my head. Good times.

UNITED ARTISTS 38.206
(45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre: United Artists)
Il y a de l'idée et du sound et de la mélodie dans le premier titre, interprété à grand renfort de clarinette et de clavier. Sur « Good times », plus conventionnel, on se retrouve dans l'ambiance rock, avec guitares qui chauffent et tout et tout.
K. M.

LES FAUX FRÈRES
J'ai vu sourire la pluie. Vague à l'âme. Le soleil de tes yeux. En rêves.
ÉVASION EP E 10.001
(45 t EP - 10 F)

Premier disque d'une marque suisse, ce n'est pas le premier de ces « faux frères ». Ils chantent bien et les arrangements de Jean Bouchety sont excellents.
P. Ch.

JEAN FERRAT
Cuba Si. Mourir au soleil. Excusez-moi. Prisunic. A Santiago. Ce qu'on est bien mon amour. Les guerilleros. Au point du jour. Pauvres petits c... Indien.

BARCLAY 80.360 (30 cm - 26,90 F)

Un disque capital dans l'œuvre de Jean Ferrat. Disque « politique », qui navigue dans une ambiguïté stratégique à égale distance entre la Révolution et l'oncle-tomisme. L'ambiguïté est malheureusement tranchée par « Les guerilleros », qui situe le lieu du discours en un point que nous appellerons « le lartéguisme ». Ferrat, tu n'as rien vu à Cuba... A part ce

comprimé d'exotisme, du grand, du beau Ferrat dans « Au point du jour ».
J.-F. H.

THE FIFTH DIMENSION
THE MAGIC GARDEN

Prologue. The magic garden. Summer's daughter. Dreams / Pax / Nepenthe. Carpet man. Ticket to ride. Requiem. The girls' song. The worst that could happen. Orange air. Paper cup. Épilogue.
LIBERTY SLBX 340.618
(30 cm - 22,90 F)

Carpet man. Magic garden.

LIBERTY LIF 507 F (45 t simple - 6,50 F)

Il y a de très bons thèmes dans ce disque, comme: « The magic garden », « Carpet man » avec un brin de sitar, « Paper cup »; il y a aussi une version de « Ticket to ride » dans le style Tamia. Les vocaux sont excellents, non sans rappeler les Papas et les Mamas. Tout un monde extraordinaire, un monde de légende est dépeint dans ce disque, qui vaut la peine d'être écouté.
Jo. B.

FLOWER POT MEN
A walk in the sky. I'm losing you?

DERAM 17.005 (45 t simple - 6,50 F)

Sur un thème très hip, les Flower Pot Men se distinguent à nouveau. « A walk in the sky », fort heureusement, ne ressemble pas de trop à « Let's go to San Francisco ». Le groupe est très au point, l'ensemble vocal harmonieux, la chanson belle; tout est parfait et le disque bon.
Jo. B.

JOHN FRED
JUDY IN DISGUISE :

Judy in disguise. Up and down. Off the wall. Out of left field. She shot a hole in my soul. Most unlikely to succeed. Agnes English. When the lights go out. No good to cry. Sometimes you just can't win. Sad story. AcHenall Riot.

STATESIDE SSSX 340.637 (30 cm - 22,90 F)

(U.S. Paula)
Grâce au succès incroyable de « Judy in disguise », classé n° 1 un peu partout

dans le monde, John Fred et ses Playboys voient enfin un de leurs LPs (le troisième) paraître en France. Ce disque, qui comporte également « Up and down » et « Agnes English », les deux prédécesseurs de « Judy », donne un aperçu impressionnant du répertoire étendu des Playboys. Cette formation, qui a bientôt dix ans d'existence, se meut entre le R & B (style Nouvelle Orléans, rappelant Lee Dorsey) et celui, plus élaboré, plongeant dans la musique classique. C'est ce dernier qui nous vaut le très remarquable « Off the wall ». La photo de la pochette qui représente l'orchestre déguisé en fanfare peut induire en erreur: c'est bien d'un groupement moderne qu'il s'agit. Attelé à une « locomotive » comme « Judy in disguise », par ailleurs très habilement conçue, John Fred est bien parti pour une carrière durable et fructueuse. Un disque « solide », susceptible de plaire sous bien des aspects et qui ne comporte pas de remplissage médiocre.
K. M.

GILLES ET DOMINIQUE
Petite Lisa. Bonjour mon amour. Tout en suivant l'étoile. T'en fais pas pour ça.

BARCLAY 71.236 (45 t EP - 9,73 F)

Ils chantent gentiment mais leurs titres manquent un peu d'impact. Les arrangements sont un peu confus avec de vagues senteurs de « folk-song » apportées par le banjo à cinq cordes d'un ancien musicien d'Hugues Aufray. Le tout manque un tout petit peu de présence. Sans doute pourront-ils faire mieux la prochaine fois.
P. Ch.

THE GRASS ROOTS.
Wake up, wake up. No exit.

RCA VICTOR 49.904 (45 t simple - 6,50 F)

De jolies sonorités dans ce disque, de doux bruissements de guitare, des voix vous sussurant presque les paroles. « Ouvre les yeux et réveille-toi », comment rester sourd à un tel appel. « No exit » exprime l'an-

goisse de quelqu'un qui ne peut sortir du monde qui l'entoure. Ce groupe américain n'essaye pas de copier le style West Coast, et sa musique n'en est que meilleure.
Jo. B.

LES HAMSTERS
L'orange bleue. Johnny Guitare. L'eau de la fontaine. Un matin.

CHAPPELL 17.801 (45 t EP - 10 F)

Ils sont jeunes. Ils sont beaux. Ils chantent gentiment. Petit à petit les Hamsters font leur trou,

bien qu'il soit plus difficile de chanter à trois que seul, en France. Leur nouveau disque, édité sous la nouvelle marque Chappell distribuée en France par CBS, est de qualité. Il faut les suivre, un jour ils auront ce petit truc qui fait les grands succès.
P. Ch.

JIMI HENDRIX EXPERIENCE

Foxy lady. Bold as love.

BARCLAY 60.902 (45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre: Yameta)
Encore deux titres impres-

sionnants et fort bien faits par l'Absalon de la guitare. Il a le mérite d'avoir un style très personnel (encore que très proche de celui du Cream) et ceux qui ne l'apprécient pas ne sont pas obligés de l'écouter. Pourrait-on par contre suggérer que le jeu du batteur (style « Cymbales et mitrailleuse ») finit par devenir lassant et qu'il serait peut-être temps de chercher autre chose?
K. M.

IRRÉSISTIBLES
My year is a day. She and I.

JULIE DRISCOLL - BRIAN AUGER

Tramp. Why am I treated so bad. A kind of love in. Break it up. Season of the witch. In and out. Isola natale. Black cat. Lament for Miss Baker. Goodbye jungle telegraph.

MARMALADE 658.069
(30 cm - 22,90 F)

Tramp. Break it up.

MARMALADE 421.168
(45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre: Marmalade)

faire des individus qui vraiment aiment ça. « Break it up », c'est vraiment ça. Si la dernière plage de chaque face est un peu du délayage, on comprend par contre moins l'inclusion de « Lament », un solo de piano qui souffre d'un pleurage très gênant. C'est d'autant plus dommage qu'il

s'agit là d'une composition et interprétation de Brian Auger apparemment fort belle, d'un lyrisme qui n'est pas sans rappeler Bud Powell. Mais ces quelques réserves sont peu de chose en regard de l'ensemble du disque, qui est d'un niveau remarquablement élevé.
KURT MOHR

LE BATTEUR KENNY CLARKE, JULIE DRISCOLL, BRIAN AUGER. Ils aiment ça.



CBS 3.330 (45 t simple - 6,50 F)

Encore un nouveau groupe qui nous vient de Californie, d'ailleurs fort prometteur quand on songe que les quatre gars vont seulement avoir 17 ans au cours de cette année! Andy (batter), Tom Arena (guitare), Steve McMains (basse) et son frère jumeau Jimmy McMains (orgue et chanteur soliste) démarrent dans de bonnes conditions avec des mélodies sobres, soutenues par de somptueux arrangements pour cordes. Rien de dément ni de frelaté. « My year is a day » risque fort d'accrocher. K. M.

MARIO JACQUES

Le petit bal perdu. Les parvenus. Les Amazones. Ballade pour Bénédicte. VOGUE EPL 8.606 (45 t EP - 10 F)

Il a été classé en tête des espoirs au Prestige RTL. Classement entièrement justifié. Il chante d'une belle voix grave de bons textes originaux, et non comme les Anglais ou sur des similirhythmes Tamla-Motown. Il ne cultive ni ne recherche des sonorités. Il a sa personnalité propre. Ce n'est pas un défaut. P. Ch.

JAZZ BAND BALL 1967 BARRELHOUSE JUMPERS (Strasbourg) : The sheik of Araby. TIGERS THREE (Paris) : Maryland. FAMOUS MELODY BOYS (Paris) : What cha call 'em blues. TABBY'S STOMPERS (Paris) : Some of these days. OLD TIME JAZZ BAND (Toulouse) : April showers. METROPOLITAN JAZZOLA EIGHT (Paris) : There is no gall like my gal. HOT PEPPERS (Marseille) : Achin' hearted blues. JAZZ O'MANIACS (Paris) : The terror. BARRELHOUSE JAZZ BAND (Frankfort s/Main) : Don't fish in my sea. REVEREND SHARKEY'S CONGREGATION (Paris) : Wonderful dream. AFAJNO 6 (30 cm - 20 F) * Vous avez sans doute entendu parler de l'AFAJNO (l'Association Fanatique pour l'Abrutissement Jour-

nalier des Noirs d'Outre-Mer — ou quelque chose d'approchant). Eh bien, ces affreux ennemis de l'humanité s'amuse! Non seulement ils organisent un grand concert annuel qu'ils baptisent traitreusement de Jazz Band Ball, mais encore ils en publient l'essentiel sous forme de disque. Oyez donc l'incroyable musicophonie perpétrée à grand renfort d'orchestres amateurs dans la nuit du 21 au 22 octobre passé devant une salle comble et enthousiaste en la Mairie du 5^e Arr. Vous y entendrez toutes sortes de styles : du « vieux » au paléolithique, du pimpant au chevrotant. Bien sûr, des fausses notes, vous en trouverez si vous cherchez bien. Mais en attendant, il fallait le faire, malgré les jetons, se ramener sur scène avec des arrangements de l'ère acoustique, prêt à se faire crucifier. La palme, dans ce domaine, revient incontestablement au Révérend Sharkey's Congregation et sa vallante violoniste, Mademoiselle Hunquenone (ainsi nommée parce que si ses ancêtres se douaient...). Leur « Wonderful dream », le bien-nommé! à tout pour faire un gros tube si l'on veut bien le faire passer à la radio. Souvenez-vous que personne ne détient l'exclusivité du tubomètre et que n'importe qui avec un peu de culot et des idées amusantes peut tenter le coup. Verra-t-on l'AFAJNO s'aligner sur les rangs? K. M.

* A commander par versement (20 F) au C.C.P. de l'Association des Amateurs de Jazz Nouvelle-Orléans, 14, rue Chaptal, Paris 20.869-93, soit par chèque bancaire à l'ordre de l'AFAJNO.

JELLY ROLLS

Je travaille à la caisse. Sans toi.

POLYDOR 66.606 (45 t simple - 6,50 F)

Un groupe français dans une excellente adaptation du « Try a little tenderness », du regretté Otis Redding. J'avoue avoir été choqué

en écoutant ce disque pour la première fois. Et puis je n'ai pas arrêté de le remettre. Vraiment, voilà du travail propre. Jacques, qui chante, possède un sound de chanteur noir américain fantastique. Les paroles sont pleines d'humour. Le verso, « Sans toi », est aussi très valable; bravo aux Jelly Rolls, à Richard Bennett, leur directeur artistique et à Bernard Estardy, le preneur de son, pour cette production. J. B.

HERBERT LÉONARD

Quelque chose tient mon cœur. J'ai l'amour dans les mains.

MERCURY 154.617 MCF (45 t simple - 6,50 F)

Léonard s'affirme. Herbert est en progrès. Ce nouveau disque avec des arrangements de Reg Guest (s'il vous plaît!) sonne d'une manière tout à fait reconfortante à nos oreilles encombrées de romances sirupeuses. P. Ch.

LOVE AFFAIR

Everlasting love, Gone are the songs of yesterday.

CBS 3.125 (45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre : CBS) « Love Affair » cache l'identité d'un chanteur anglais qui a décroché la première place du hit parade britannique avec une excellente adaptation de « Everlasting love » (de Robert Knight). En comparant les deux versions, on constate que l'arrangement de Love Affair possède un « sound » plus original, mettant mieux en valeur la particularité du thème. Son succès est donc bien mérité. « Everlasting love » est dans un style proche de Tamla-Motown, alors que le bon slow du verso tire vers la musique classique. K. M.

LULU

Morning dew. Rattler.

COLUMBIA CF 133 (45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre : Columbia) Ultra-simple, mais ultra-réussi, ce « Morning dew ». Coup de chapeau aux arrangeurs John Paul Jones et Peter Knight pour la sobriété et l'efficacité de leur

fond sonore, mené tambour battant par une marimba et une section de trombones. La très belle composition (aussi bien paroles que musique) de Tim Rose est interprétée à la perfection par Lulu. Et pour le coup de grâce : une pochette choc, représentant la jeune chanteuse affolée et affolante, de quoi vous mettre bien dans le bain. Oui c'est beaucoup de bonnes choses à la fois, et en plus vous avez un très chouette verso. K. M.

DAVID MAC WILLIAMS

Days of pearly spencer. Can I get there by Candlelight. For Josephine. How can I be free. Brow eyed gal. Marlina. For a little girl. Lady Helen of the laughing eyes. Time will not wait. What's the matter with me. There's no lock upon my door. Tomorrow's like today.

MAXI 301 (30 cm - 22,90 F)

Vous connaissez déjà « Days of pearly spencer », mais vous devriez découvrir ces autres chansons: « How can I be free », « What's the matter with me », « There's no lock upon my door », « Tomorrow's like today ». Avec une voix comparable à celle de Paul Simon (de Simon et Garfunkel), David Mc Williams interprète des chansons de sa composition, des chansons dont le texte est aussi important que la musique, David exprime beaucoup de choses: l'amour, l'angoisse, le regret, la liberté... tout en somme. Cet album est une adroite synthèse entre le folk et la pop music. Pour un premier album c'est un coup de maître. Jo. B.

GUY MARCHAND

Broadway. Frappe au foie. 1930. Didi dui da.

RIVIERA 231.313 (45 t EP - 10 F)

Une voix étonnante. Un sens du swing remarquable pour un Français. Mais une carrière incompréhensible. Pourtant, Marchand vaut le détour. Il est aussi à l'aise sur scène que vocalement. Alors? Que se passe-t-il? Même quand on ne se prend pas au sérieux, et c'est bien, il y a des choses qu'il

faut faire sérieusement. Ce nouveau disque est bon. P. Ch.

NANA MOUSKOURI

Mon gentil pêcheur. Les arbres morts. Le temps des cerises. La fenêtre. FONTANA 460.245 (45 t EP - 10 F)

La voix douce et sensible de Nana Mouskouri a mis du temps à s'imposer en France. Alors, il faut répéter qu'elle chante vraiment bien. Sur ce disque, je préfère « Mon gentil pêcheur » et « La fenêtre » où elle est très amoureusement accompagnée à la guitare par Georges Petsilas, son mari. P. Ch.

MOVE

Fire brigade. Walk upon the water.

STATESIDE FSS 541 (45 t simple - 6,50 F)

Les Move ressurgissent dans le hit parade avec un titre choc. « Fire brigade » débute par une sirène d'alarme de voiture de pompier, et tout se déchaine. Des vrombissements et des égrainements de notes proviennent de la guitare de Roy Wood. Le disque est très bon et mérite de monter dans le hit parade. Jo. B.

PATRICIA

Mes rêves de satin. Vous ne saviez pas m'aimer. Tous les jours qui passent.

COLUMBIA ESRF 1909 (45 t EP - 10 F)

Patricia, révélation féminine 67 de la pop music en compagnie de Nicoletta, chante l'adaptation du célèbre tube des Moody Blues, « Nights in white satin », qui deviennent « Mes rêves de satin ». Beaucoup d'émotion dans cette voix de petite fille qui a eu ses premiers malheurs en amour, s'est demandée si une fille pouvait dire « Je t'aime », et qui maintenant a des rêves de satin. Orchestration d'Hubert Rostaing excellente. Mais cette version française ne vient-elle pas un peu tard après les super-ventes obtenues par nos amis les Moodies? J. B.

PIC NIC

Callate nina. Negra estrella.

HISPA VOX HV 17.002 (45 t simple - 6,50 F)

Classé n° 1 en Espagne avec « Callate nina », ce groupe espagnol — dont la chanteuse est anglaise — arrive, en espagnol, à avoir une sonorité « folk » qui étonne. La face B est l'adaptation du succès de Peter, Paul et Mary, « Tiny sparrows ». C'est chouette. P. Ch.

PINK FLOYD

Apples and oranges. Paint box.

COLUMBIA CF 135 (45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre: Columbia) Les Pink Floyd nous inondent de nappes so-

nore. On aime. Mais leurs talents sont un peu gâchés sur un thème aussi inconsistant que « Apples ». Quant à « Paint Box », ça risque fort de vous plaire... à condition que vous n'avez jamais entendu « A day in the life » des Beatles. K. M.

ALAN PRICE

Don't stop the carnival. The time has come.

DECCA 72.105 (45 t simple - 6,50 F)

« Don't stop the carnival » est un beau thème de Sonny Rollins (in « What new » chez RCA), dont Price donne une adaptation assez musclée. Face 2, un morceau de Anne Briggs, arrangé de manière sublime par Alan Price : « The time has come », cinq minutes

où alternent des passages chantés en tempo lent et des passages instrumentaux dans un tempo frénétique et exaspéré. A contrecourant des sonorités systématiquement de la musique psychédélique, un des morceaux de pop music les plus beaux des derniers mois.

J.-F. H.

OTIS REDDING

She's all right. Tuff enough. Gettin' hip. Gamma lama.

VOGUE INT 18.149 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Lute) Il a fallu la mort d'Otis pour que soient réédités ces enregistrements rarissimes qui marquent les premiers débuts de la carrière du

TRAFFIC

Hole in my shoe. Berkshire poppies. No face no name and no number. Dealer. Paper sun. Here we go round the mulberry bush. House for everyone. Coloured rain. Giving to you. Smiling phases. Dear Mr. Fantasy. FONTANA 885.800 (30 cm - 22,90 F) (Angleterre : Island).

Quel régal ! Quatre vrais musiciens qui se défoulent, se déchangent, se défoncent, sans restrictions de styles. Qui mettent les moyens techniques au service de leur inspiration musicale. Pas d'effets gratuits, bêtes et lassants, mais beaucoup de féerie, de gentille démente et de poésie allant jusqu'à l'émotion poignante (« Coloured rain »). Ce disque, qui groupe plusieurs morceaux déjà parus précédemment en 45 t simple, s'écoute d'un bout à l'autre et ne comporte pratiquement aucune faiblesse. Je pense qu'il s'agit là de la plus belle réussite en dehors des Beatles. Stevie Winwood est certainement l'un des plus grands musiciens qui se soient révélés depuis quelques

années. Il a un seul défaut : une voix qui manque de puissance et qu'il est obligé de forcer à certains endroits. Mais ceci est peu de chose en regard de tous ses autres talents réunis, de compositeur, chanteur, organiste et guitariste. Le mec énorme, désinvolte, un peu sauvage, qui tout à coup se met à ruer, et vous donne les frissons. S'il a l'occasion de se développer normalement, la critique le découvrira un jour, comme Django, comme Charlie Parker et on le trouvera génial. Espérons qu'il n'aura pas besoin de se tuer pour qu'il soit universellement reconnu en tant qu'artiste. K. M.

TRAFFIC
Quel régal !



grand chanteur. On s'en doute, ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, mais c'est loin d'être mauvais. L'accompagnement comprend un saxo ténor (qui prend de bons solos) et une rythmique (dont le batteur Earl Palmer). L'enregistrement date d'environ 1960. Les quatre titres sont inclus dans le LP chroniqué sous Little Joe Curtis, pleinement recommandé à tous les amateurs de R & B. K. M.

OTIS REDDING

The dock of the bay. Sweet Lorene. STAX 169.027 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Volt)
Ce disque, probablement le dernier enregistrement d'Otis Redding avant sa mort, est parvenu à la première place dans le Hit Parade Billboard et a déjà dépassé un million de ventes certifiées. Il nous fait d'autant plus regretter la disparition du grand chanteur qu'il représente une évolution sensible dans son répertoire. Allait-on vers une synthèse avec le style de certains groupes anglais? Il appartiendra à d'autres de poursuivre dans une voie qu'Otis n'a fait qu'ébaucher. De toute façon ce disque est magnifique, ne le ratez pas. K. M.

LITTLE JOE CURTIS & OTIS REDDING
OTIS REDDING : Gettin' hip. Gamma lama. She's all right. Tuff enough. LITTLE JOE COOK : Have mercy on me. Don't bother my baby. Let me make it up to you. Your mini skirt. Bring back my love. Guilty of being poor. Broadway bound. C. C. Rider.

VOGUE CLVLXBS 230 (30 cm - 19,95 F)

(U.S. Budget Sound)
Les impératifs commerciaux veulent évidemment que le nom d'Otis figure en grand sur la pochette, qui s'orne également d'une excellente photo couleur J.-L. Rancurel de l'orchestre de 1966 (de g. à dr. Lee Royal Hadley, Jay Alfred Cook, Bob Holloway, Charles Fairley, Leroy Fleming et Ambrose Jackson).

Les quatre titres d'Otis sont indispensables pour ses nombreux fans, mais on sera tout aussi agréablement surpris par le reste du disque, d'un fort bon niveau, dévolu à un chanteur totalement inconnu : Little Joe Curtis. Il n'est certes pas d'une grande originalité et ses cris sont parfois surfaits, mais il bénéficie d'un bon accompagnement (trompette, trombone-basse, ténor, baryton et rythmique), parfaitement dans le coup. L'enregistrement doit être récent puisqu'il fait référence au « Funky Broadway » lancé il y a peu de temps par Dyke & the Blazers. On sourit par ailleurs de voir la signature « Sherman — D. Miller » apposée à tous les titres, y compris « C.-C. Rider » dont la première version (Ma Rainey) remonte à 1925 ! K. M.

SERGE REGGIANI

Les loups sont entrés dans Paris. La vie c'est comme une dent. Sarah. Maxim's. Ma solitude. Fleurs de méninges. Le petit garçon. Quand j'aurai du vent dans mon crâne. Ma liberté. Paris ma rose. L'hôtel des rendez-moi ça. Le déserteur. DISQUES CANETTI 48.819 (30 cm - 26,90 F)

Maintenant que vous savez tout sur Reggiani et que vous savez que ce 30 cm s'est vendu à 100 000 exemplaires, qu'attendez-vous pour l'acheter? Pour avoir chez vous le disque d'un bonhomme qui chante avec son cœur, pas avec son portefeuille? Pour admirer le feeling avec lequel il interprète tous ces textes merveilleux? Et, laissant tomber un instant les trépidations de la pop-music, pour écouter Reggiani, sa tendresse, son sentiment, ses élans pleins de vrai et de chaleur, qui ne peuvent laisser indifférent? La chanson française vient de faire une très grande acquisition, sachez en profiter, par disque interposé. F.-R. C.

STEPHAN REGGIANI

Le manant. Les filles sages.

CBS 3.119 (45 t simple - 6,50 F)

Il ne doit rien à son père, sur le plan musical tout du moins. Il a une belle voix grave, il chante ses propres chansons, il a encore de petits relents « rive gauche » dans l'écriture de ses textes. P. Ch.

RAVI SHANKAR « AT THE MONTEREY INTERNATIONAL POP FESTIVAL ». Raga Bhimpalasi. Tabla solo in Ektal Dhum. LIBERTY SLBX 340.593 (30 cm - 22,90 F)

Il est probable que ce disque ruisselle d'une technique éblouissante et d'une philosophie à base d'états d'âme vachement contemplatifs. Il en est resté à mon abominable oreille matérialiste dialectique une musique très intéressante et très relaxante ou décorative, car ce qu'il y a autour sur « le plan de l'esprit » m'est assez étranger. Comme fond sonore, et sans bâtonnets d'encens, l'effet est variable selon l'auditeur, et carrément défavorable sur mon chat. Si vous n'avez pas de chat, je vous engage vivement à écouter ce disque. J.-F. H.

NINA SIMONE SILK AND SOUL. It be's that way sometime. The look of love. Go to hell. Love O'love. Cherish. I wish I knew how it would feel to be free. Turn me on. Turning point. Consummation. Some say. RCA VICTOR 740.506 (30 cm - 19,95 F)

Un disque pareil me fait toujours plaisir. Ça n'a rien d'agressif, ça ne veut rien remettre en cause, tout juste un excellent travail de professionnel. Nina Simone, en plus de tout ça, a une voix assez extraordinaire, envoûtante et quelque peu nasillarde. De ce défaut totalement contrôlé, Nina a fait sa force de frappe, toute en douceur. Elle est aussi à l'aise avec un grand orchestre, avec un arrangement R'n'B que seule au piano. Il y a dans sa manière de chanter tout l'héritage d'un long passé musical.

Triste, profond et mélancolique. P. Ch.

FRANK SINATRA FRANCIS A. ET EDWARD K. Follow me. All I need is the girl. Sunny. Indian summer. I like the sunrise. Yellow days. Poor butterfly. Come back to me. REPRISE CRV 1.024 (30 cm - 19,95 F)

Enregistré le jour même de l'anniversaire de Frank Sinatra, le 12 décembre 1967, avec le grand orchestre de Duke Ellington, ce disque permet d'entendre dans un véritable enchantement les solistes célèbres du Duke: Harry Carney, Johnny Hodges, Paul Gonsalves et Cat Anderson, jouant librement sur des arrangements de Billy May. Cela ne ravira peut-être pas les admirateurs de cet orchestre, mais son jeu plus subtil, plus aéré que celui de Count Basie est tout à fait en accord avec la décontraction et la facilité de Sinatra. Écoutez-les se déchaîner tous ensemble dans le vieux thème « Come back to me ». Sans faire de comparaison, je trouve que certains y perdent au change. Un disque à avoir et à écouter, à écouter, à P. Ch.

SOUL SURVIVORS Expressway to your heart. Hey gyp. STATESIDE FSS 519 (45 t simple - 6,50 F)

Explosion in your soul. Dathon's theme. STATESIDE FSS 534 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Crimson)
Des chanteurs qui rappellent beaucoup les Righteous Brothers et qui bénéficient de bons arrangements, notamment sur « Expressway » et « Explosion ». Comme pour les Righteous, ces voix qui sonnent très noir quand ça gueule, deviennent subitement pâlottes sur les morceaux plus détendus. Les enregistrements sont produits par Kenny Gamble et Luther Huff. K. M.

STONE

Je reviens chez moi. Fifi

la puce. Patati et patata. C'est le marchand d'eau. POLYDOR 27.343 Médium (45 t EP - 10 F)

Tout ce disque se ressent de l'influence d'Éric Charden. Ça sonne très anglais. Il faut vraiment féliciter Michel Colombier. Il est vraiment l'égal de ses homologues d'Outre-Manche. Stone est Stone. A signaler encore la très belle pochette du copain Nencioli. La politique des copains servirait à quoi, autrement? P. Ch.

BARBRA STREISAND SIMPLY STREISAND : My funny Valentine The nearness of you. When sunny gets blue. Make the man love me. Lover man. More than you know. I'll know. All the things you are. The boy next door. Stout-hearted men. CBS 63.151 (30 cm - 22,90 F)

(U.S. Columbia)
La perfection dans la platitude. De très beaux thèmes, arrangés et interprétés sans la moindre émotion. C'est vraiment une performance dont l'écoute ne saurait qu'enrichir votre culture musicale ! K. M.

SWINGLE SINGERS SOUNDS OF SPAIN : Romanza andaluz. Aranjuez. Rondella aragonesa. Tango en ré majeur. Granada. Sevilla. Romance espagnole. Tango en la mineur. Sonate en ré majeur. Andaluza. PHILIPS 844.718 BY (30 cm - 22,90 F)

A la parution de ce disque, la pinte de sang ibérique qui circule dans mes veines n'a fait qu'un tour: les Swingle Singers s'attachaient au répertoire espagnol, sans oublier naturellement l'extrait du Concerto d'Aranjuez popularisé par Richard Anthony. Le résultat est à la hauteur des ambitions de Ward Swingle et de ses incomparables chanteurs. La plupart des thèmes, empruntés à Sarasate, Granados, Albeniz, Rodrigo et au folklore espagnol, bénéficient d'un traitement de choix. La voix de Christiane Legrand y appa-

raît, comme à l'accoutumée, merveilleuse de fraîcheur et de pureté. Michel Tyszblat, peintre et musicien, a réalisé pour cet excellent album, une magnifique toile abstraite très bien reproduite sur la pochette et qui ajoute encore à l'attrait de ce microsillon. P. Cr.

LE SYSTÈME CRAPOUTCHIK

Monsieur sans joie. Je t'ai cherché partout. J'aime chanter. J'ai regardé passer le temps. VOGUE EPL 8.605 (45 t EP - 10 F)

Sous ce nom bizarre se cachent à peine des musiciens de Dutronc. Ils ont fait un bon disque avec des recherches de sonorités plaisantes. Ils n'ont que le défaut de ne pas chanter en anglais. C'était alors le tube assuré: les groupes français sont toujours un peu suspects. P. Ch.

SYLVIE VARTAN

Comme un garçon. Le jour qui vient. Le testament. L'enfant aux papillons. RCA VICTOR M 87.046 (45 t EP - 10 F)

Le titre qui marche le plus dans ce disque est « Comme un garçon », mais, à mon avis, ce n'est pas le meilleur. Je trouve que la face 2 est mieux et que les chansons sont plus jolies. « Le testament » et « L'enfant aux papillons » ont un petit je ne sais quoi de poétique, la musique aussi est très belle. Les paroles sont moins banales que dans « Comme un garçon », et la voix de Sylvie est bien plus agréable. Ce disque est excellent, et Sylvie est toujours une de nos meilleures chanteuses, toujours en progrès. Jo. B.

WHO

THE WHO SELL OUT : Armenia city in the sky. Heinz baked beans. Mary Ann with the shaky hand. Odorono. Tattoo. Our love was. I can see for miles. Can't reach you. Medac. Relax. Silas Stingy. Sunrise. Rael (1 & 2). POLYDOR 658.063 (30 cm - 22,90 F)

(Angleterre : Track)
Merveilleuse pochette (style publicité « Mad ») et titre à l'avenant (« Les Who se prostituent »). Ils sont tous terriblement mignons, surtout John Daltry, dans son bain de cassoulet Heinz à la sauce tomate. Enfin, y a pas qu'ça : la musique, aussi, est assez joyeuse, enchaînée à des « jingles » publicitaires déments de Radio London, Caroline (les chères défuntées!), etc. On aime énormément! Surtout le « What's for tea, daughter? » qui réjouira les amateurs de films d'horreur. Bon, maintenant ne perdons quand même pas la boule, tout n'est pas génial dans ce disque. Le grand flacon d'Odorono (Odeur-oh-non), qui promet de transformer transpiration en inspiration, semble être épuisé pour la deuxième face, où les Who nous donnent des interprétations fort sages et conventionnelles, un peu dans la lignée des Beach Boys. Curieux,

c'est comme des Jojos qui ne seraient affreux qu'en début de semaine, pour devenir ensuite de braves petits anges. Enfin, ça fait quand même un sacré disque ! K. M.

ZALMAN YANOVSKY As long as you're here. Creh er'ouy sa gnoi SA. BUDDAH 610.003 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Buddah)
Du déblocage du genre lourdingue que vous pourrez écouter, selon les faces, dans le sens qui vous plaira. Très sciatique. K. M.

YOUNG RASCALS Its' wonderful. Of course. ATLANTIC 650.076 (45 t simple - 6,50 F)

Décidément ces jeunes garnements n'arrêtent pas de trouver des trucs ultracommerciaux. Écoutez l'introduction, puis le chant à la Mama's & Papa's, les échos, la sirène et enfin une marche sifflée. Oui, vraiment « It's wonderful ». J. B.



TOUS les meilleurs disques français et d'IMPORTATION les instruments, les accessoires, les partitions que vous cherchez

au discobole

GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE
GARE S'-LAZARE PARIS 8^e - TEL. 387 41 43

la puce. Patati et patata. C'est le marchand d'eau. POLYDOR 27.343 Médium (45 t EP - 10 F)

Tout ce disque se ressent de l'influence d'Éric Charden. Ça sonne très anglais. Il faut vraiment féliciter Michel Colombier. Il est vraiment l'égal de ses homologues d'Outre-Manche. Stone est Stone. A signaler encore la très belle pochette du copain Nencioli. La politique des copains servirait à quoi, autrement? P. Ch.

BARBRA STREISAND
SIMPLY STREISAND :
My funny Valentine The nearness of you. When sunny gets blue. Make the man love me. Lover man. More than you know. I'll know. All the things you are. The boy next door. Stout-hearted men. CBS 63.151 (30 cm - 22,90 F) (U.S. Columbia)

La perfection dans la platitude. De très beaux thèmes, arrangés et interprétés sans la moindre émotion. C'est vraiment une performance dont l'écoute ne saurait qu'enrichir votre culture musicale! K. M.

SWINGLE SINGERS
SOUNDS OF SPAIN :
Romanza andaluza. Aranjuez. Rondella aragonesa. Tango en ré majeur. Granada. Sevilla. Romance espagnole. Tango en la mineur. Sonate en ré majeur. Andaluza. PHILIPS 844.718 BY (30 cm - 22,90 F)

A la parution de ce disque, la pinte de sang ibérique qui circule dans mes veines n'a fait qu'un tour: les Swingle Singers s'attaquaient au répertoire espagnol, sans oublier naturellement l'extrait du Concerto d'Aranjuez popularisé par Richard Anthony. Le résultat est à la hauteur des ambitions de Ward Swingle et de ses incomparables chanteurs. La plupart des thèmes, empruntés à Sarasate, Granados, Albeniz, Rodrigo et au folklore espagnol, bénéficient d'un traitement de choix. La voix de Christiane Legrand y appa-

raît, comme à l'accoutumée, merveilleuse de fraîcheur et de pureté. Michel Tyszblat, peintre et musicien, a réalisé pour cet excellent album, une magnifique toile abstraite très bien reproduite sur la pochette et qui ajoute encore à l'attrait de ce microsillon. P. Cr.

LE SYSTÈME CRAPOUTCHIK
Monsieur sans joie. Je t'ai cherché partout. J'aime chanter. J'ai regardé passer le temps. VOGUE EPL 8.605 (45 t EP - 10 F)

Sous ce nom bizarre se cachent à peine des musiciens de Dutronc. Ils ont fait un bon disque avec des recherches de sonorités plaisantes. Ils n'ont que le défaut de ne pas chanter en anglais. C'était alors le tube assuré: les groupes français sont toujours un peu suspects. P. Ch.

SYLVIE VARTAN
Comme un garçon. Le jour qui vient. Le testament. L'enfant aux papillons. RCA VICTOR M 87.046 (45 t EP - 10 F)

Le titre qui marche le plus dans ce disque est « Comme un garçon », mais, à mon avis, ce n'est pas le meilleur. Je trouve que la face 2 est mieux et que les chansons sont plus jolies. « Le testament » et « L'enfant aux papillons » ont un petit je ne sais quoi de poétique, la musique aussi est très belle. Les paroles sont moins banales que dans « Comme un garçon », et la voix de Sylvie est bien plus agréable. Ce disque est excellent, et Sylvie est toujours une de nos meilleures chanteuses, toujours en progrès. Jo. B.

WHO
THE WHO SELL OUT :
Armenia city in the sky. Heinz baked beans. Mary Ann with the shaky hand. Odorono. Tattoo. Our love was. I can see for miles. Can't reach you. Medac. Relax. Silas Stingy. Sunrise. Rael (1 & 2). POLYDOR 658.063 (30 cm - 22,90 F)

(Angleterre : Track)
Merveilleuse pochette (style publicité « Mad ») et titre à l'avenant (« Les Who se prostituent »). Ils sont tous terriblement mignons, surtout John Daltry, dans son bain de cassoulet Heinz à la sauce tomate. Enfin, y a pas qu'ça: la musique, aussi, est assez joyeuse, enchaînée à des « jingles » publicitaires déments de Radio London, Caroline (les chères défuntées!), etc. On aime énormément! Surtout le « What's for tea, daughter? » qui réjouira les amateurs de films d'horreur. Bon, maintenant ne perdons quand même pas la boule, tout n'est pas génial dans ce disque. Le grand flacon d'Odorono (Odeur-oh-non), qui promet de transformer transpiration en inspiration, semble être épuisé pour la deuxième face, où les Who nous donnent des interprétations fort sages et conventionnelles, un peu dans la lignée des Beach Boys. Curieux, J. B.

c'est comme des Jojos qui ne seraient affreux qu'en début de semaine, pour devenir ensuite de braves petits anges. Enfin, ça fait quand même un sacré disque! K. M.

ZALMAN YANOVSKY
As long as you're here. Creh er'ouy sa gnol SA. BUDDAH 610.003 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Buddah)
Du débloquage du genre lourdingue que vous pourrez écouter, selon les faces, dans le sens qui vous plaira. Très sciatique. K. M.

YOUNG RASCALS
Its' wonderful. Of course. ATLANTIC 650.076 (45 t simple - 6,50 F)
Décidément ces jeunes garnements n'arrêtent pas de trouver des trucs ultracommerciaux. Écoutez l'introduction, puis le chant à la Mama's & Papa's, les échos, la sirène et enfin une marche sifflée. Oui, vraiment « It's wonderful ». J. B.

TOUS
les meilleurs
disques
français et
d'IMPORTATION
les instruments,
les accessoires,
les partitions
que vous
cherchez

au discobole

GALERIE DES MARCHANDS · COUR DU HAVRE
GARE S^t-LAZARE PARIS 8^e · TÉL. 387 41 43



ROGERS
U.S.A.

la batterie
la plus prestigieuse
du monde

CATALOGUE ET LISTE DES
DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

Importateur exclusif pour la France :
SOCARO
18, rue la Vieuville
PARIS-18^e - Téléphone : 606-68-06

PETITES ANNONCES

5 F. la ligne

• Vends disques Rock neufs. Armand Yves, 3, rue d'Antran, 86 - Châtellerauld.

• Cople de bandes sur disques microsillons. Maquettes dans la journée. Enregistrement - Gravure - Pressage - Mono - Stéréo - Compatible - Prix - Qualité - Délais - Documentation gratuite. C.N.A.I., 19, rue Coysevox, 75 - PARIS-18^e. Tél. : 228-05-91.

• Vends guitare élect. Fasan 400 F. Saxo-Alto 300 F. Tél. : OBE 31-70.

• Vends Ampli Ampeg Solo 90 W 3 000 F. Ecrire J. TISSOT, 48, rue Saint-Placide, Paris-6^e.

• Si vous cherchez vases ou musiques vraiment romantiques. Téléphonnez PARIS : Wagram 49-13.

• A vendre batterie Asba complète (modèle luxe) avec étui et accessoires état neuf (séparément ou l'ensemble). Tél. : 344-12-78.

• 1 000 F. Batterie complète (cymbales 52 cm) avec housses : Eric Ferro, 38, rue de Tourville, 78 - Saint-Germain. Tél. : 963-42-17.

• Vends : guitare élect. Hoyer Hofner Royal. Tél. : STA 15-78.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance). Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29, Saint-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• A la «BOURSE AUX DISQUES», vous pourrez, pour une cotisation de 33 F, échanger tous vos disques. Venez 400, rue St-Honoré, Paris 1^{er} (Métro Madeleine ou Concorde), 1^{er} étage.

• Vendez vos disques Rock & Folk. Jazz Instrument de musique. Electrophone Cassette magnétophone Ampli méthode Assimil Ets Stauder. Tél. 607.15.76 ou poste restante Paris 79. Joindre 0,60 F en timbres pour réponse.

• Cherche musiciens et chanteurs, région indiffé. pour orch. Pop : ROLAND, 19, rue Gros-Caillou, PARIS-7^e.

• A vendre n° spécial d'été 1966, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 de « Rock & Folk ». Envoyer 2,50 F. pour la France et 3 F. F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. C.C.P. Paris 1964-22.

SOMMAIRES :

Articles parus dans le n° 14 : Hugues Aufray, Ronnie Hawkins, Traffic, Les Haricots Rouges, Le Midem, Sam and Dave, Les Beatles, Pink Floyd, Johnny Hallyday et le spectacle total, Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg, Panorama Pop 68, Les Bee-Gees, Tom Paxton, Golf Drouot Story (1) et Michel Poinareff.

Articles parus dans le n° 15 : Résultats du référendum R & F 68, Peter, Paul & Mary, David McWilliams, Les Bee-Gees, James Royal,

Ciné-Pop, Ella Fitzgerald, Bob Dylan, Show Bardot-Gainsbourg, Julie Driscoll, Ritchie Valens, Scaffold, Un été hip en Angleterre, Les Cream, Otis Redding, Inventaire 68. (Nino Ferrer, Eric Charden et Stone, Les Fleurs de Pavot, Ronnie Bird, Antoine, Joe Dassin, Les Charlots, Dick Rivers, Saint-Preux, Stella, Dani), Une petite Américaine, Ringo Starr, France Gall, Golf Drouot Story (2), Jimi Hendrix, John Mayal, Les Rolling Stones.

Articles parus dans le n° 16 : seconds résultats du référendum R & F 68. B.B. King, Joe Dassin - Régine, Les Love Affair, Barbara, Burt Blanca, Carl Perkins, Beatles business, Reggiani à Bobino, Herbert Léonard, les Variations, Julos Beaucarne, Les Posters, Burdon contre Hendrix, le Midem. Un été hip en Angleterre (2), Dylan dit tout, Wilson Pickett en scène, Chronique Nouillorkaise, Nicoletta, Brenda Holloway, Roy Redmond, Joan Baez, Moody Blues.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du n°..... pour :

— six mois soit six numéros (1)
— un an soit onze numéros (1)

FRANCE : 6 mois : 13 F.F. - 1 an : 22,50 F.F.
BELGIQUE : 6 mois : 160 F.B.
1 an : 275 F.B.
SUISSE : 6 mois : 16 F.S. - 1 an : 27,50 F.S.
AUTRES PAYS : 6 mois : 18 F.F.
1 an : 32,50 F.F.

BON DE COMMANDE

Rock & Folk ayant maintenant plus d'un an d'existence, nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 9 F prise à nos bureaux, joindre 1,75 F par exemplaire pour frais d'envoi.



Je verse la somme de :

aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire (1) ; par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1).

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.
(1) Rayez les mentions inutiles.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Veillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 reliure (s) (1) pour 2 F. 50 par exemplaire de revue (3 F.F. pour l'étranger) et 10 F. 75 par reliure.



ROGERS

U.S.A.

la batterie
la plus prestigieuse
du monde

CATALOGUE ET LISTE DES
DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

Importateur exclusif pour la France :
SOCARO
18, rue la Vieuville
PARIS-18^e - Téléphone : 606-68-06

PETITES ANNONCES

5 F. la ligne

• Vends disques Rock neufs, Armand Yves, 3, rue d'Antran, 86 - Châtelleraut.

• Cople de bandes sur disques microsillons. Maquettes dans la journée. Enregistrement - Gravure - Pressage - Mono - Stéréo - Compatible - Prix - Qualité - Délais - Documentation gratuite. C.N.A.I., 19, rue Coysevox, 75 - PARIS-18^e. Tél. : 228-05-91.

• Vends guitare élect. Fasan 400 F. Saxo-Alto 300 F. Tél. : OBE 31-70.

• Vends Ampli Ampeg Solo 90 W 3 000 F. Ecrire J. TISSOT, 48, rue Saint-Placide, Paris-6^e.

• Si vous cherchez valse ou musiques vraiment romantiques. Téléphonnez PARIS : Wagram 49-13.

• A vendre batterie Asba complète (modèle luxe) avec étui et accessoires état neuf (séparément ou l'ensemble). Tél. : 344-12-78.

• 1 000 F. Batterie complète (cymbales 52 cm) avec housses : Eric Ferro, 38, rue de Tourville, 78 - Saint-Germain. Tél. : 963-42-17.

• Vends : guitare élect. Hoyer Hofner Royal. Tél. : STA 15-78.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance), Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie, Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29. Saint-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• A la «BOURSE AUX DISQUES», vous pourrez, pour une cotisation de 33 F, échanger tous vos disques. Venez 400, rue St-Honoré, Paris 1^{er} (Métro Madeleine ou Concorde), 1^{er} étage.

• Vendez vos disques Rock & Folk. Jazz Instrument de musique. Électrophone Cassette magnétophone Ampli méthode Assimil Ets Stauder. Tél. 607.15.76 ou poste restante Paris 79. Joindre 0,60 F en timbres pour réponse.

• Cherche musiciens et chanteurs, région indiffé. pour orch. Pop. ROLAND, 19, rue Gros-Caillou, PARIS-7^e.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 de «Rock & Folk». Envoyer 2,50 F. pour la France et 3 F. F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Éditions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9^e. C.C.P. Paris 1964-22.

SOMMAIRES :

Articles parus dans le n° 14 : Hugues Aufray, Ronnie Hawkins, Traffic, Les Haricots Rouges, Le Midem, Sam and Dave, Les Beatles, Pink Floyd, Johnny Hallyday et le spectacle total, Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg, Panorama Pop 68, Les Bee-Gees, Tom Paxton, Golf Drouot Story (1) et Michel Polnareff.

Articles parus dans le n° 15 : Résultats du référendum R & F 68, Peter, Paul & Mary, David McWilliams, Les Bee-Gees, James Royal,

Ciné-Pop, Ella Fitzgerald, Bob Dylan, Show Bardot-Gainsbourg, Julie Driscoll, Ritchie Valens, Scaffold, Un été hip en Angleterre, Les Cream, Otis Redding, Inventaire 68. (Nino Ferrer, Eric Charden et Stone, Les Fleurs de Pavot, Ronnie Bird, Antoine, Joe Dassin, Les Charlots, Dick Rivers, Saint-Pieux, Stella, Dani), Une petite Américaine, Ringo Starr, France Gall, Golf Drouot Story (2), Jimi Hendrix, John Mayal, Les Rolling Stones.

Articles parus dans le n° 16 : seconds résultats du référendum R & F 68, B.B. King, Joe Dassin - Régine, Les Love Affair, Barbara, Burt Blanca, Carl Perkins, Beatles business, Reggiani à Bobino, Herbert Léonard, les Variations, Julos Beaucarne, Les Posters, Burdon contre Hendrix, le Midem, Un été hip en Angleterre (2), Dylan dit tout, Wilson Pickett en scène, Chronique Nouillorkaise, Nicoletta, Brenda Holloway, Roy Redmond, Joan Baez, Moody Blues.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du n°..... pour :

- six mois soit six numéros (1)
- un an soit onze numéros (1)

FRANCE : 6 mois : 13 F. F. - 1 an : 22,50 F. F.

BELGIQUE : 6 mois : 160 F. B.
1 an : 275 F. B.

SUISSE : 6 mois : 16 F. S. - 1 an : 27,50 F. S.

AUTRES PAYS : 6 mois : 18 F. F.
1 an : 32,50 F. F.



Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire (1) ; par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1).

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

(1) Rayez les mentions inutiles.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Veillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 reliure (s) (1) pour 2 F. 50 par exemplaire de revue (3 F. F. pour l'étranger) et 10 F. 75 par reliure.

BON DE COMMANDE

Rock & Folk ayant maintenant plus d'un an d'existence, nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 9 F prise à nos bureaux, joindre 1,75 F par exemplaire pour frais d'envoi.



Faites comme moi :
ne vous séparez
jamais de votre
harmonica

Albert